

VICTOR GAUTREZ

L'OCTAVONNE

ROMAN COLONIAL

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

EDITIONS DE LA REVUE MONDIALE

45, RUE JACOB (vi^e)

—
1924

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

A Monsieur André Questel

„Ex Libris“ de H. Chartier

en souvenir des bonnes heures passées,
Grâce à lui, au Musée Social Colonial
de La Pointe à Pitre



L'OCTAVONNE

DU MÊME AUTEUR

~~X~~ PLAISIRS DE BEAUX MULÂTRES, roman de mœurs
guyanaises, 1 vol. (E. Figuière). 5 75

EN PRÉPARATION

LE MYSTÈRE D'UNE CARNATION.
LES PANACHES.

74c 3

VICTOR GAUTREZ

L'OCTAVONNE

ROMAN COLONIAL



PARIS

EDITIONS DE LA REVUE MONDIALE

45, RUE JACOB (VI^e)

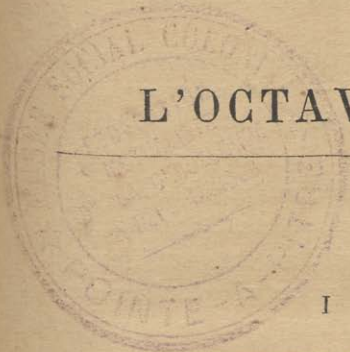
1924



A LA MÉMOIRE
DU
CAPITAINE DE FRÉGATE E. FAJOLLE

V. G.

Le terme qui sert de titre à ce livre n'est pas usuel. Il est donc possible que le lecteur n'en sache pas le sens. En ce cas il importe — et il suffit — de lui apprendre, pour lui faciliter l'intelligence du roman, les principaux degrés des mélanges de sang entre gens de race blanche et gens de race noire : — d'un blanc et d'une négresse naît un mulâtre ; d'une mulâtresse et d'un blanc un quarteron ; d'une quarteronne et d'un blanc un octavon... ou une octavonne.



L'OCTAVONNE

I

SOLLICITUDE PATERNELLE

La salle à manger au rez-de-chaussée, était étroite, — comme la plupart des pièces des petites maisons de Fort-de-France. Par un entrebâillement de jalousies, le soleil, encore bas dans un ciel tout bleu, projetait un faisceau de rayons. Attablé, Romuald Sainte-Croix, — un jeune Martiniquais, au teint basané de quarteron, avec des cheveux très noirs et bouclés, — prenait un chocolat épais, aromatisé de vanille.

Il inclinait fort le buste en avant, par crainte de tacher son complet de toile blanche, très chic, coupé selon le dernier modèle de veston reçu de Paris.

C'est qu'il se piquait d'être des mieux mis ; d'abord par vanité d'homme qui sait qu'il est

joli, bien découplé ; ensuite par fierté d'avoir. — à vingt-neuf ans ! — le titre imposant de Procureur de la République.

A la vérité, il ne remplissait que par intérim les fonctions de dépositaire des lois et d'accusateur public. Son grade réel n'était que celui de lieutenant de juge. Mais souvent il arrive ainsi, aux colonies, qu'un simple juge-suppléant soit élevé à un rang qu'il ne serait pas fondé à prétendre occuper.

Précisément parce qu'il n'était qu'une doublure dans la comédie judiciaire, Romuald Sainte-Croix avait à cœur de jouer bien son rôle. Et, par son activité en son cabinet au Palais de Justice, par son éloquence aux audiences du tribunal, il se montrait absolument digne de l'honneur qui lui était fait.

Aussi, remarqué des femmes pour son physique et sa coquetterie, l'était-il également des hommes, pour l'esprit. Et quand, dans une société, les premières disaient de lui (en transformant l'r en ü) :

— Il est *châimant*, ma chère,
les autres s'accordaient à déclarer :
— C'est un *büillant* sujet.

Tout en absorbant son petit-déjeuner, il pouvait voir, dehors, un pan de la plus belle

Place de la ville, — la savane : une vaste pelouse, en bordure de l'Océan indigo, avec un cadre de manguiers, un kiosque à musique, d'autres pour boire, et, dressée bien au milieu, la statue de marbre blanc de Joséphine Tascher de la Pagerie, l'ex-impératrice, originaire de l'île.

Romuald pouvait entendre aussi des bruits divers.

D'une façon continue, molle, retentissaient des coups frappés par des charpentiers, lesquels travaillaient à un carénage tout proche, où il y a constamment en réparation quelque voilier éventré, quelque chaloupe à vapeur rougie de minium.

Soudain sifflait ou meuglait une sirène, — tantôt celle d'un atelier, — tantôt celle d'un bateau-côtier. Tantôt encore c'était celle, plus grave, d'un des paquebots de la Compagnie Transatlantique, que l'on amarre dans un autre bassin, plus loin, — et qu'il est curieux de regarder approvisionner de charbon par des négresses. En haillons, à la file indienne, elles portent sur la tête de lourds paniers, à une allure vive, pendant plusieurs heures de suite, avec des déhanchements saccadés, les bras étendus en balanciers ; et, ce faisant, elles bavardent avec volubilité en patois

local, chantent, s'invectivent, égrènent des rires à gorge déployée.

Enfin, par intervalles, criaient des marchandes ambulantes. — Ambulantes, oh ! oui, car, — avec une grande variété de légumes et de fruits, invariablement mis en des paniers et sur la tête, — elles viennent des environs, certaines d'un lopin de terre situé à quelque quinze kilomètres, — et le retour double les distances. Bah ! elles sont robustes autant que courageuses, ces canéphores. Et puis elles retroussent haut leurs jupes, — jusqu'aux genoux, — pour marcher plus à l'aise. C'était à pleins poumons qu'elles annonçaient leurs denrées en passant :

— *Moin ni bananes !... Moin ni fuits à pain !... Moin ni belle fauine !... Moin ni zavocats* ¹. (J'ai des bananes ! J'ai des fruits à pain !... J'ai de la belle farine (de manioc, sous-entendu)... J'ai des avocats.)

Mais le Procureur Romuald Sainte-Croix ne voyait pas, devant lui, le pan de savane. Il n'écoutait aucun bruit.

Il songeait.

Non pas à quelque question de Droit.

1. Sorte de fruits.

Pour être Procureur, on n'est pas moins un homme, surtout à vingt-neuf ans. Or, à pareil âge, un homme n'a pas uniquement des choses sérieuses en tête.

Romuald rêvait à une demoiselle.

Des sons de clochette le tirèrent pourtant de sa rêverie.

Il reconnut le timbre de la clochette fixée à la porte d'une cour de la maison qu'il occupait toute.

— Qui entre? se demanda-t-il.

Prêtant l'oreille, il perçut des claquements de sabots d'un cheval. Puis lui parvinrent les éclats d'une forte voix, qui interrogeait :

— Est-ce que *Mussieu* le *Puocüeu* est déjà *paüti* à son cabinet?

Romuald pensa :

— Papa.

Cependant, dehors, une autre voix, enfantine, répondait :

— Non, *Mussieu*. *Ia salle à manger*. (Il est dans la salle à manger.)

— Ah ! tant mieux, reprit l'interrogeur... *Alôs*, mène « *Vaillante* » à l'*écüie*. Moi, je vais tout de suite *aupuès* de ton *maîte*.

Moins de cinq secondes après, vers Romuald levé, s'avança son père, Philidor Sainte-Croix.

C'était un mulâtre, de plus de cinquante ans.

Les nombreux poils blancs de sa chevelure crépée et de sa moustache tombante le faisaient paraître plus brun qu'il n'était vraiment. Grand comme son fils, plus large, il se déplaçait à longues enjambées, en se balançant. Il était chaussé de gros souliers, guêtré, vêtu de toile bise et coiffé d'un chapeau de feutre mou à larges bords. A la main il tenait un parasol de dimensions extraordinaires, dont il se servait, — selon une singulière mode antillaise, — à cheval comme à pied.

Cette démarche et cet habillement révélaient de reste que c'était un campagnard. Mais pas un humble cultivateur. Un planteur plutôt. Il possédait en effet, — à trente kilomètres environ du chef-lieu, dans la commune de la Trinité, — plusieurs hectares de cannes à sucre, de cacaoyers, de caféiers, d'arbres fruitiers de toutes sortes. Seulement, c'était un paysan parvenu.

Il n'y avait guère plus d'une quinzaine d'années qu'il avait acquis son domaine, baptisé « Bon air » par le précédent propriétaire. Il en avait été d'abord le gérant. (Ainsi dit-on, à la Martinique, au lieu de gérant.)

Comment avait-il passé assez vite de la

condition d'employé à celle d'employeur?
Voici.

Il était à peine majeur quand il avait eu la chance d'être chargé d'administrer « Bon air ». Comme, dans son enfance, il avait dû aider ses parents pauvres aux dures tâches des plantations, il s'entendait bien aux choses de la culture locale ; et malgré des dommages causés quelquefois par des queues de cyclones, ses récoltes étaient belles. Aussi lui était-il facile de prélever, — outre une part de légumes, de volaille, de laitage, qui était prévue pour sa nourriture, — un cinquième des revenus, sans éveiller des soupçons chez son « patron » — d'autant que celui-ci était peu compétent. De la sorte, il avait entassé, vers ses trente-cinq ans, assez de quoi songer à s'acheter quelques arpents de terre, dont il aurait, — seul, — tout le bénéfice.

Or, justement, il advint que le propriétaire de « Bon air » résolut de réaliser ses biens dans la colonie et d'aller vivre en France. Le prix qu'il demandait du domaine était inférieur à sa valeur et ne dépassait pas le montant des économies du gérant.

Notre Philidor voulut profiter de l'aubaine. Pour que son patron ne pût pas finalement comprendre qu'il l'avait lésé, il fit se porter

acquéreur un homme de paille. Plus tard, par un nouvel acte notarié, la propriété fut mise en son nom.

Ces choses-là, on les supposait plutôt qu'on ne les connaissait.

En tout cas, Romuald n'en savait rien. Quand cela se passait il n'était qu'un gamin.

Philidor avait espéré qu'un jour il le seconderait à « Bon air ». Mais aux travaux des champs Romuald préférait ceux des classes. Sur ses instances, — corroborées des conseils d'un instituteur — il fallut bien que l'agriculteur puisqu'il pouvait défrayer des études complètes, finit par consentir à l'envoyer, neuf mois sur douze, chez un ami à Fort-de-France, pour qu'il y suivît assidûment les cours du Lycée Schœlcher. Et ensuite, quand il fut pourvu d'un bachot et qu'il souhaita de partir à Paris se préparer à la magistrature coloniale, ses parents furent bien contraints encore de se résigner à s'en séparer tout à fait, cette fois, pour longtemps, — sinon à jamais pensaient-ils.

C'est sa mère que le jeune homme ne devait plus revoir. C'était une octavonne, fort belle, — fille naturelle d'une malheureuse quateronne et d'un fonctionnaire métropolitain, lequel avait disparu sans se soucier de sa pro-

géniture. Romuald apprit la nouvelle de cette perte presque en même temps que sa première nomination en Indo-Chine.

Six ans il servit dans cette autre colonie. Et ce furent six années bien longues pour son père, qui essayait, — mais en vain, — de se consoler de sa solitude en se mêlant aux chaudes luttes politiques. Celui-ci appelait par lettres celui-là.

Enfin, à son tour, Romuald céda aux prières de Philidor. Au cours d'un congé il sollicita l'appui d'un nouveau député de la Martinique pour obtenir un poste en son pays d'origine. Comme le planteur avait été un agent électoral de ce Parlementaire, le jeune magistrat en obtint même des recommandations auprès du Gouverneur et du Procureur Général. Et c'est pourquoi, — le Procureur de la République titulaire s'en allant lorsque, lui, il arrivait, — il avait été tout de suite désigné pour le remplacer.

Ah ! que Philidor était heureux du retour de son fils !... Qu'il s'enorgueillissait lui aussi de son titre !...

Il aurait bien voulu le loger avec lui, — là-bas, à « Bon air », — afin d'en mieux jouir. Seulement, à cause de ses occupations au Palais, ce n'aurait pas été commode ; il s'en

était rendu compte. Alors, avec l'arrière-pensée de lui donner le goût de rester au pays natal, c'était lui-même qui lui avait choisi et meublé sa très confortable garçonnière.

Mais Romuald avait débarqué las de la vie de garçon.

Les *titanes*, — femmes légères du peuple, aux robes voyantes, aux têtes ceintes de foulards multicolores et noués en pointes, — les *titanes* avaient beau, toutes, lui décocher des œillades ardentes, aux avances même des plus jolies il répondait peu. Leurs déclarations le touchaient bien moins que des éloges de ses collègues ou d'anciens camarades sur ses fonctions de magistrat. Il n'était préoccupé que d'avancer rapidement dans sa carrière — et de se créer un foyer.

Conséquemment, il s'intéressait davantage aux demoiselles.

Il ne lui était pas malaisé non plus de s'apercevoir qu'à elles aussi, — sinon à toutes, du moins à beaucoup, — il plaisait. Le difficile était de faire parmi elles un choix heureux.

Entre deux il avait en secret balancé. Enfin il avait jeté son dévolu.

Et naguère, autorisé par le Procureur Général à s'absenter tout un dimanche du chef-lieu,

il avait enfourché un cheval, — son cheval, « Faraud », un fringant double poney, que son père lui avait offert pour se promener, au soleil couchant, par les chemins montants, — et il s'était rendu à « Bon air ».

Là, il avait révélé au planteur qu'il songeait à s'unir à une jeune personne avec qui il n'avait causé que deux ou trois fois dans des salons, mais qu'il voyait souvent, — en chevauchant. Probablement elle n'apporterait qu'une dot insignifiante. Cela lui était indifférent. Pour se marier, un colonial considère la femme et non la dot. Or la demoiselle était belle et de bonne famille.

Philidor n'avait rien à redire au choix de son fils. Au contraire, il en était flatté.

Toutefois, comme Romuald ne connaissait les parents que pour leur avoir été présenté, comme lui-même n'était nullement en relations avec eux, il jugea prudent, avant d'aller les entretenir d'un souhait d'alliance, de les pressentir de cette démarche. Et il fut d'avis de charger de cette délicate mission un de leurs amis, — qu'il savait être aussi un ami de la famille de cette demoiselle : — le Dr Lentin.

Romuald avait promis de visiter ce dernier et d'envoyer des renseignements à son père

par lettre — ou de retourner lui en apporter de vive-voix.

Depuis que Philidor était informé du projet d'union de son fils, il en était soucieux, autant que s'il se fût agi d'un dessein qui lui était propre. Il attendait impatiemment des nouvelles.

Or, huit jours s'étaient écoulés sans qu'il vît venir ni lettre de Romuald, ni Romuald en personne. La curiosité l'avait mis en selle, avant l'aube, sur sa petite jument « Vaillante » — moins jolie, mais plus résistante que « Farraud » ; et, — en sens inverse de son fils, — il avait franchi trente kilomètres, de la Trinité à Fort-de-France.

Après un échange de baisers entre eux, il plongea son regard dans les yeux de Romuald.

— Eh bien? — questionna-t-il. — Qu'as-tu à *m'appüende*?

Etonné d'abord, Romuald eut bientôt compris ce que désirait savoir au juste son père.

Il secoua la tête, puis, — articulant nettement l'r, lui, d'une façon même exagérée, qui attirait trop l'attention sur un des menus profits de ses séjours en France, — il répondit :

— Rien.

Surpris bien davantage, le planteur rejeta le buste en arrière.

— Comment ! *üien*?

Et, après un bref silence, il reprit :

— *Auüais*-tu changé d'idée?

— Pas du tout, fit le jeune homme.

— *Alòs*?

— Jè n'ai pas vu le Dr Lentin.

— Tu n'es pas *encöü* allé chez lui?... Tu n'es donc pas aussi *püessé* que je *cüoyais* de *faiüie* ta demande en *maüiage*?

— Pardon ! j'ai été chez le Dr Lentin,... et même quatre fois,... dont une, aussitôt après le déjeuner, à l'heure de ses consultations... Je n'ai jamais eu la chance de le trouver chez lui

— Même à l'*heuüe* de ses consultations !... C'est *bizaüie*.

— Cela s'explique, dit Romuald... Le Docteur s'occupe de moins en moins de médecine et de plus en plus de politique... Tu sais bien qu'il nourrit le dessein de se porter candidat aux prochaines élections législatives... Il veut se rendre populaire... Il est donc plus souvent dehors, auprès des électeurs, qu'à son domicile.

— C'est *öüai*... Je n'y pensais pas.

— Je me présentais à sa demeure à tout hasard.

— Il fallait l'*attende*.

— J'ai mes occupations.

— C'est *encôûe* juste... Mais tu pouvais, *paï* un mot, *le püier* de *veniü* causer avec toi au Palais.

— C'est moi qui ai besoin de lui, c'est à moi de me déplacer.

— *Toujouüs* juste.

La clochette de la porte de la cour sonna de nouveau.

Romuald et Philidor tendirent l'oreille.

— Si c'était lui !... supposa ce dernier.

— C'est possible, dit Romuald... On a dû l'aviser de mes vistes.

Non, ce ne fut pas le Dr Lentin qui vint vers eux. Ce fut un petit nègre, d'une douzaine d'années, bien développé pour son âge, nu-pieds, vêtu d'une culotte de toile bleue et d'une chemise molle, à carreaux de couleur.

C'était lui qui avait répondu précédemment à Philidor, à son arrivée.

Il servait à Romuald de valet de chambre et à la fois de garçon d'écurie. Il aidait aussi la

cuisinière, comme marmiton. Bref, c'était un jeune Maître-Jacques.

On ne l'appelait jamais que d'un sobriquet : *Ti-Guême* (ce qui signifie, en patois martiniquais, « petit coq de combat ». Et, de fait, depuis qu'il était *tout ti mamaille* (entendez un bambin) il s'était toujours montré un terrible batailleur.

Il s'arrêta au seuil de la salle à manger et fit voir une enveloppe.

— De la part de qui? interrogea son maître.

Ti-Guême quoiqu'on l'eût envoyé à l'école primaire, assez pour apprendre à lire, écrire et compter, ne s'exprimait qu'en patois. C'est donc en patois qu'il répondit :

— *Planton Puocueu Généal di moin ba ou ça.* (Le planton du Procureur Général m'a dit de vous remettre ceci.)

Il s'acquitta de sa commission et se recula pour attendre une réponse, — s'il y en avait une.

Romuald lut la lettre, très courte, et se retourna vers *Ti-Guême*.

— Dis au planton : c'est bien.

Ti-Guême pivota sur ses talons et se retira. Mais, au lieu de se donner la peine de retourner auprès du planton pour lui transmettre ce

qu'il était chargé de lui répéter, il le lui cria à distance :

— *Mussieu di ou* : c'est bien.

Et il sifflota, l'esprit aussitôt à autre chose.

Romuald apprit à son père que son Chef de service le mandait auprès de lui avant qu'il n'allât à son cabinet. Et il s'excusa d'être obligé de partir.

— Mais, ajouta-t-il, je compte que nous nous reverrons aujourd'hui... Tu déjeunes avec moi, n'est-ce pas?

— Ça ne se demande pas, répondit Philidor... Voyons, est-il possible que je vienne à *Foüt-de-Füance* et que je ne *püenne* pas un repas avec toi?... J'ai même *appoûté* de « *Bon aiü* » plusieurs choses *pouü* toi.

— Merci.

Coiffé à présent, — non d'un casque de liège, trop peu élégant, — mais d'un panama, muni aussi d'un fin parapluie, Romuald posa une main sur l'épaule du planteur et sourit.

— Alors, c'est uniquement pour savoir ce qui pouvait s'être dit entre le Dr Lentin et moi que tu es venu ce matin de la Trinité?

Philidor sourit à son tour.

— J'avais, — prétextait-il, — quelques petites choses à acheter en ville... C'était une

liaison de céder à ma *curiosité*... bien *naturelle*,
en somme, ... pas *oui*?

— Cher papa, va... Allons, à tout à l'heure...

Nous chercherons ensemble un sûr moyen
de joindre le D^r Lentin.

II

PAULETTE, ATHÉNAÏS ET ROBERTE

En attendant Romuald, le Procureur Général, — M. Sauvignac, — s'occupait, assis dans son bureau, à classer des pièces administratives et à jeter des notes. Il devait communiquer le tout, dans la matinée, au Gouverneur, — car c'était son jour de conférence avec le Chef de la Colonie.

Il avait à peu près le même âge que Philidor Sainte-Croix, — qu'il ne connaissait pas ; et, comme lui, il grisonnait. Mais là se bornaient les rapprochements possibles. Il était métropolitain, de souche bordelaise, mince, distingué, avec quelque raideur dans les mouvements. Quand il parlait, il inclinait la tête nerveusement à gauche et jouait avec son lorgnon suspendu à un cordon.

On s'apercevait vite qu'il était bon. Mais on remarquait vite aussi que ce n'était pas sans

efforts qu'il se montrait aimable et spirituel. Non qu'il n'eût naturellement ces qualités. Seulement elles étaient diminuées par de la tristesse. On le devinait.

Il n'était d'ailleurs pas difficile de savoir, — et de lui-même, — la raison de cette tristesse. Il cédait souvent à un besoin de la révéler à qui l'ignorait ou d'en parler à qui la connaissait.

Quatre ans auparavant, durant un voyage en France, il avait perdu sa femme, — une bordelaise aussi, — à qui il était très attaché. Il s'en consolait d'autant moins aisément qu'il n'avait plus au monde d'autre parent qu'une fille, — Paulette.

Elle allait avoir vingt ans. Elle tenait beaucoup de lui au physique et au moral : minceur, nervosité, sentimentalité. Sans être belle positivement, elle avait un charme indéfinissable. Il provenait en partie de ses grands yeux marron, au regard doux et franc, qui, tantôt brillaient, — trahissant ses impressions des choses et des gens, — tantôt s'éteignaient, vaguement pensifs.

Elle vivait presque cloîtrée dans l'appartement meublé par la Colonie pour les chefs successifs du service judiciaire. Elle y employait toutes ses journées à peu près pareillement.

C'était surtout aux soins du ménage, pour remplacer de son mieux sa mère auprès de son père. Elle n'avait pourtant le plaisir d'être auprès de lui que durant les repas et quelques instants ensuite. Encore ne lui parlait-il guère : il avait d'ordinaire l'esprit préoccupé par quelque question relative aux tribunaux — ou bien envolé, à la suite d'une parole, vers les temps où l'épouse disparue était de ce monde. Aux heures de loisirs, Paulette paraît à l'ennui, soit en jouant du piano, soit en lisant.

Donc elle était non seulement quasi cloîtrée, mais encore presque solitaire.

M. Sauvignac avait réfléchi à ce qu'avait de pénible pour elle, si jeune, un tel genre d'existence. Il avait compris qu'il devait s'efforcer de la distraire quelquefois. Chaque dimanche, — à moins qu'il ne plût, — il louait une voiture et allait se promener avec elle aux environs de Fort-de-France, sur les routes accidentées et serpentantes, d'où ils admiraient des profils de mornes verdoyants avec des échappées sur l'Océan bleu. Et deux fois par mois, — le jeudi, de la dix-huitième à la vingtième heure, — il recevait en son salon.

Mais il ne voulait pas être en relations avec des personnes de toutes les catégories de la

société antillaise. C'était par une mesure de prudence : il estimait la population trop agitée de passions diverses et tenait à jouir d'une entière liberté dans l'exercice de ses fonctions.

Il n'invitait d'autres Martiniquais que ceux qui appartenaient au corps de la Justice. Ainsi, c'était principalement des magistrats et des avocats que Paulette accueillait.

Hormis trois ou quatre, tous étaient gens de couleur et célibataires, — sans être tous de la première jeunesse. Les dames, — de couleur aussi, — faisaient fréquemment excuser leur absence par leurs maris. Ce n'était pas qu'elles flairassent dans l'attitude des hôtes le moindre préjugé de races : Sauvignac et Paulette semblaient ne pas s'apercevoir des différences de peau. Les dames s'abstenaient par indolence. Et par suite, le plus souvent, c'était uniquement à des messieurs que Paulette avait à offrir des gâteaux et des vins doux.

Ils ne lui adressaient que quelques mots. Soucieux de leur avancement, c'était au Procureur Général qu'ils cherchaient à plaire. Ils formaient cercle autour de lui.

Considérer ce tableau, écouter des discussions auxquelles elle n'entendait pas grand'chose, voilà quelle eût été la distraction —

médiocre, en vérité, — de Paulette, si, parfois, Romuald Sainte-Croix ne renonçait à briller parmi ses collègues pour s'asseoir auprès d'elle.

Tous deux parlaient tantôt de littérature, de façon très vague, — tantôt de l'Indo-Chine, où elle était allée aussi, toute petite, avec ses parents, — tantôt encore de musique.

Ils en faisaient même ; car, à Paris, pendant qu'il y étudiait le droit, et, plus tard, durant ses congés, le jeune homme avait passé de nombreuses soirées à l'Opéra-Comique et à la Gaîté ; de plus, il avait pris quelques leçons de chant et tirait agréablement parti d'une assez belle voix de baryton.

Mais, de temps à autre, la place auprès de Paulette lui était, semblait-il, disputée par un médecin militaire à deux galons : Kermadec, — un breton.

Si cet aide-major s'égaraient dans ces réunions d'avocats et de magistrats, c'est qu'il avait traité M. Sauvignac, qui souffrait de coliques hépathiques, et le Procureur Général l'avait prié de venir à ses « Jeudis ».

Il était de l'âge de Romuald, blond, avec des yeux gris, de taille plutôt petite, très remuant et s'exprimait avec une extrême

volubilité. Il passait pour avoir eu quelques bonnes fortunes, — clandestinement.

L'écho — trop faible — n'en était pas parvenu à M. Sauvignac. Il lui témoignait de l'estime.

Et à Romuald aussi, dont il avait même été un des premiers à proclamer la valeur.

Quand son planton l'avertit de l'arrivée de ce dernier, au lieu de se mieux carrer en son fauteuil pour le recevoir, — ainsi que font tant de chefs avec leurs subordonnés, — il se leva et alla au-devant de lui, très affable.

— Cher ami, excusez-moi de vous avoir dérangé...

Mais, ce matin-là, il ne lui était pas possible de s'attarder à des amabilités avec lui. Il en vint vite à l'objet pour lequel il l'avait appelé.

Il s'agissait d'une affaire de justice, — laquelle n'importe nullement au récit.

Ils ne s'en entretinrent d'ailleurs pas longtemps.

Durant leur conversation, Paulette s'approcha d'une fenêtre ouverte de sa chambre, d'où elle avait vue sur une porte du bureau de son père.

Elle s'en approcha par hasard. Elle ne se doutait pas que Romuald fût auprès de M. Sauvignac.

Encore en négligé — en un peignoir d'indienne à ramages, — elle avait simplement cherché le plein jour pour mieux procéder au polissage de ses ongles.

Elle avait un air mélancolique.

Soudain elle leva un peu la tête, ses yeux brillèrent et sa physionomie s'égaya. Elle regardait sortir Romuald du Parquet Général.

Il la vit aussi et la salua largement, en souriant.

Elle inclina le visage, sourit à son tour.

Et son sourire demeura sur ses lèvres jusqu'à ce qu'il eut disparu.

Il allait, sérieux, la démarche posée, par les rues étroites.

Or, il y avait, — comme toujours le matin au centre de la ville, où il se trouvait, — un fourmillement de gens de toutes conditions : — hommes aux casques blancs, habillés de toile kaki, bleue ou blanche ; — femmes du peuple, aux robes d'indienne, jaunes, rouges, vertes, et d'une coupe particulière, la taille remontée sous les seins, la jupe très longue et très ample ; — dames mises à l'européenne,

mais avec des étoffes légères et de teintes guère moins vives.

La circulation était d'autant plus difficile que de nombreuses personnes s'arrêtaient pour leurs emplettes dans les magasins, — qui sont pour la plupart petits, (puisque les maisons sont, presque toutes, petites) et sans vitrines, séparés à peine par un corridor étroit, avec des portes rabattues et bariolées obliquement de bleu, de blanc, de vert, de rouge.

Comme Romuald approchait d'un des petits magasins, — un magasin de nouveautés, — ses traits se détendirent. Il sourit de nouveau, à une autre demoiselle, et la salua.

Elle était au seuil d'une porte d'entrée, accotée au chambranle, sans chapeau, les cheveux bouffants et crêpés, le teint très brun, pas laide, le corsage déjà opulent.

C'était la fille d'un *griffe*¹, tirant sur le noir, et d'une mulâtresse. Le père, — Auxence Lafleur, — était le propriétaire du fonds de commerce. La mère, — Hermance, — faisait fonction de caissière. La demoiselle, — Athénaïs, — aidait son père et une commise à la vente.

1. Griffe : fils d'un mulâtre et d'une négresse.

Mais quatre fois par jour, — vers huit, onze, quatorze et dix-sept heures, — elle se mettait sur le pas d'une porte. C'est parce qu'elle savait que Romuald, pour se rendre au Palais de Justice ou s'en revenir, passait, — suivant pourtant le trajet le plus court, — devant le magasin. Elle échangeait avec lui des saluts, des sourires, parfois quelques mots.

Elle répondit donc au salut de Romuald et lui sourit également. Seulement ce fut avec une mimique d'étonnement. Elle l'exprima encore en paroles :

— Tiens ! ce matin, vous ne venez pas par le même coin de rue !...

— Mes occupations, dit Romuald, m'ont obligé à modifier ma route.

Ce fut tout.

Romuald continua son chemin.

Et, quelques secondes, il fut suivi des regards de M^{lle} Athénaïs. Il le fut aussi de ceux d'un autre marchand de nouveautés, installé en face ; un jeune griffe, — Aurèle Durmazet, — lequel aimait la brunette et avait compris qu'elle lui préférait Romuald. Il les avait observés derrière un de ses comptoirs. — Bien entendu, si les regards de la jeune fille étaient satisfaits et tendres, ceux du jeune griffe étaient mécontents, chargés de haine.

Romuald, peu après, était dans son cabinet, se mettait à dépouiller son courrier, puis commençait à recevoir qui il avait convoqué et qui demandait à lui parler.

Vers la dixième heure, son planton lui annonça le Dr Lentin.

Surpris heureusement, il ne le fit pas attendre.

Le docteur entra, en veston d'alpaga et pantalon de toile blanche, une main tendue, l'autre pendante, avec un casque de liège au bout.

Homme de couleur, lui aussi, mais un peu plus clair que le jeune Procureur de la République, il était quinquagénaire, comme le planteur et le Procureur Général, avec le poil lisse, autant que celui de ce dernier, — rare pourtant au sommet du crâne. En revanche, sous son nez busqué et chaussé d'un lorgnon d'or, sa moustache jaillissait abondante.

Quelque vingt-cinq ans auparavant, au début de sa carrière, il n'accordait pas à n'importe qui une poignée de mains. C'est qu'alors, — de même que Romuald, — il était très fier de son titre ; fier jusqu'à en être raide. Et cette morgue avait nui à la formation de sa clientèle. Mais depuis trois ans qu'il s'était jeté dans la mêlée politique et avait été élu

conseiller municipal, adjoint au maire, — surtout depuis quelques mois qu'il avait conçu le désir d'être conseiller général, voire l'ambition de siéger à la Chambre, il n'était personne à Fort-de-France et dans toute l'île, — des citoyens les plus huppés jusqu'aux plus gueux, — à qui il ne pressât les mains plutôt plusieurs fois qu'une. Ce geste était devenu chez lui presque un tic. Il l'exécutait sans bien s'en rendre compte, ainsi qu'il disait sans cesse le mot « cher », faisant peu sentir l'*r*.

Il serra donc les doigts de Romuald, longuement, nerveusement, comme pour le persuader que le « chère » ajouté à son « bonjour » était d'une parfaite sincérité.

— J'ai appris, poursuivit-il, que vous êtes venu plusieurs fois chez moi... J'ai bien regretté de ne pas m'y trouver... J'aurais eu tant de plaisir à vous recevoir, cher !... Je m'étais promis de me rendre plus tôt auprès de vous... Mes occupations ne m'en ont pas laissé le loisir... Mais, tout-à-l'heure, j'ai rencontré votre père...

— Ah ! c'est lui qui vous envoie ? fit Romuald.

— Oui... Il a insisté pour que je renvoie à plus tard mes autres visites et que j'aille immédiatement causer avec vous.

— Ce bon papa !... Pardonnez-lui de vous avoir contraint à modifier l'emploi de votre matinée... Il vous a appris pourquoi je désirais vous voir, n'est-ce pas ?

— Non... Il m'a déclaré qu'il préfère que vous me l'appreniez vous-même.

— Ah?... Soit.

— Il ne s'agit certainement pas de votre santé, car je remarque que vous avez fort bonne mine.

— Je me porte à merveille.

— Peut-être me recherchez-vous pour un délit dont, sans m'en douter, je suis coupable ?

— Soyez sans inquiétude... et asseyez-vous... Ce n'est pas un magistrat, c'est un jeune ami qui vous y invite.

Ce disant, Romuald montrait un siège canné. Lorsque le docteur se fut assis, il prit, lui aussi, un siège semblable.

— Voyons, reprit le médecin, de quoi donc est-il question, puisque ce n'est ni de vous donner une consultation ni de m'arrêter ?

— D'un service à me rendre... si vous le voulez bien.

— Assurément je le veux,... à condition aussi que je le puisse.

— Vous le pouvez... Sans plus d'ambages, voici... J'ai l'intention de me marier.

— Je le savais.

— Ah!... mon père vous a donc tout de même touché quelques mots du sujet de notre entretien?

— Non... Je vous le jure... il ne m'a rien dit... rien laissé entendre... Mais, cher, à Fort-de-France, comme dans toutes les petites villes du monde il y a des désœuvrés qui sont sans cesse aux aguets et aux écoutes... Ce sont de ces curieux-là qui ont deviné votre projet et m'en ont informé... Seulement ils ne sont pas d'accord sur la jeune fille que vous songez à épouser... On m'a, en effet, nommé deux demoiselles à la main de qui vous prétendriez... La bigamie n'étant pas admise,... du moins officiellement,... avec qui, au juste, s'il vous plaît, comptez-vous vous marier?... Est-ce avec Mlle Athénaïs Lafleur?

Romuald sursauta et répéta le nom sur un ton de surprise.

— Athénaïs Lafleur?...

— Ce n'est pas avec elle?

Romuald eut une moue et secoua la tête.

— Oh! pas du tout.

— On m'a affirmé pourtant qu'on vous voit souvent la saluer, lui sourire, lui parler.

— C'est exact... J'ai fait sa connaissance en entrant un jour chez ses parents acheter... je

ne sais plus quoi... Le lendemain, elle me souriait... Je lui ai souri aussi... et je l'ai saluée... Ensuite elle a commencé à m'adresser des paroles au passage... J'ai répondu... et le petit jeu a continué entre nous.

— Le petit jeu !... Ce n'est que cela pour vous ?

— Pas autre chose... Je ne supposais pas que M^{lle} Lafleur et son entourage me prêteraient des intentions que je n'ai jamais eues.

— Cher, un homme instruit comme vous n'est pas sans avoir lu la tragique aventure de Rosette et de Perdican... Vous auriez dû vous rappeler qu'*on ne badine pas avec l'amour*... Si, encore, il n'y avait qu'une erreur d'interprétation de vos gestes et propos... Ce ne serait que demi-mal... Mais il y a plus.

— Ah !... quoi donc, je vous prie ?

— Il y a... ceci... Avant d'avoir commencé à échanger avec vous des saluts, des sourires, des paroles... M^{lle} Lafleur se laissait courtiser par Aurèle Dumazet.

Romuald répéta encore ce nom avec, de nouveau, un mouvement de surprise.

— Aurèle Dumazet ?

— Vous ne le connaissez pas ?

— Si... de nom... de vue... vaguement... Il tient magasin également... et presque en face

des Lafleur... je le sais... Mais j'ignorais qu'il fût épris de sa voisine.

— Ses affaires sont prospères, dit-on... alors que celles d'Auxence Lafleur, paraît-il, sont mauvaises... On raconte que c'est parce qu'Auxence comptait sur Aurèle pour le règlement de quelques dettes qu'il l'encourageait à venir de plus en plus fréquemment chez lui et l'autorisait tacitement à causer d'assez près avec sa fille... Or, tout à coup, Aurèle cessa ses visites, sans dire pourquoi... Mais Auxence a tenu... et pour cause... à connaître les raisons de la retraite de celui en qui il voyait déjà un gendre... Sa femme, Hermance,... qui est plus fine que lui,... lui expliqua qu'Aurèle avait probablement observé qu'Athénaïs ne supportait plus avec patience la cour qu'il lui faisait,... que le jeune homme avait pu remarquer encore ce qui se passait entre leur fille et vous, mon cher,... enfin que, selon toute vraisemblance, il avait préféré vous céder la place, avec sagesse, plutôt que de faire d'inutiles scènes de jalousie... Après réflexion, Auxence a dû convenir avec Hermance qu'Athénaïs et eux ne perdraient pas au change, au contraire,... puisque, par l'héritage de votre père, vous aurez peut-être tout autant de biens qu'Aurèle, et qu'à richesse

égale, vous avez l'avantage d'être un magistrat distingué et un beau garçon... Aussi les Lafleur attendent-ils qu'il vous plaise de vous décider à entrer dans la famille.

— Eh bien ! ils risquent d'attendre longtemps... Je vous remercie, Docteur, de tous les renseignements que vous m'avez donnés... Dès aujourd'hui je modifierai ma route,... je cesserai de passer devant le magasin des Lafleur... Ainsi ils finiront bien par comprendre qu'ils se sont trompés en imaginant que je rêvais de devenir le mari de M^{lle} Athénaïs.

Et Romuald eut le même hochement de tête, la même moue que précédemment.

Qu'est-ce qui lui déplaisait en la jeune fille?... Le physique? Non. Il la trouvait gentille. Autrement il n'eût pas joué comme il faisait avec elle... Était-ce la situation sociale? Non plus. Il ne pouvait juger la fille d'un petit commerçant indigne de lui, puisqu'il était fils d'un petit planteur... Ce pourquoi il n'eût pas voulu s'unir à elle, c'était qu'elle avait... le teint trop brun.

Avouer cette raison-là, il ne l'aurait pas osé. Il était trop intelligent pour ne pas prévoir ce qui lui aurait été répliqué. Son père, Philidor, n'était-il pas un mulâtre? Il était

moins foncé qu'Athénaïs, néanmoins il l'était. Et lui, Romuald, si, grâce à l'octavonne sa mère, il était encore moins brun, toutefois il était loin d'être blanc.

Aurait-on eu à discuter avec lui, c'eût été en vain qu'on lui aurait fait ces observations. Malgré leur justesse, il serait resté, ainsi que beaucoup d'hommes de couleur, secrètement, invinciblement dédaigneux des peaux plus brunes que la sienne, attiré par des carnations plus claires... Et il n'aurait pas été embarrassé de prouver qu'il était excusable d'avoir ce dédain et cette préférence. Quelles femmes, en effet, avaient choisies Auxence et Philidor? Le premier, — le griffe tirant sur le noir, — n'était-ce pas une mulâtresse?... Le second, — le mulâtre, son père, — n'était-ce pas une octavonne?

Après une pause, le Dr Lentin reprit :

— Si ce n'est M^{lle} Lafleur, c'est donc, cher, M^{lle} Paulette Sauvigniac que vous désirez demander en mariage,... car c'est elle l'autre jeune fille dont on m'a parlé à propos de vous.

Une fois de plus, Romuald manifesta de l'étonnement. Mais ce fut avec moins de vivacité ; et il ne fit plus la moue. Il recommença simplement à secouer la tête.

— Nouvelle erreur.

Elle ne lui déplaisait pas, elle non plus. Et il avait parfaitement lu dans ses yeux, — où il était par moments si facile de lire — qu'il lui plaisait, — plus que l'aide-major Kermadec. Mais il préférait sembler ne pas comprendre. Il s'était même efforcé de se persuader qu'il se méprenait. Il avait voulu laisser Paulette au médecin militaire. Pourquoi? Parce qu'elle était, elle,... trop claire, — une blanche. Il n'était pas très sûr qu'au fond, — sinon elle, — M. Sauvignac du moins eût un esprit absolument différent de celui des rares blancs de la Martinique, — lesquels veillent à conserver leur sang pur de tout mélange. Il admettait qu'il fût tenu pour un fonctionnaire de valeur par son Chef de service, pour un beau garçon par sa fille. Il ne croyait pas possible qu'il fût agréé en mariage. Et puis il avait aisément deviné que c'était le Procureur Général qui avait convié Kermadec à ses « Jeudis » et il supposait que ce n'était pas sans avoir une arrière-pensée.

Par crainte du plus léger affront, tout en étant aimable et en chantant, — les jours où Kermadec ne paraissait point, — il se gardait de donner à penser qu'il cherchait à courtiser

Paulette ; il se montrait réservé auprès d'elle.

C'est pourquoi il fut surpris qu'on lui eût encore prêté, à l'égard de M^{lle} Sauvignac, des intentions fausses.

Il pensa que c'étaient des collègues, témoins de sa galanterie auprès de la jeune fille, qui l'avaient interprétée malicieusement et lui prêtaient ces intentions. Mais, cette fois, l'hypothèse était plausible et flatteuse. Aussi son étonnement avait-il été moindre et son air n'avait-il pas été dédaigneux.

Le docteur, de son côté, fut déconcerté.

— Comment !... c'est une nouvelle invention?... Cependant on dit que vous êtes particulièrement bien reçu par le Procureur Général et par sa demoiselle à leurs « Jeudis »... et que vous n'en manquez pas un.

— On ne vous a pas menti en vous apprenant que je suis bien accueilli par M. et M^{lle} Sauvignac... Mais je ne saurais me flatter de l'être mieux que n'importe qui... Quant à ne pas manquer un seul « Jeudi », en cela on se trompe... A preuve, c'est que je n'étais pas au dernier... J'ai envoyé ma carte avec des excuses : j'étais souffrant.

— Alors... si ce n'est ni M^{lle} Lafleur, ni

Mlle Sauvignac, qui donc, cher, avez-vous le dessein d'épouser?

— Une personne, que vous connaissez très bien, m'a dit mon père : Mlle Despointes.

Le Docteur confirma aussitôt le fait qu'il était en relations assez intimes avec la jeune fille nommée : ce fut en prononçant son prénom, sur un ton interrogatif.

— Roberte?

Romuald s'inclina :

— Je n'ose encore, moi, l'appeler ainsi qu'à part moi... ou lorsque je suis seul.

Et, un instant, les deux hommes évoquèrent ensemble, — chacun en soi, — l'image de Roberte Despointes.

Sans conteste elle était plus belle que Paulette et qu'Athénaïs, — plutôt grande, proportionnée à merveille, très élégante. Elle avait de grands yeux noirs, les traits réguliers et fins. Peut-être sa bouche n'était-elle pas assez petite. Elle était mieux que belle, — troublante.

Son père, un industriel, — fabricant de glace, de limonade et d'eau de Seltz, — était un octavon. Sa mère aussi était une octavonne. Nécessairement, de même qu'eux elle était octavonne. Et comme eux elle avait le

teint presque blanc, sans rose, — ivoirin, — et des cheveux noirs, ondulés.

L'usine de M. Despointes était dans un quartier suburbain. Mais il n'habitait pas en ville. Il préférait loger aux environs, dans une villa. (Et il avait bien raison. Sur les hauteurs voisines de Fort-de-France, les soirées et les nuits sont fraîches, on vit au large. Et l'on s'y approvisionne de tout aussi facilement qu'au chef-lieu.) Le seul inconvénient pour l'industriel était que, sauf le dimanche, il ne pouvait prendre le repas de midi en famille. Il descendait le matin, — à cheval quand le temps était beau; en voiture, lorsqu'il pleuvait, — et il remontait le soir au crépuscule. Sa femme, Céleste, et sa fille, Roberte, ne bougeaient de la villa que si elles avaient à faire des emplettes ou des visites.

Romuald avait été renseigné sur ces particularités de leur existence par Roberte elle-même, en causant avec elle dans un salon. Depuis lors, afin de la revoir souvent, il avait imaginé de se remettre au sport de l'équitation, — qu'il avait pratiqué sans principes durant son enfance, à « Bon air », et dans lequel il s'était perfectionné à Paris, pendant ses années d'études supérieures, conformément d'ailleurs au règlement de l'Ecole Colo-

niale, qu'il suivait. D'abord il avait loué une bête et un harnachement. Puis son père lui avait acheté « Faraud », avec une selle et des brides toutes neuves. Et presque chaque après-midi, après la dix-septième heure, on pouvait le voir chevaucher fièrement sur l'une des grand'routes de la Martinique, — la route de Didier, sur laquelle se trouvait la villa des Despointes, — la « Villa fleurie ».

Tout un mois il s'était contenté de passer devant cette villa et d'échanger des saluts avec Roberte, — qui était, certains jours, dans le jardin avec sa mère, d'autres fois sur le chemin, marchant devant le portail. Il n'entendait pas précipiter les événements. Il voulait s'assurer bien qu'ils se plaisaient réciproquement, durablement.

Mais, de plus en plus fréquemment, il rencontrait Kermadec, — à cheval aussi, sur un tarbais emprunté à l'écurie de la Gendarmerie. Et il croisait en outre un pharmacien militaire, — Largnat, — un auvergnat robuste, lourdaud qui avait le courage de gravir les pentes partie à pied, partie à bicyclette.

Romuald pensa que Kermadec était indécis au sujet de Paulette Sauvignac et, qu'ainsi que Largnat, il rivalisait avec lui auprès de

Roberte. C'est alors qu'il se détermina à faire part à son père de son projet de mariage.

Après un bref silence, le D^r Lentin se frappa le front :

— Sot que je suis !... Pourquoi ai-je prêté attention à des racontars?... J'aurais dû soupçonner vos sentiments pour Roberte... Je vous ai vu trois ou quatre fois sur la route de Didier... Si je m'étais souvenu que les Despointes ont leur villa au troisième kilomètre,... comme il n'y a par là qu'une seule jolie fille... et que cette jolie fille est Roberte... il n'était pas très malin de deviner que ce n'est pas le panorama de nos mornes, mais bien ses beaux yeux, que vous allez contempler... Cher, je vous fais tous mes compliments de votre choix.

— Je les accepte, dit Romuald.

— Mais... Quel service attendez-vous de moi à l'occasion de votre projet de mariage?

— Vous ne devinez pas?... Eh bien ! il me semble que je ne déplaïs pas à M^{lle} Despointes... Mais je ne l'ai guère approchée... et je n'ai pas la fatuité d'en être certain... J'ignore en outre si ses parents n'ont pas en vue un autre parti pour elle... Avant de faire solliciter sa main, je désirerais que,... sans

révéler nettement mes intentions,... vous eussiez l'amabilité d'essayer de savoir si une démarche, de ma part, serait agréée.

Le docteur ôta son lorgnon et se mit à en essuyer les verres avec son mouchoir. Ce faisant, il réfléchit :

— Il est beau, ce petit Sainte-Croix... Sa situation est également belle... Et son père lui laissera du bien... Vraisemblablement il conviendra à Roberte pour époux et à mon ami Despointes comme gendre... Et puis n'oublions pas que Philidor est un agent électoral influent... Si j'oblige son fils, je l'aurai sûrement pour partisan... et mieux vaut l'avoir pour allié que comme adversaire... Un Procureur de la République aussi peut m'aider ou me gêner un jour d'élections... J'ai certainement intérêt à rendre à Romuald le petit service qu'il me demande... Acceptons donc de le lui rendre.

Là-dessus il chaussa de nouveau son nez de son binocle. Et, soudain, il se leva, allongea un bras, secoua une main du jeune magistrat et lui dit :

— Entendu... Au revoir, cher.

Et il s'en fut, cependant que Romuald répétait :

— Merci, docteur... Merci bien.



III

LA MISSION

Le Dr Lentin n'était pas encore sorti du Palais de Justice, qu'il se repentait d'avoir consenti à faire la démarche sollicitée par le jeune homme.

Il se rappelait — trop tard — que Despointes n'était pas sans tirer vanité de son teint presque blanc. Il s'apercevait maintenant que Romuald était un peu brun. Et, par suite, il doutait de lui rapporter une réponse favorable à son projet d'union avec la fille de l'industriel.

Despointes était, en effet, de ces hommes de couleur qui, parce qu'ils ont la peau très claire, veulent être tenus pour blancs. Ils s'efforcent d'oublier leurs ancêtres noirs et souhaitent qu'on n'en conserve pas la mémoire.

Leurs vœux ne sont point exaucés. Dans leur ville natale il y a toujours des gens qui se

souviennent de leur généalogie, qui en cultivent même le souvenir et le transmettent à la postérité, à seule fin de contrarier, s'il y a lieu, des prétentions dans le présent et dans l'avenir.

Il ne fallait d'ailleurs pas remonter à plus de soixante ans pour découvrir le plus rapproché des ascendants noirs de Despointes. Aussi la plupart de ses contemporains savaient-ils parfaitement ses origines. Il n'était que d'interroger l'un d'eux, — de préférence quelqu'un de plus foncé que lui, — pour qu'il vous renseignât, et très volontiers, à ce sujet.

— Léonel Despointes?... Mais sa bisaïeule était une négresse... Elle a eu d'un planteur, à qui elle appartenait, une mulâtresse... Cette mulâtresse a vécu en concubinage avec un fonctionnaire métropolitain, lequel lui a laissé une petite quarteronne et quelque argent pour l'élever... Cette quarteronne était jolie. Elle a eu la chance qu'un commerçant européen en devînt amoureux et l'épousât... Et c'est de ce mariage qu'est né l'octavon Léonel.

De la même personne on pouvait apprendre que Mme Despointes, — précédemment Mlle Laroche, — avait, tout comme son mari, un père, un grand-père et un arrière-grand-père de race blanche, et que sa mère était

quarteronne, sa grand'mère mulâtresse, sa bisaïeule négresse.

Mais M^{me} Despointes, elle, ne se souciait guère que ses compatriotes fussent plus ou moins au courant de ses origines. Certes, elle se félicitait d'avoir l'épiderme mat, parce qu'elle était belle et qu'elle avait l'intime conviction qu'elle l'eût été moins si elle avait été brune. Cependant elle ne se croyait pas supérieure à d'autres personnes de couleur simplement du fait qu'elle avait un teint plus clair. Sans être grande raisonneuse, elle s'était formée cette opinion : qu'à une époque d'argent c'est principalement la fortune qui opère les distinctions sociales. Or elle n'avait apporté qu'une dot modeste à Despointes et il n'en tirait qu'un médiocre parti. Si elle avait pu modifier l'état des choses la concernant, probablement elle aurait mieux aimé avoir une peau un tantinet moins claire, — surtout à présent qu'elle atteignait la quarantaine, — à condition de devenir beaucoup plus riche.

Il est vrai qu'au cas où elle n'eût pas été octavonne, Léonel Despointes ne l'aurait pas épousée. Il n'avait pas cédé aux seules impulsions du cœur pour se marier. Il avait raisonné le choix de sa compagne. Si le clan des *békés* — autrement dit des blancs de l'île — ne

lui avait pas été fermé, c'eût été à une blanche qu'il aurait désiré s'allier. A défaut d'une blanche, il avait tenu à épouser une jeune fille de son teint, ayant autant de sang blanc que lui.

Dédaigné des *békés*, — ce dont il souffrait tacitement, — à son tour il dédaignait les noirs et les mulâtres. Avec eux il n'avait que des relations d'affaires, comme faisaient les blancs de la Martinique avec lui. Aussi ne fréquentait-il que peu de monde.

Cependant sa société ne se composait pas uniquement d'octavons. Ceux-ci ne sont pas nombreux. A leur exemple il devait échanger des visites avec des gens légèrement plus colorés. Mais il les triait sur le volet.

Le Dr Lentin était de ces rares personnes, à peine plus colorées, que Despointes accueillait de façon assez cordiale. Et seul, parmi eux, il pouvait se flatter d'être un ami de l'industriel. C'est que tous deux avaient été condisciples au Lycée Schoelcher. Et puis Lentin était le médecin des Despointes.

Il connaissait donc la mentalité de l'octavon.

— Ah ! comment, — se dit-il, avec un claquement de doigts, — comment n'ai-je pas

pensé, sur l'instant,... dans le cabinet même de ce petit Sainte-Croix,... qu'il a beau être un excellent parti, vraisemblablement Despointes le repoussera pour la seule raison qu'il est quarteron?

Trouver l'explication ne lui était pas difficile. Parbleu ! c'était parce que, politicien, il avait, avant tout, considéré ses intérêts politiques.

Il se le reprocha et s'interrogea encore : — puisqu'il prévoyait un refus, devait-il néanmoins faire la démarche promise?

Il estima inutile de risquer d'être rabroué par Despointes.

Mais il s'objecta qu'il lui faudrait pourtant rendre une réponse à Romuald. Quel prétexte invoquerait-il pour ne pas se rendre auprès de l'industriel? Il ne pouvait plus nier qu'il fût dans les meilleurs termes avec lui, à présent qu'il avait appelé sa fille par son prénom et convenu ainsi de leur intimité.

Bah ! il n'avait qu'à s'accorder du délai pour chercher un motif de manquer à sa parole, — un motif qui ne blessât pas l'amour-propre de Romuald, comme le ferait le véritable.

Et quatre jours il s'efforça vainement d'en imaginer un.

Il finit au contraire par concevoir l'espoir de ne pas essayer de rebuffades de Despointes, de causer de la joie au Procureur de la République et, par conséquent, de s'assurer sa gratitude ainsi que celle de Philidor.

— Eh ! pensa-t-il, il n'est pas impossible que Léonel étouffe ses préjugés pour profiter d'une occasion de marier fort bien Roberte... Le jeune Sainte-Croix, après tout, n'est pas très brun... Il y a des blancs, de sang pur, qui sont presque aussi bronzés que lui... Il n'exigera sans doute pas une dot... D'ailleurs Despointes a-t-il de quoi en donner une belle à sa fille?... Or sans une belle dot, je ne crois pas qu'un fonctionnaire métropolitain se décide à l'épouser... Et où sont-ils les fonctionnaires métropolitains susceptibles d'épouser une Martiniquaise avec ou sans dot?... Présentement, je n'en vois qu'un qui puisse disputer à Sainte-Croix la main de Roberte : c'est mon confrère Kermadec... Mais, selon les on-dit, c'est auprès de M^{lle} Sauvignac qu'il aurait été le rival de Romuald... Donc, celui-ci a des chances d'être agréé par Despointes... Si Léonel a des hésitations, eh bien ! je saurai les vaincre.

S'étant persuadé, par ce raisonnement, qu'il allait au-devant d'un succès, le D^r Lentin, le

cinquième matin après sa conversation avec le jeune magistrat, disait à son cocher, — un gamin semblable à *Ti-Guème* :

— Conduis-moi à la Glacière.

Au trot vif de deux petits chevaux, à l'abri d'un tendelet à franges, il roula le long des bâtiments de la Douane, par des rues où se faisait du commerce en gros et où alternaient des exhalaisons de morue et de mélasse.

La voiture s'arrêta près d'une sorte de hangar.

Par des ouvertures s'échappaient des ronflements de courroies de cuir en mouvement et des bruits de jets de vapeur et d'eau gazeuse. Près d'une grande porte d'entrée, deux noirs travaillaient nonchalamment : l'un chargeait de blancs mouleaux de glace un véhicule en forme de caisse et attelé d'une mule ; l'autre alignait dans une charrette à âne, divisée en compartiments, des bouteilles de limonade et des siphons d'eau de Seltz.

Le docteur s'approcha de l'un d'eux et, — presque en camarade, afin d'accroître sans cesse sa popularité, — il lui demanda où se trouvait au juste M. Despointes.

— *Patuon a buëau-i actuellement*, répondit

l'homme questionné. (Le patron est en ce moment dans son bureau.)

— Il est seul?

— *Moin coué.* (Je le crois.)

— Merci, mon ami.

Le docteur pénétra dans l'usine et, longeant un couloir, passa devant deux locaux séparés par une cloison de briques et fort différents d'aspect et d'atmosphère. L'un était sombre et chaud ; on y apercevait, vaguement, une chaudière, des tas de charbon, un chauffeur. L'autre était plus vaste, clair, frais : on y voyait cinq ou six ouvriers ; des rayons garnis de bouteilles, deux appareils qui servaient à composer la limonade et l'eau de Seltz ; une énorme cuve, à moitié enfouie dans le sol, où se formait la glace ; enfin une machine munie d'un volant et d'un régulateur, laquelle était reliée à la cuve par un tuyau ouaté de givre.

Le bureau de Despointes était à l'une des extrémités de l'usine. L'ameublement en était très simple ; il se composait d'une table, de quelques chaises, d'un coffre-fort et d'une étagère où étaient rangés des livres de comptabilité.

La porte en était ouverte. Lorsque le Dr Lentin y heurta d'un doigt, l'industriel,

assis, recopiait des chiffres, tout en fumant une cigarette.

Il redressa la tête. Elle était allongée d'une barbe en pointe, encore noire. Mais la quarante-cinquième année avait commencé d'y graver des sillons entre les sourcils, aux coins des yeux et des deux côtés du nez.

De son air habituel, — dédaigneux et dur, — d'homme fier, incomplètement satisfait de son sort, renfermé, il jeta un regard sur l'arrivant. Aussitôt, il esquissa un sourire, déposa sa plume et se leva à demi avec lenteur, — à regret.

— Tiens !... fit-il,... Lentin !... Entre donc.. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite?

— Cher, j'ai été appelé par un malade qui loge près de ton usine. J'ai pensé à toi. Et, comme il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, j'ai voulu te presser les mains. Voilà tout.

Despointes se laissa secouer nerveusement le bras par le docteur. Ensuite il lui offrit un siège et se remit sur le sien.

Il ne s'étonna pas du tout que son ancien condisciple vînt chez lui, poussé, — à l'entendre, — par l'unique envie d'être un moment auprès de lui. Lentin avait en effet coutume, presque chaque fois qu'une occu-

pation l'entraînait du côté de la glacière, d'y entrer, simplement pour échanger quelques mots avec l'usinier et entretenir ainsi leurs bonnes relations. De même, il lui arrivait souvent, lorsqu'il allait sur la route de Didier, de s'arrêter quelques instants à la « Villa fleurie », à seule fin de présenter ses hommages à M^{me} Despointes et à Roberte.

Il s'efforça de causer avec l'industriel, comme d'habitude, sans paraître avoir rien de particulier à lui dire. Mais il ne laissait pas s'égarer la conversation. C'était avec habileté qu'il la conduisait, par des détours, vers le point où il devait l'amener.

D'abord il s'enquit de la santé de l'épouse et de la fille. Puis il demanda à l'ami s'il était content de ses affaires. Après, il critiqua la situation économique de la Martinique. Il profita de l'occasion de dauber le député, dont il convoitait le siège. Il lui reprocha de ne jamais affronter la tribune à la Chambre. Et, à propos du manque d'éloquence du Parlementaire, il conta qu'il lui avait été donné incidemment d'écouter au Palais le jeune Sainte-Croix prononcer un réquisitoire.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà un orateur, cher !...

— On m'a déjà vanté son talent oratoire,

— dit Despointes, avec indifférence.

Le docteur joua la surprise :

— Quoi ! tu ne l'as pas encore entendu parler ?

— Au Palais?... Non.

— Mais tu le connais ?

— Oui... Très peu... Nous avons été présentés l'un à l'autre... Nous nous saluons, lorsque nous nous croisons dans la rue... Cela n'a lieu que rarement.

— Vous n'êtes pas davantage en relations ?

— Non.

— En vérité?... Et moi qui croyais t'être agréable en le louant devant toi !...

— Pourquoi t'imaginais-tu qu'il m'aurait été particulièrement agréable de t'entendre le louer ?

— Parce que... au cours d'un entretien, auquel j'assistais, on a prononcé les noms de Romuald Sainte-Croix et de Roberte Despointes... Alors j'ai supposé que... peut-être... il y avait un projet de mariage entre ta fille et le jeune magistrat.

Despointes changea brusquement d'attitude et de physionomie. Il fronça les sourcils. La colère lui fit affluer le sang au visage.

— Hein?... cria-t-il... qu'est-ce que tu racontes?... Quelle est cette histoire-là ?

Depuis longtemps, — depuis que Roberte était encore toute petite, — Despointes rêvait de la marier à un blanc. C'était afin d'avoir la double satisfaction, — d'abord de s'allier avec elle à une famille blanche, — ensuite de continuer à couper, à éclaircir son sang en elle.

Il n'avait pas la naïveté d'espérer que la beauté de sa fille la ferait introduire par un des *békés* dans leur clan. Mais il savait, par ses ascendants, que parmi les Métropolitains qui viennent à la Martinique, il en est qui ne sont pas aussi soucieux que les blancs originaires de l'île de conserver la pureté de leur race. Et il comptait que Roberte plairait à l'un d'eux.

Or, quelques semaines avant la visite de Lentin, il avait conduit Céleste et Roberte à un bal, où avait été également invité le Dr Kermadec. Et il avait vu l'aide-major danser à deux reprises avec sa fille. Il en avait souri d'aise.

Quinze jours, plus tard, à une autre soirée, Kermadec et Roberte avaient non seulement dansé, mais encore causé assez longuement. Une joie plus vive avait fait battre le cœur de l'octavon.

Peu après Céleste lui apprenait que le jeune

médecin avait passé à cheval devant la « Villa fleurie » et que c'était le plus gracieusement du monde qu'il avait ôté son képi à bande de velours grenat en regardant surtout Roberte assise auprès d'elle, entre deux massifs de fleurs. Et, ce soir-là, Despointes avait été extraordinairement gai.

Dès lors, il s'attendait bien à ce qu'on lui parlât de mariage. Mais il n'avait pas supposé que ce serait Lentin qui lui en parlerait ; et il n'aurait pas imaginé qu'au lieu de Kerma-dec on songerait à lui donner pour gendre Romuald Sainte-Croix.

Le rapprochement dans sa pensée des noms entendus puis des images aussitôt évoquées de sa fille et du jeune magistrat avait suffi à le fâcher. Il en avait ressenti comme un outrage.

Quoique à l'ordinaire, — par orgueil, et en dépit de ses études médiocres, — il s'imposa l'effort de parler français (mais sans prendre garde à sa prononciation), dans son mouvement d'indignation, ce fut en patois qu'il protesta contre l'hypothèse de Lentin :

— *Maïé fille-moin épi ti milate-taa !... Tonnè !... Moin sumié vouè Obète mò... Mais... gade moin ti bouin, Lentin... Con ou yé a, cé pouovoqué ou ka pouovoqué moin ?... (Marier*

ma fille avec ce petit mulâtre !... Tonnerre !... Je préférerais voir mourir Roberte... Mais... regarde-moi donc un peu, Lentin... Ne serais-tu pas en train de me provoquer?...

Le docteur repartit doucement :

— Cher,... Romuald n'est pas un mulâtre.

Despointes l'arrêta sèchement :

— *Fini épi ça... Pé là, tende.* (Plus un mot là-dessus, je t'en prie.)

Le docteur comprit que mieux valait ne pas insister.

— Ne t'irrite pas... Probablement j'aurai commis une erreur d'interprétation.

Sans plus ample transition, il revint au député, puis à la politique locale.

Il monologua cinq minutes, tira sa montre, la consulta, la remit dans son gousset et tendit la main à l'industriel.

— Je me sauve, dit-il.

Alors Despointes se douta que c'était pour savoir comment il aurait accueilli un projet d'union entre Roberte et le Procureur de la République que Lentin lui avait rendu visite.

Il fronça de nouveau les sourcils et, dans le dos de son camarade qui s'éloignait, il lança ces paroles :

— Si c'est le brillant orateur du Palais qui t'a envoyé aux informations auprès de moi,...

renseigne-le nettement,... je t'en prie à mon tour.

Le docteur se retourna et riposta, mais sans se départir de son ton aimable :

— Cher, sois assuré que je ne m'étais chargé d'aucune commission... Je n'ai donc pas de réponse à porter.

Il pivota encore sur ses talons et s'en alla, la tête basse, triplement ennuyé, — de son insuccès, — d'avoir fâché Despointes, — et d'avoir à peiner le jeune Sainte-Croix.

Mais il ne fut pas plus pressé de rendre compte de sa mission qu'il ne l'avait été de la remplir. De nouveau il s'accorda du temps pour trouver le moyen de faire, — bien contre son gré, — une piqure à l'amour-propre du jeune homme, sans qu'il en souffrît trop, sans qu'il lui en gardât une injuste rancune.

Et il agit plus sagement qu'il ne croyait en atermoyant, car Despointes lui-même allait lui faciliter sa tâche si délicate.

IV

LE JOUG

Tout le reste de la journée, l'industriel rumina le propos du Docteur relatif au prétendu projet de mariage entre sa fille et le magistrat.

Il hésitait à se convaincre que Lentin avait été délégué auprès de lui par le Procureur de la République. Le médecin lui avait si nettement nié le fait en s'en allant !... Il inclinait à admettre que sa visite pouvait avoir pour mobile la curiosité, sans plus. Mais, — raisonnait-il, — pour que la curiosité du docteur eût été éveillée, ne fallait-il pas que vraiment l'on eût parlé devant lui, comme il l'avait dit, d'alliance entre le jeune Sainte-Croix et Roberte?... Et pour qu'on eût parlé de cette union, ne fallait-il pas aussi que quelque chose eût permis d'en concevoir le dessein?... Sur quoi se fondait la supposition?... Despointes se demanda si rien ne s'était passé ou ne se pas-

sait, à son insu, soit à la villa, soit ailleurs.

De plus en plus tourmenté par un besoin d'interroger sa femme et sa fille, une heure plus tôt que de coutume il fit seller son petit cheval. Et, sur la route de Didier, il ne cessa de le talonner pour accélérer son allure.

Il ne rencontra ni Romuald, ni Kermadec, ni Lagnat : le magistrat l'avait devancé de quelques minutes ; l'aide-major et le pharmacien militaire étaient retenus en ville.

Lorsqu'il arriva devant sa villa, le portail en était ouvert. Il vit Céleste et Roberte sur la route, à une faible distance. Elles s'y promenaient à pas menus et lents, vêtues avec simplicité, mais non sans coquetterie.

Il descendit de sa bête, lui abandonna les brides sur l'encolure et, d'un léger coup de cravache sur la croupe, lui signifia qu'elle pouvait se rendre seule à l'écurie. Et il appela son épouse et sa fille, — d'un ton impératif.

Vite elles s'en retournèrent ; et quand elles furent près de lui, à la remarque de sa mine sévère, leurs yeux noirs s'agrandirent d'inquiétude.

Céleste constata et questionna :

— Tu rentres plus tôt qu'à l'ordinaire. Pourquoi?

— Qu'y a-t'il? interrogea Roberte.

Despointes dit :

— Entrons. Nous avons à parler de choses graves.

— Ah !... firent ensemble la mère et la fille.

Le père les précéda. Il n'alla pas plus loin que le milieu du jardin, où étaient placés un banc de bois et des chaises de fer, entre deux longues plates-bandes. Il s'assit et elles imitèrent son exemple.

Aussitôt il leur apprit la visite et le propos du Dr Lentin. Puis il demanda :

— Comment se fait-il qu'on ait pu supposer qu'il y a un projet de mariage entre Roberte et M. Romuald Sainte-Croix?

Un regard rapide s'échangea entre la mère et la fille. Toutes deux, ensuite, fixèrent leurs yeux sur le sol, Despointes les considérait attentivement.

Il répéta :

— Comment cela se fait-il?

Alors Céleste secoua lentement la tête au-dessus de son corsage opulent, l'air réfléchi. Avec un haussement d'épaules elle déclara :

— Chè, je ne sais pas, moi.

— Et toi? dit Despointes, s'adressant à Roberte.

Elle hocha la tête aussi, les yeux toujours baissés.

— Moi non plus, répondit-elle.

Despointes serra les mâchoires, de contrariété, d'impatience. Puis, martelant les mots du poing dans le vide, il dit :

— Ah ! il faut absolument que je sache d'où est parti le bruit.

Céleste eut un geste vague pour émettre cette hypothèse :

— Peut-être sont-ce les voisins qui l'ont répandu.

— Pourquoi crois-tu que ce sont eux ? questionna Despointes.

— Parce que... Voici... M. Sainte-Croix passe souvent à cheval, l'après-midi, devant chez nous... Il nous salue, Roberte et moi... C'est tout ce qu'il y a de plus naturel puisqu'il nous a été présenté et que nous l'avons rencontré plusieurs fois chez des amis... Tout naturellement aussi, nous répondons à ses saluts... Ces politesses, nos voisins ont pu les observer... Et alors ils auront imaginé... que M. Sainte-Croix a l'intention de te demander la main de Roberte.

Despointes balança la tête à son tour, non pas latéralement, mais de haut en bas. Il se tira la barbe nerveusement.

— Ah ! fit-il, M. le Procureur Sainte-Croix se promène à cheval... Ah ! il passe souvent devant la villa et échange des saluts avec vous...

Il se frappa le genou avec rage et conclut :

— Parbleu !... plus de doute... voilà bien pourquoi l'on a supposé... ce qu'on a supposé... Et, qui sait ? il ne s'agit probablement pas d'une simple supposition de la part des gens... mais d'une intention réelle de la part de M. Sainte-Croix.

Brusquement Despointes quitta son siège. Il fit quelques pas, revint, s'arrêta, se dressa de toute sa taille devant sa femme et sa fille, les regarda alternativement, — en maître, — et décida :

— Eh bien ! je vous défends, à l'avenir, de répondre aux saluts de ce petit M. Sainte-Croix.

Céleste et Roberte sursautèrent et s'écrièrent à la fois :

— Oh !... Léonel !...

— Oh !... papa !...

Despointes les considéra de nouveau.

— Que signifient vos mouvements et vos exclamations?... Vous protestez?... Ah ! ça... est-ce que, par hasard, vous vous seriez mises

d'accord, en cachette de moi, pour encourager... les prétentions de ce monsieur?

— Tu te trompes, dit Céleste. Nous n'avons rien combiné en dehors de toi.

C'était vrai. Entre elle et Roberte il n'y avait pas eu la moindre conversation pour une entente au sujet de Romuald. Et pourtant le soupçon de Despointes n'était pas entièrement faux. Il y avait une complicité entre sa femme et sa fille. Mais une complicité tacite.

Céleste avait observé que Romuald et Roberte se plaisaient réciproquement. Le jeune magistrat lui inspirait, à elle aussi, de la sympathie. La pensée de l'avoir pour gendre ne lui était pas désagréable. Et, sans y bien réfléchir, obéissant plutôt à sa propre inclination, elle favorisait l'éclosion des sentiments du jeune homme et de sa fille.

Son mari ne fut pas rassuré par sa réplique.

— Non, dit-il, je ne dois pas me tromper... A vos façons d'être, je m'en rends compte... Mais... vous connaissez mes idées en matière de mariage... et depuis longtemps... Je les ai assez souvent exprimées... Ne comptez pas que vous réussirez à m'en faire changer... Une alliance avec quelqu'un de plus clair... ou d'aussi clair que nous... soit... Avec quelqu'un de plus foncé, jamais... Je n'accepterai pas

M. Sainte-Croix pour beau-fils... Et je ne veux pas que l'on continue à croire qu'il puisse le devenir... Donc j'entends que cessent les saluts entre vous et lui.

Céleste, comme Roberte, avait de nouveau courbé le front. Elles demeurèrent silencieuses, cependant que Despointes recommençait à arpenter l'allée du jardin.

Elles se sentaient fautives toutes deux, — à des degrés divers, — et non seulement envers Despointes, mais encore envers Romuald.

En effet, elles n'ignoraient pas les préjugés de Léonel. Ni l'une ni l'autre n'avait eu le très ferme espoir de les combattre avec des chances de les vaincre. De plus elles avaient été averties qu'il caressait, lui, le rêve d'avoir pour gendre Kermadec. Or elles n'avaient pas osé lui déclarer nettement, — Roberte, qu'elle n'éprouvait rien pour l'aide-major, — Céleste, qu'elle devrait faire un effort pour lui témoigner de l'affection. Elles avaient même convenu, de façon évasive, que, physiquement « il n'était pas mal... quoiqu'un peu petit ». Et, néanmoins, — elles devaient bien le reconnaître intérieurement, — elles avaient encouragé Romuald à nourrir son dessein, — qu'elles avaient deviné. Oui, elles l'y avaient assez

clairement exhorté, — Céleste, par toute l'amabilité qu'elle mettait dans ses inclinaisons de tête, — Roberte, en ne se retenant pas de laisser paraître dans ses yeux ce contentement de l'être qu'elle avait lorsque passait le magistrat.

Pourquoi avaient-elles agi de la sorte?... Elles ne le savaient pas bien... Est-ce qu'en fait de sentiments on s'explique une préférence?

Mais voilà qu'à présent elles recevaient l'ordre de ne plus répondre aux saluts du jeune homme ! L'idée de le décourager, — qui plus est, de lui infliger un affront, — peinait Céleste, bouleversait Roberte.

Jusqu'à ce moment, la jeune fille s'imaginait n'avoir encore pour le quarteron qu'un penchant. La souffrance qu'elle ressentait lui révélait que c'était de l'amour.

Sa mère et elle, courbées devant le chef de famille, ne se soumettaient donc qu'en apparence à sa volonté. En toutes deux fermentait de la révolte.

Roberte se redressa la première.

— C'est impossible, dit-elle.

Despointes s'arrêta.

— Hein?... Qu'est-ce que tu dis?... Qu'est-

ce qui est impossible?... De cesser les saluts entre vous et M. Sainte-Croix?

— Oui, fit Roberte, je ne peux pas... je ne peux pas me montrer grossière envers lui.

— Ah bah !... Et pour quelle raison, s'il te plaît?

— Parce que... non... je ne peux pas... là ! Céleste intervint.

— Mais non, Léonel, ce que tu exiges de nous n'est pas bien... Ce serait par trop incorrect... par trop vilain... de voir ce monsieur nous saluer et de ne plus lui répondre... et cela tout d'un coup... sans motif...

— Comment ! sans motif ? dit Despointes.

— Bien sûr, sans motif, insista Céleste... Voyons, réfléchis, au lieu de t'emporter... Le Dr Lentin a cru comprendre qu'il y avait un projet de mariage entre Roberte et M. Sainte-Croix... Toi, tu as désiré savoir d'où vient ce bruit... Moi, j'ai pensé que c'est peut-être du voisinage et je t'ai exposé pourquoi... Mais il n'y a rien de certain... pas même que M. Sainte-Croix songe à te demander la main de Roberte... Il n'y a donc pas de motif,... reconnais-le, pour que nous soyons impolies envers lui,... qui est si bien élevé !... Il ne comprendrait pas notre changement d'attitude... Pour quoi passerions-nous ?

— Pour ce qu'il lui plaira... Il comprendra très bien... Il n'y a pas de fumée sans feu... En tout cas, moi, je comprends parfaitement, maintenant, que ce n'est pas uniquement pour faire de l'exercice que M. Sainte-Croix passe devant notre villa,... que c'est lui qui a dû envoyer Lentin chez moi sonder mes dispositions à son égard,... enfin que, s'il vous en coûte de ne plus répondre aux saluts de ce monsieur, c'est parce que vous le préféreriez à Kermadec, — toi, Roberte, comme mari, — toi, Céleste, comme gendre... Mais, je le répète, je ne veux pas, je ne voudrai jamais de lui pour beau-fils... Vous m'entendez?... Jamais... Moi, je préfère l'autre,... Kermadec... C'est moi qui commande, ici... Vous obéirez... Et puisque vous prétendez me tenir tête, je vais être plus énergique et prendre mes précautions... Non seulement je vous renouvelle ma défense de saluer ce petit quarteron de Sainte-Croix, mais encore je vous interdis de descendre au jardin et d'aller sur la route l'après-midi.

Céleste sursauta une fois encore. Elle jugea la répression excessive. Mais elle hésita à le dire. Elle s'agita un instant sur sa chaise, puis, se décidant, se leva.

— Ah ! non... ah ! mais non... tu ne nous

séquestreras pas, Léonel... Ecoute... J'ai toujours été une femme docile, tu le sais... Mais aujourd'hui permets-moi de te faire remarquer que tu dépasses tes droits de chef de famille. Tu es le maître ici, jusqu'à un certain point... Aie tes idées en matière de mariage... Je veux bien ne pas les discuter... Décide que tu repousseras un jeune homme qui plairait à ta fille pour essayer de lui en imposer un autre qui ne conviendra qu'à toi... Je t'en laisse la responsabilité... Je pousserai même la complaisance jusqu'à m'arranger pour qu'il n'y ait plus d'échange de saluts entre M. Sainte-Croix et moi... Quant à demeurer enfermée l'après-midi, non... non... et non... D'ailleurs, nous cloîtrer, ce serait contrarier tes propres projets.

— Que veux-tu dire?

— Réfléchis donc, encore une fois...

M. Sainte-Croix n'est pas seul à se promener sur la route... Le Dr Kermadec aussi passe et nous salue... Celui-ci, tu ne nous défends pas d'être polies avec lui?... Tu y tiens, au contraire, n'est-ce pas?... Eh ! bien, nous enfermer pour que nous ne puissions plus répondre aux coups de chapeau de l'un, ce serait nous empêcher également d'être aimables envers l'autre.

Despointes, soudain calmé, avoua :

— C'est juste.

Il se gratta la tête puis ajouta :

— Ne changez rien à vos habitudes d'existence, soit... Mais vous ne saluerez plus le petit Sainte-Croix,... que ce soit bien entendu.

Céleste s'approcha de Roberte.

— Ma *chè*, pour qu'il n'ait pas mauvaise opinion de nous, dès que nous l'apercevrons, nous n'aurons qu'à tourner le dos, à avoir l'air d'être occupées à quelque chose.

Roberte eut un mouvement brusque des épaules.

— Moi, j'aime mieux ne plus descendre l'après-midi.

Elle s'éloigna dans la direction de la maison.

Despointes fit quelques pas derrière elle, en la menaçant du doigt.

— *Ah ! ti fi... Veillé cò-ou... Sumié ou plié... Sans ça... tonnè !... moin sè büisèou... (Ah ! petite fille !... Prends garde... Mieux vaut te courber... car, autrement,... tonnerre !... je te briserai.)*

yeux, que sa demande était attendue, agréée d'avance.

Le cœur lui sauta ; il tira involontairement sur les brides ; et cette secousse offensa les barres de Faraud qui se cabra à demi.

Il dut parer cette défense de l'animal, puis lui tapoter l'encolure afin de le calmer.

Rappelé ainsi à la réalité, il réfléchit que, même si le Docteur s'était rendu incontinent auprès de M. Despointes, celui-ci n'avait pas encore pu relater la conversation à sa dame et à sa demoiselle, pour la raison qu'il restait à son usine jusqu'à la nuit. Il comprit que la folle du logis lui avait hélas ! joué un tour, — qu'il avait eu une de ces illusions telles qu'en ont si fréquemment toutes les personnes qui ont un trop vif désir de la réalisation de quelque chose.

Il se consola en se disant.

— Oui, mais le Docteur a certainement rempli déjà sa mission. M. Despointes parlera bientôt de moi à sa femme et à sa fille. Demain le Docteur viendra à mon cabinet me raconter les propos tenus entre lui et son ami. Et, dans vingt-quatre heures, je ne me figurerai pas seulement recevoir, par un clignement de paupières, une invitation à lancer ma demande en mariage. Je la recevrai effectivement par une œillade très claire.

Or, le lendemain, rien de ce qu'il prévoyait ne se réalisa. Il s'en étonna.

Le surlendemain, encore pas de visite de son délégué, pas de regard de la jeune fille, du moins avec le sens très net qu'il souhaitait y trouver. Le quatrième et le cinquième jour non plus.

Il était envahi de plus en plus par le doute et l'inquiétude.

Le sixième jour, — donc le jour qui suivit celui où eut lieu la scène Despointes, Céleste et Roberte, — Romuald ne vit plus que M^{me} Despointes. Elle faisait les cent pas, — non sur la route, mais dans son jardin. Et elle ne tourna pas la tête vers lui. Elle la tint baissée vers le sol, comme si elle méditait.

Il pensa :

— Peut-être M^{lle} Despointes est-elle malade... et peut-être aussi est-ce de quoi sa mère est-elle soucieuse.

Le septième jour, M^{me} Despointes était encore seule dans une allée. Penchée sur un rosier elle semblait, soit hésiter entre les fleurs qu'elle désirait cueillir, soit examiner quelque chose sur la plante.

— C'est étrange, se dit Romuald, qu'elle n'entende pas le bruit des sabots de mon cheval !...

Le huitième jour, il fut retenu en ville, à

cause d'un meurtre survenu à la suite d'une rixe.

Céleste et Roberte crurent qu'il avait compris qu'il n'avait plus à conserver d'espoir et qu'il ne repasserait pas. La jeune fille ne descendit pourtant pas au jardin le neuvième jour, mais elle s'assit près de la fenêtre de sa chambre, au premier étage, dont elle ouvrit toutes grandes les jalousies.

Et voilà que reparut sur la route Romuald!... Vite elle se leva et se retira dans le fond de la pièce.

Mais il l'avait aperçue. Il observa son mouvement de retraite. De même il remarqua que M^{me} Despointes, — qui allait et venait, à petits pas, dans le jardin, — ne se tourna encore pas vers lui et ne sembla pas plus l'entendre que précédemment, quoiqu'elle ne s'occupât à rien.

Cette fois, il ne fut que trop évident pour lui que c'était intentionnellement que M^{me} Despointes ne le regardait plus et que sa fille se déroba à sa vue, — donc que toutes deux ne voulaient plus échanger de salut avec lui et avaient rompu toutes relations.

Un moment il fut étourdi, comme s'il avait reçu un coup en pleine poitrine. Et si Faraud eût fait un écart, il aurait été désarçonné.

Il se sentit glacé puis brûlant. Et que son cœur palpita !...

Il ne se ressaisit qu'après avoir dépassé la villa.

C'était en son orgueil plus qu'en son amour qu'il avait été touché. Aussi commença-t-il par s'irriter d'avoir essuyé des affronts.

— Quatre fois !... s'écria-t-il, sur la route, d'une voix étouffée, rageuse... Et je ne m'en rendais pas bien compte... Parbleu !... Je m'ingéniais à me tromper, je cherchais des excuses à Madame et à Mademoiselle...

Mais que pouvait-il faire ? On n'exige pas de réparation des femmes.

Il s'efforça de se calmer. Puis il se demanda quelle était la raison de ce revirement à son égard. Et, son esprit allant d'hypothèse en hypothèse, il découvrit assez aisément une grande partie de la vérité.

— Certainement, songea-t-il, le Docteur a déjà causé avec M. Despointes... et celui-ci a causé à son tour avec sa femme et sa fille... On a dû repousser l'idée d'une alliance avec moi et décider de me le signifier... Mais qui est-ce, au juste, qui ne veut pas d'une alliance avec moi ?... Ce n'est pas Roberte, non, je ne peux pas le croire... Je lui plais, c'est sûr... s'il en était autrement, elle ne m'aurait jamais regardé

de la façon dont elle m'a toujours regardé... Ce n'est pas sa mère qui ne veut pas de moi pour gendre... puisqu'elle a d'abord répondu très gentiment à mes saluts... Donc c'est le père qui est hostile au mariage... Mais pourquoi?... Est-ce parce qu'il ne lui plaît pas de la marier à un fonctionnaire qui est incertain, comme moi, de rester dans la colonie et qui le séparerait de sa fille unique?... Préfère-t-il un industriel, comme lui..., ou un commerçant?... Estime-t-il que je ne suis pas un assez bon parti et que sa fille, étant belle, peut être épousée par quelqu'un de très riche?... Ce sont là, certes, des motifs valables de m'écarter... Cependant il y a façon et façon d'écarter un prétendant... On lui fait exposer des motifs valables... On ne lui fait pas infliger des affronts par sa femme..., par... sa fille...

Alors, secoué de plus en plus par Faraud, — qui avait suivi un sentier transversal et accélérerait naturellement l'allure en rentrant par le chemin de la Redoute, — Romuald éprouva une souffrance d'amour.

Roberte, ainsi, ne serait pas sa femme !... Quelle belle fille il perdait !... qu'il l'eût possédée avec passion !... Ah ! comment était-il possible, qu'après avoir si souvent, si langoureusement coulé ses yeux admirables vers lui, elle

eût le courage de le fuir?... Elle nel'aimait donc pas encore bien fort?... Mais il reconnaissait que, refuser de se soumettre à la volonté d'un père c'est difficile et grave, surtout pour une fille.

Il était enclin à l'excuser et rendait Despointes seul responsable de la blessure qu'il avait reçue d'elle et de sa mère.

Par une association d'idées il recommença à chercher la raison précise pour laquelle il était repoussé par l'usinier.

— Mais, se dit-il, le Dr Lentin la connaît sans doute, cette raison... Pourquoi n'est-il pas encore revenu me voir?... Ah ! oui... je comprends, à présent... Il hésite à me causer une déception... C'est pour m'y préparer qu'il diffère sa visite... Oh ! maintenant, il ne sera plus le premier à me porter un coup. Même s'il doit me faire mal, lui aussi, autant vaut souffrir tout ce que j'ai à souffrir une bonne fois... Puisqu'il ne se presse pas de me révéler tout ce que j'ai hâte, moi, d'apprendre, je ne l'attendrai pas plus longtemps..., je me rendrai chez lui... et dès demain...

Le lendemain, en effet, après une nuit mauvaise, — si mauvaise qu'il en avait compté presque toutes les heures, — Romuald passa

chez le médecin avant d'aller au Palais de Justice.

Une domestique (une jeune négresse) lui dit :
— *Docteu jà soti* (le Docteur est déjà sorti).

Il retourna vers la fin de la matinée.

— *Docteu pencô üentüé* (le Docteur n'est pas encore rentré), lui dit la même servante.

— Diable ! fit Romuald avec humeur, il n'est donc jamais chez lui ?

Après un silence, il reprit.

— Déjeunera-t-il ici ?

— *Moin couè* (Je crois).

— Alors je reviendrai vers une heure... Ne manquez pas, je vous prie, de l'en avertir.

Romuald regagna son domicile, accablé par l'insomnie et à la fois énervé par le besoin de renseignements.

Son père l'attendait dans la salle à manger, — toujours en toile grise et botté.

Faute de recevoir des nouvelles que son fils lui avait de nouveau promis de lui envoyer, il était revenu en chercher. Et il avait encore porté des provisions de légumes et de fruits, notamment un melon, qui fleurait bon à dix pas.

Il accueillit son grand et beau garçon d'une accolade et, aussitôt l'interrogea :

— Eh bien?... Tu as *üevu* Lentin ?

Romuald baissa la tête et la secoua.

— Non... Mais je viens de lui fixer un rendez-vous et j'espère le voir.

Le père scruta le visage du fils.

— Oh ! que tu as les *tuäts tüés*... et l'*aiü tuiste* !...

Romuald se renversa dans une berceuse, et, lentement, brièvement, expliqua au cultivateur pourquoi il avait cette mine affligée, ravagée.

Philidor aussi courba le chef, s'assit et resta un moment immobile, pensif.

Puis, désireux de se convaincre qu'il n'y avait pas encore lieu de désespérer, il entreprit de reconforter son gars.

— *Thè... peut-ête inteüpiüetes-tu* mal les agissements de ces dames... Tu es impatient de *connaîte* les dispositions de M. Despointes... et ton *espiüit tuavaille*... C'est la faute de Lentin... Mais il ne faut pas lui en *vouloiü*... puisque tu sais qu'il ne s'*appaütient* plus, depuis qu'il est dans la politique... Tout à l'*heuü*, va, il te *üenseigneüa*... En attendant, mangeons, veux-tu?... Sens-moi l'*odeu* de ce melon !... Ça ne te donne pas de l'appétit?

Comme le papa s'armait d'un couteau pour découper le gros fruit jaune, *Ti-Guêmes* s'avança et remit une lettre à son maître. Il expliqua :

— *Cé bonne Docteur Lentin ki di moins ba*

ou ça... Pa ni uéponse... I allé. (C'est la domestique du Dr Lentin qui m'a dit de vous porter cela... Il n'y a pas de réponse... Elle est partie.)

Le médecin était rentré chez lui peu après que le magistrat en était sorti. Informé des deux visites du jeune homme et de son intention de lui en faire une troisième il eut un geste de contrariété.

C'est que, depuis qu'il avait causé avec Despointes, il n'avait pas encore imaginé comment il rendrait compte de sa mission à Romuald sans trop le peiner.

Il est vrai qu'il n'avait réfléchi que rarement à l'entretien qu'il devait avoir avec l'amoureux. Il renvoyait toujours à plus tard la recherche de la solution de ce délicat problème. Et il comptait bien continuer à s'accorder du temps. Car, ainsi que l'avait justement présumé Romuald, Lentin avait calculé que, moins il se presserait de dévoiler la vérité au jeune homme, mieux ce dernier la devinerait, et plus il serait résigné à l'accueillir telle qu'elle serait.

Or, voilà que Romuald entendait le forcer à avoir une entrevue avec lui plus tôt qu'il ne l'avait prévu !... Et il n'avait pas une seule phrase de préparée !... Comment se tirerait-il d'embarras ?

Reproduire fidèlement le dialogue qui avait eu lieu entre Despointes et lui? Mais le magistrat serait trop froissé des paroles de l'usinier. Il serait à jamais gêné de savoir que, lui, Lentin, les avait entendues, retenues; et il ne lui pardonnerait pas, avec raison, d'avoir manqué de tact en les lui répétant... Lui dire simplement que Despointes n'était pas encore résolu à marier Roberte... une grande fille de vingt ans?... Autant valait lui avouer que l'industriel ne voulait pas de lui pour gendre. Et certainement il insisterait pour apprendre le pourquoi de ce refus... Ah! quelle impasse, grand Dieu!... Par quel moyen éviter de s'y laisser acculer?

Alors le Docteur eut une inspiration : écrire.

Oui, par quelques mots tracés à la diable, — en homme affairé, — il pouvait se dérober à un tête à tête et éluder des explications trop difficiles.

Il avait donc griffonné en cinq minutes un billet, puis avait recommandé à sa servante de courir le porter au magistrat.

Romuald déchira l'enveloppe et lut — ou plutôt déchiffra — ces lignes tracées de la pire des écritures qui aient jamais libellé des ordonnances.

« Très cher ami,

« Excusez-moi de n'avoir pas trouvé le loisir de me rendre auprès de vous, et aussi de ne pouvoir avoir le plaisir de vous recevoir aujourd'hui. J'ai juste le temps d'avaler quelques bouchées et je file dans une commune. J'ai vu qui vous savez et il me semble qu'une nouvelle démarche n'est pas à faire.

Soyez assuré des meilleurs sentiments de votre tout dévoué,

Dr Lentin. »

Romuald montra le billet à son père, l'agita et dit :

— Voici la preuve que mes suppositions n'étaient pas erronées... Tiens ! lis... Non, écoute plutôt, car les lettres sont si mal formées que tu aurais trop de peine à les deviner.

Et il relut les lignes à haute voix.

Philidor, qui avait commencé à découper le melon en tranches, déposa le couteau dans le plat ; et la lame plongea dans le jus rougeâtre où baignaient des pépins.

Il enfonça ses mains dans ses poches et, derechef, baissa la tête et ne remua plus.

Comme son fils, — qui, dans sa berceuse,

avait croisé les jambes et appuyé son menton sur un poing, — il se mit à songer.

Tous deux avaient compris immédiatement que le Docteur fuyait un entretien, et que c'était pour ne pas révéler la raison pour laquelle Despointes ne consentait pas à donner sa fille à Romuald. Tous deux déduisirent que cette révélation était malaisée à faire et que, par suite, la raison était de celles qu'il vaut mieux ne pas avouer. Et, — séparément, — tous deux tâchèrent de la découvrir.

Romuald pensa ainsi :

— Les motifs de refus qui me sont venus à l'esprit, hier, sur la route, sont tous avouables. Rejetons-les donc... Alors, peut-être M. Despointes a-t-il un autre parti en vue... Lequel?... J'ai croisé plusieurs fois Kermadec du côté de la « Villa fleurie »... C'est même parce que je l'ai soupçonné d'être également amoureux de Roberte que je n'ai pas voulu trop tarder à demander la main de la jeune fille, de crainte qu'il ne me devançât... Malgré ma précaution, Kermadec ne m'a-t-il pas précédé?... Mais je rencontre aussi Lagnat sur mon chemin. Est-ce lui qui m'a coupé l'herbe sous le pied?... Que ce soit l'un ou l'autre, c'est avouable encore... Et ce n'est pas cet aveu-là que Lentin

n'aurait pas osé me faire... Il est pourtant possible que Despointes ait accordé sa fille soit à Kermadec, soit à Lagnat, avant que Lentin lui ait parlé de moi... Toutefois ce n'est pas sans que Roberte ait été consultée... Or il n'est pas croyable qu'elle ait lancé au médecin et au pharmacien militaires les mêmes doux regards qu'elle me coulait... Dois-je admettre définitivement que le père a imposé ses préférences personnelles à sa fille?... Mais alors, pourquoi Lagnat ou Kermadec me serait-il préféré? Ni l'un ni l'autre n'a une situation meilleure que la mienne... et, comme moi, l'un et l'autre sont appelés à quitter la colonie pour poursuivre leur carrière ailleurs. Seulement... ah! oui, je le vois, à présent, l'un et l'autre sont des métropolitains, des *blancs*... Voilà, bien sûr, la raison pour laquelle M. Despointes me refuse, la raison que le Dr Lentin a évité de me donner de vive voix et qu'il a mieux aimé me laisser deviner!...

Cette raison, Philidor la conçut, lui aussi, — et avant Romuald. Ou plutôt elle lui repassa par la tête.

C'est que, — quelque quinze jours auparavant, lorsque son fils lui avait confié son dessein d'épouser M^{lle} Despointes, — il s'était rappelé

avoir entendu parfois des gens de la ville reprocher au fabricant de glace, ainsi qu'à sa femme et à sa fille, d'être « fiers ». « Fiers de quoi ? » s'était-il interrogé. Et il s'était répondu : — « Fiers sans doute de vivre à peu près à leur aise d'une assez bonne industrie... Fiers d'avoir une éducation et des manières de bourgeois... Fiers d'avoir un teint clair. » Mais ces fiertés-là n'étaient plus pour lui déplaire, du moment que la demoiselle avait pris plaisir à danser, à causer avec son gars, et qu'elle l'encourageait à l'aimer en lui faisant les doux yeux. Puisqu'elle n'avait pas l'air de se soucier que Romuald fût un peu plus brun qu'elle, il semblait probable au planteur que l'usinier ne se soucierait pas davantage d'une légère différence d'épiderme. Et ce n'était plus la « question de couleur » qui avait inquiété Philidor.

Ce qu'il avait dès lors appréhendé, c'était que ces petits bourgeois de M. et M^{me} Despointes, — qui choisissaient leur société, — ne voulussent pas être obligés de recevoir, en considération de Romuald, un paysan tel que lui, Philidor, et, que, pour n'avoir pas de désagrément, ils ne repoussassent la demande de son fils.

Il n'avait pas communiqué ces secrètes réflexions à Romuald, — par une sorte de pudeur.

Et puis il avait supposé que la beauté et le mérite du magistrat feraient tolérer l'infériorité de son cultivateur de père.

La deuxième raison du refus de M. Despointes lui était revenue à l'esprit après la première. Il balança entre les deux. Enfin il inclina à croire que c'était la seconde qui avait dû prévaloir.

Il se tourna vers Romuald, la mine penaude, et lui dit d'un ton amer.

— Mon *pauvre* enfant !.. C'est à cause de moi que tu essuies un *affluent*...

— A cause de toi?.. fit Romuald.

— Eh ! oui... ce n'est pas de toi qu'on ne veut pas... c'est de moi... *pace* que je suis un ancien *géeu*... un paysan... et que des *péùssonnes fièues* comme les Despointes *auüaient* honte d'*avoi* un ancien *géeu* dans *leuü* famille.

Romuald, qui était arrivé quelques secondes plus tôt à la conclusion de ses propres déductions, répliqua .

— Non, papa... non... ce n'est pas parce que tu es un agriculteur que M. Despointes ne veut pas que j'épouse sa fille... c'est à cause de... ça, tiens !...

D'un doigt il montra le revers de son autre main, et il reprit :

— C'est à cause de ma peau, qui est plus foncée que la sienne... et que celle de sa fille... Je suis un quarteron... Eux sont des octavons... Ils tirent vanité de ce qu'ils sont presque blancs... M. Despointes, principalement, en est infatué... Il veille à n'avoir pas de petit-fils moins clair que lui... Il en serait navré... Son rêve doit être, au contraire, que sa postérité achève de se blanchir... Oui, papa... c'est parce que j'ai une ou deux gouttes de sang noir de plus que lui dans les veines, qu'il ne veut pas de moi pour gendre... Quelle stupidité !... Ah !...

Cette interjection, Romuald la poussa comme un cri... Cri de rage, cri de souffrance... Le dédain de Despointes l'avait touché si profondément, lui faisait si mal, que même en présence d'un étranger, il aurait manqué d'énergie pour taire ou seulement dissimuler sa douleur.

Et pourtant, ce n'était pas la première fois qu'il était atteint dans son amour-propre d'homme de couleur.

Durant son enfance et son adolescence à Fort-de-France même, au Lycée, des condisciples *békés* l'avaient souvent traité de « mal blanchi ». A Paris encore, à l'école Coloniale,

au Luxembourg, dans les tavernes et restaurants du Quartier latin, au théâtre, partout enfin où il passait, il s'était senti plus ou moins longuement regardé, — par des camarades, par des inconnus, — d'une façon ordinairement curieuse, parfois impertinente. Les nombreuses filles et ouvrières aussi, à qui il avait inspiré des caprices, l'avaient considéré, — de prime abord et au début des liaisons, — d'un air tout autant étonné que charmé. Il avait toujours été quelque peu gêné de n'être pas blanc auprès des blancs.

Cependant, jusque-là, il s'était consolé du mépris des *békés* et de l'étonnement des métropolitains en prouvant, — après les Dumas et tant de noirs et mulâtres, — qu'il y a des descendants de Cham qui valent bien ceux de Japhet.

Mais, maintenant qu'il avait eu le soin de choisir pour compagne une personne de couleur, — et cela afin de n'être plus obsédé, dans son foyer du moins, par la question d'épiderme — ne voilà-t-il pas qu'il était tenu pour indigne de cette personne, parce qu'il était un peu plus brun qu'elle !... Qu'un blanc dédaignât un homme de couleur, c'était explicable, sinon pardonnable... Mais un homme de couleur un autre homme de couleur... non.

Romuald se leva de son rocking-chair et se mit à arpenter la salle à manger d'un pas vif. Il méditait une vengeance.

Bientôt il s'arrêta. Il avait réfléchi qu'il n'avait pas à se fâcher du mépris de Despointes. Ne dédaignait-il pas M^{lle} Athénaïs Lafleur parce qu'elle était plus brune que lui?

Il se laissa retomber dans sa berceuse.

Ce raisonnement avait amoindri sa colère, mais non pas apaisé sa douleur.

Quant à Philidor, froissé pareillement, désolé surtout de voir souffrir son fils et d'être impuissant à soulager sa peine, il s'était rassis. Les traits contractés il soupirait par moments et attendait que l'irritation de Romuald diminuât.

Lorsqu'il eut observé que le magistrat était resté tranquille quelque temps, il songea à faire diversion à son chagrin. Il s'approcha de lui, lui toucha une épaule et, — timidement, — lui dit :

— *Chè...*, le temps passe..., mangeons donc.

— Je n'ai pas faim, répondit Romuald.

— Il faut manger quand même... Ne pense plus à ces Despointes là... *Mépüis pou mépüis...* Mange, mon fils... Et puis *tüavaille...* Ensuite va te *püomener*,... mais plus *suii* la *üoute* de Didier.

Romuald secoua la tête.

— Non je ne monterai plus Faraud... Vends-le.

Philidor leva les bras vers le plafond.

— *Vende Faüaud !..* Que dis-tu là?.. Ah ! non... jamais.

Il frappa de nouveau l'épaule de son fils et poursuivit :

— Tu es injuste, Monsieur le *magistiät*.. *Faüaud* ne t'a *üien* fait, lui... Quand tu *seüas* consolé, tu *seüas* bien content de le *üetrouver* pou aller *voi* une *aute* belle... *Caü* tu te *conso-leüas*, c'est une loi de *natuüe*... et il y a d'*autes* belles... Si tu ne veux plus de *Faüaud* pou le moment, eh bien ! je l'*emmèneüai* à « Bon *aiü* ».. Il n'a pas de peine de *cœuü*, lui... et il se moque de tous les *octavons* du monde... Il *continuüa* à bien manger... et à se *püomener*... avec moi... Allons !.. à table... Sens l'*odeuü* du melon.

VI

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Le planteur repartit pour sa propriété, comme d'habitude, à l'heure où le Procureur devait regagner le Palais de Justice, — sans crainte du soleil torride. Mais ce ne fut pas sans avoir, à plusieurs reprises, exhorté son fils au calme, à la réciprocité de dédain, à l'oubli, enfin sans l'avoir bien pourvu de conseils.

Romuald ne disputa rien de ses paroles à la brise.

Quarante-huit heures durant, il s'abandonna tour à tour au chagrin d'avoir à renoncer à Roberte et à la rage d'être forcé de laisser impuni l'affront qui lui avait été fait.

Dans son lit, il se tournait, se retournait et ne s'endormait que vers le matin.

Dans son cabinet, il remplissait ses fonctions sans s'y intéresser : il parcourait vite de l'œil les pièces qui lui étaient remises ; il parlait le moins possible aux personnes qu'il lui fallait

appeler ou laisser introduire auprès de lui.

Mais un avocat remarqua la sécheresse de son langage, le considéra un instant et lui déclara qu'il lui trouvait mauvaise mine. Romuald se rappela ce qu'il avait imaginé pour se dispenser de se rendre aux deux derniers « Jeudis » de M. Sauvignac ; et il répondit au membre du barreau qu'il était abattu par de petits accès de fièvre quotidiens.

Dès lors il comprit qu'il devait réagir, se surveiller, afin que nul ne soupçonnât qu'il était survenu, dans sa vie privée, quelque chose dont il était affecté au point d'en être préoccupé jusque dans l'exercice de son métier.

Peu après il songeait qu'il aurait prochainement une série de réquisitoires à prononcer et qu'il importait qu'il sauvegardât sa réputation de magistrat consciencieux et éloquent. Il se plongea dans ses dossiers.

L'attention qu'il apporta au travail dissipa ses sombres pensées et acheva de le fatiguer. Il rentra chez lui, ce soir-là, avec un invincible besoin de sommeil. Il se coucha sans souper, très tôt ; et quand il se réveilla, le lendemain, le soleil était déjà assez haut pour projeter sur les murs de sa chambre des parallélogrammes d'or.

De même que Gargantua s'écria en naissant « à boire ! à boire ! », lui, en se levant, bien dispos, — dit : « J'ai faim. » Il appela *Ti-Guême*, réclama le repas auquel il n'avait pas touché la veille et dévora tout ce qu'il y avait de viande froide.

Il reprit goût à dépouiller son courrier, puis se remit à la préparation de ses réquisitoires.

Le soir revenu, comme il craignait d'être assailli de nouveau par d'amères réflexions, il résolut de fuir la solitude. Il dirigea ses pas, non plus vers son domicile, mais vers la Savane, à peu près sûr d'y rencontrer quelqu'un avec qui bavarder.

Sur la pelouse, des adolescents jouaient au foot-ball. Il s'amusa à suivre la partie et, l'un des jeunes gens étant tombé de plaisante façon, il rit.

Ensuite il reconnut, — dans une large avenue bordée de manguiers, dont les branches s'entremêlaient et formaient une longue voûte, — un groupe d'anciens condisciples. Il les joignit et, avec eux, commença de faire les cent pas d'un bout à l'autre de l'avenue.

Soudain il aperçut, à quelque cinquante mètres, marchant en sens inverse et avec lenteur, un couple de blancs, de métropolitains : un

homme d'un âge mûr, et une jeune fille, tous deux pareillement minces.

— Mais, se dit-il, c'est... oui, c'est bien M. et M^{lle} Sauvignac.

C'étaient eux, en effet, qui s'approchaient de lui. Et pourtant ce n'était pas dans leurs habitudes de se promener en ville.

Comment se faisait-il qu'ils fussent sur la place de la Savane?

C'était parce que Paulette s'ennuyait trop à l'Hôtel du Procureur Général et qu'elle avait absolument besoin de s'en évader un moment.

Elle savait gré, certes, à son père, de louer chaque Dimanche une voiture pour la conduire à la campagne. Mais sortir une fois par semaine, — même quand on est véhiculé sur des hauteurs, où l'on respire un air plus frais, plus vivifiant qu'à Fort-de-France, — c'est sortir vraiment peu, tout juste assez pour ne pas blêmir entre deux cloisons. La jeune fille ne s'accommodait plus, comme au début, de ce régime de pensionnaire. Elle n'avait plus, pour l'aider à endurer six jours de claustration, la curiosité de voir, le septième, un site nouveau. Elle connaissait maintenant le Camp-Balata, la fontaine Absalon, les Eaux de Didier, Case-navire, le Lamentin, bref, tous les environs du chef-

lieu. Elle avait fait plusieurs fois les excursions. Celles-ci n'avaient plus d'attraits pour elle.

Les réceptions des « Jeudis », elles aussi, ne la distrayaient plus. Les magistrats et les avocats ne lui disaient guère autre chose qu'un « bonsoir », à leur arrivée et à leur départ, et un « merci » pour le gâteau ou le verre de vin doux qu'elle leur offrait. Leurs dames espaçaient toujours davantage leurs visites très courtes. Kermadec, à parler trop vite et à se trémousser sans cesse, l'agaçait, lui devenait insupportable. Seul, M. Sainte-Croix lui était agréable à recevoir. Seul, il savait dissiper sa tristesse, lui rendre le goût de causer, de rire. Seul il pouvait faire de la musique avec elle. Même lorsqu'il cédait la place auprès d'elle à Kermadec et s'en allait disputer de Droit avec ses collègues, elle jouissait de sa présence au salon. Il en modifiait, pour elle, l'atmosphère. Elle s'était accoutumée à l'attendre de quinzaine en quinzaine. Or il y avait plus d'un mois qu'il n'était venu.

Elle s'était étonnée de sa première absence, et plus encore de la seconde. Et deux fois, à table, elle avait demandé à son père, — franchement, — s'il en connaissait les motifs. Il les lui avait appris, sans cacher qu'il était, de son côté,

surpris de plus en plus des défections du jeune homme. Il avait expliqué pourquoi : l'ayant mandé à son cabinet le matin du tout dernier « Jeudi », il ne lui avait pas trouvé mauvaise mine du tout. Elle avait alors avoué qu'elle l'avait également vu, de la fenêtre de sa chambre ; et elle avait convenu qu'à elle non plus il n'avait pas paru souffrant.

Quand elle fut seule elle se fit cette remarque qu'il n'avait probablement pas grand plaisir, lui, à être en sa compagnie et que, s'il en était vraiment ainsi, elle avait tort de tant s'inquiéter de lui.

Elle se promit de ne plus songer à lui.

Pour y mieux réussir, elle s'ingénia à ne pas rester inoccupée. Mais, soit qu'elle se livrât aux soins du ménage, soit qu'elle cousît, soit qu'elle brodât, soit qu'elle chantât, soit qu'elle relût quelque livre, elle voyait surgir, — comme par une opération magique, — tantôt d'une potiche qu'elle essuyait, tantôt d'un morceau d'étoffe, tantôt d'une page de musique ou de littérature..., la figure de M. Sainte-Croix.

Plus elle voulait dépenser d'activité, moins elle trouvait à quoi. Et elle ne parvenait pas à chasser la vision du jeune homme.

Mon Dieu ! qu'elle s'ennuyait !... Et qu'elle se sentait énervée !...

Elle eut envie de prendre de l'exercice, de marcher, pour changer le cours de ses idées et calmer ses nerfs.

Après avoir hésité, elle exprima ce désir à son père. Mais elle ne lui révéla pas la raison pour laquelle elle s'ennuyait plus que jamais et se sentait si énervée.

Il n'accéda pas tout de suite à son désir. Il lui déplaisait d'aller en ville. Il était si fait à son existence casanière !... Ah ! quelle lubie avait sa fille !...

Mais elle insista tant, elle lui représenta si gentiment qu'en outre de leur promenade hebdomadaire en voiture une promenade à pied devenait nécessaire à leur santé, qu'il finit par satisfaire à son caprice. Ce fut lui qui décida d'aller sur la Savane.

Et c'est ainsi que, sortie pour fuir l'image de Romuald, — dont leurs appartements étaient pour elle comme hantés, — Paulette s'en venait, involontairement, au-devant du jeune homme en personne.

Dès que celui-ci l'eut reconnue ainsi que M. Sauvignac, il conçut le regret de n'être pas rentré tout droit du Palais de Justice chez lui ; car il se souvint aussitôt d'avoir dit au Procureur Général, par le téléphone, qu'il devait

craindre la fraîcheur du soir à cause d'accès de fièvre quotidiens ; et il se trouvait dehors au crépuscule !.. Mais il ne pouvait commettre ni l'impolitesse de tourner les talons, ni l'enfantillage de se cacher derrière un arbre. Il ne douta pas qu'il avait été vu par M. Sauvignac et sa fille en même temps qu'il les apercevait. Il se dit qu'il n'avait qu'à payer d'audace, se porter au devant de son chef, lui servir un nouveau mensonge. Un de plus ou de moins, c'était sans importance. Ce qui en avait, c'était de ne pas cesser d'être en faveur auprès d'un supérieur hiérarchique.

Il prit donc congé de ses anciens condisciples et s'avança vers M. et M^{lle} Sauvignac.

Le Procureur Général s'exclama :

— Quelle surprise de vous rencontrer ici !

Paulette compléta la phrase de son père :

— Surtout à cette heure déjà tardive..., fraîche... relativement !..

Elle expliqua sa réflexion :

— J'ai appris de papa que vous aviez de la fièvre, vers le soir.

Et elle interrogea :

— Vous n'en avez donc plus ?

Romuald feignit de ne pas saisir l'ironie des paroles de la jeune fille. Il répliqua :

— Grâce à de fortes doses de quinine j'ai

triomphé des hématozoaires... C'est la première fois que je reste dehors à la tombée de la nuit.

Il n'eut besoin de rien ajouter de plus pour que M. et M^{lle} Sauvignac fussent convaincus qu'il avait été vraiment souffrant. Il avait des traces de fatigue sur le visage. Son Chef et Paulette les constatèrent presque ensemble.

Cette dernière fut à la fois peinée et heureuse de les observer : peinée, parce qu'elle croyait qu'il avait été malade ; heureuse, parce qu'elle voulut voir dans l'altération de ses traits la preuve qu'il n'avait pas préféré aller ailleurs plutôt que de passer un moment auprès d'elle et de son père.

Comme s'il devinait sa pensée, Romuald dit :

— Je vous prie de croire que je regrette beaucoup d'avoir été empêché de me rendre à deux de vos « Jeudis », consécutivement... J'ai certainement perdu deux occasions, Monsieur le Procureur Général, de m'instruire auprès de vous, car vos propos sont toujours profitables... Et j'ai été bien privé aussi, Mademoiselle, de votre si charmante compagnie.

M. Sauvignac pencha nerveusement sa tête à gauche pour répondre :

— Vous être trop flatteur, M. Sainte-Croix.

— Et trop aimable, ajouta Paulette.

Mais le père et la fille avaient un air satisfait, — surtout la fille.

Sa physionomie changea subitement quand, l'instant d'après, elle vit Romuald s'incliner et qu'elle l'entendit dire :

— Excusez-moi d'avoir interrompu votre promenade... Je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps.

Elle s'écria, inconsidérément :

— Oh ! vous êtes bien pressé de nous quitter, pour un Monsieur qui a tant de regrets d'avoir manqué deux « Jeudis » !..

— Mademoiselle, répondit Romuald, soyez assurée que j'ai simplement peur d'être importun.

M. Sauvignac protesta :

— Importun?... Que non pas... Ma fille a raison : vous nous devez un dédommagement... Tenez, accompagnez-nous un moment, je vous en prie.

Romuald acquiesça à la proposition. Il en fut flatté, chatouillé très agréablement. Il lui sembla que du baume était répandu sur les blessures faites par M. Despointes. Marcher, dans un lieu public aux côtés d'un blanc et d'une blanche, — non pas des blancs quelconques nés dans l'île, mais des blancs de la Métropole, bien roses, et considérés, s'il vous plaît —

cela prenait aux yeux du quarteron, et pour la première fois, une signification ; cela prouvait la niaiserie des *békés*, vains de leur teint pâle, et des octavons dédaigneux de gens plus colorés qu'eux ; enfin cela compensait l'humiliation infligée par le fabricant de glace et de limonade.

Après quelques pas, Romuald dit :

— Mais... ce m'est aussi une surprise de vous rencontrer sur la Savane... Qu'est-ce donc qui vaut aux habitants de Fort-de-France le bonheur de vous y voir ?

— Oh ! si bonheur il y a, — répondit M. Sauvignac, c'est à ma fille qu'il est dû... C'est elle qui m'a forcé à abandonner la berceuse où, d'ordinaire, à pareille heure, je suis si bien à lire les journaux reçus de France.

— Je m'ennuyais trop..., j'étais triste, fit Paulette avec un geste vague et en baissant les paupières.

Romuald qui s'était placé à la droite du Procureur Général, — observant ainsi les convenances, — se pencha pour considérer la jeune fille.

— Triste ?

Il répéta le terme d'un ton qui voulait dire :
« J'ai peine à le croire. »

Le fait est qu'il lui était difficile de croire à cette tristesse. La Paulette qu'il voyait n'était

plus du tout celle qui, — seulement une couple d'heures auparavant — avait, dans sa chambre, en s'habillant avec nonchalance, des traits immobiles, des prunelles voilées de songe, presque éteintes. Elle était bien différente même de la Paulette qui, — quelques minutes plus tôt, — marchait mollement appuyée au bras de son père, laissait errer ses regards sur les choses et les êtres, sans souffler mot... Maintenant ses yeux étincelaient. Ses lèvres, entr'ouvertes par un sourire qui ne finissait pas, étaient agitées par un besoin de babiller. Elle cambrait la taille. Elle avait des mouvements nerveux d'épaules. Bref, tout en elle exprimait la joie de vivre.

Elle ne dévoila pas plus au jeune homme qu'à M. Sauvignac la cause réelle de son précédent état de tristesse, — bien entendu. Elle pouvait pourtant lui en faciliter la divination, à demi-mots. Au fond elle en avait bien le désir. Mais elle était gênée par la présence de son père, retenue aussi par le sentiment de la dignité.

Elle se borna à dépeindre son existence presque solitaire. Elle déplora la perte de sa mère, qui lui eût été une compagne de tous les instants. Elle dit qu'elle s'estimait néanmoins chanceuse d'avoir un papa si bon que le sien ; que grâce à lui elle n'était pas complètement

dépouvue d'affection. Puis, à propos de ses bontés pour elle, elle parla de leurs excursions, émit des jugements sur les paysages, fit part de ses impressions.

Et tous trois se trouvèrent avoir accompli le tour de la pelouse.

Romuald s'arrêta, ôta son chapeau pour présenter ses respects et passer de son côté.

Mais Paulette eut une moue.

— Oh ! vous voulez déjà vous séparer de nous?... Pourquoi ne nous accompagnez-vous pas jusqu'à la maison?

— Voyons, Paulette, dit M. Sauvignac, il ne faut pas abuser de la complaisance de M. Sainte-Croix.

Romuald répondit :

— C'est encore par discrétion que je me disposais à vous présenter ici mes hommages, Mademoiselle... Soyez assuré, Monsieur le Procureur Général, que ce n'est nullement par complaisance que je vous accompagne..., que j'ai grand plaisir à être auprès de vous.

Il se recoiffa et reconduisit M. et M^{lle} Sauvignac jusqu'à leur demeure.

Là, Paulette eut envie de l'inviter à entrer, pour chanter ensemble. Elle réfléchit, juste à temps, que c'était à son père qu'il appartenait de lui ouvrir le salon en dehors des jours de

réception. Or M. Sauvignac n'engagea pas Romuald à franchir le seuil de la porte d'entrée. Il acheva de l'entretenir d'un projet de loi lu la veille dans les journaux, puis lui pressa la main.

A regret, Paulette tendit au jeune homme ses doigts fuselés, avec une gracieuse inclination de tête et une accentuation de son sourire. Et, soulignant de la voix le premier mot, elle dit :

— Au revoir, Monsieur.

Romuald répondit, comme si l'intonation lui échappait, très simplement, avec réserve :

— Au revoir, Mademoiselle.

VII

LE SECRET DÉVOILÉ

La nuit était déjà tombée. Ce fut à la lueur vacillante des réverbères, — posés de loin en loin dans les rues étroites, — que Romuald se dirigea vers son logement.

Rêveur, il monologua ainsi, *in petto* :

— Cette petite Sauvignac a dit qu'elle était en proie à de la tristesse avant de sortir de chez elle... Mais tout le temps que nous avons été ensemble elle a été plutôt gaie... Un changement s'est donc opéré en elle?... N'est-ce pas depuis que nous nous sommes rencontrés?... Il me semble en effet que, lorsque je l'ai aperçue, elle était... moins frétilante auprès de son père... Ce qui est certain, c'est qu'elle m'a retenu en leur compagnie... et à deux reprises... Hé ! hé ! Romuald, mon cher,... ce que tu avais déjà cru lire en ses yeux marrons,... ce que l'un des habitués des « Jeudis » a dû observer et dire au D^r Len-

tin,... est bien vrai : tu plais à la demoiselle... Peut-être as-tu eu tort de ne pas vouloir songer à elle et de prétendre à la main de M^{lle} Despointes... Ne te serais-tu pas épargné un affront?... En tout cas, cet affront, M. et M^{lle} Sauvignac viennent de le laver, en se promenant avec toi sur la savane... Ce n'est pas aujourd'hui seulement qu'ils ont montré qu'il ne font pas attention aux différences de peau... Ils ont toujours paru dépourvus de préjugés de race... Puisque tu plais à M^{lle} Sauvignac,... si tu osais la demander en mariage... ne te serait-elle pas accordée?... Ah ! cette fois, tu serais bien vengé du dédain de Despointes, hein?... Mais,... hum !... hum !... méfie-toi... Evidemment M^{lle} Sauvignac n'attache pas d'importance à ton teint... M^{lle} Despointes non plus, d'ailleurs,... car tu lui plais aussi, tu n'en dois pas douter... Mais n'oublie pas que, pour épouser une jeune fille, il ne suffit pas de lui plaire,... il faut convenir aussi au père... On te l'a appris d'assez douloureuse façon... M. Sauvignac peut se montrer dépourvu de préjugés de couleur et, au fond, ne l'être pas... comme tu l'as déjà supposé... Si un octavon t'a jugé indigne de sa fille, un blanc est encore mieux fondé à te repousser. Ne risque pas un deuxième affront... Celui-ci serait plus grave,

fait par ton chef de service... Une brouille entre lui et toi serait peut-être fâcheuse pour ta carrière... Sois prudent... Tu sais que tu plais à M^{lle} Sauvignac?... Eh bien ! sois-en flatté... Néanmoins continue à avoir l'air de ne pas t'en apercevoir... Interdis-toi de rêver à elle... comme à l'autre... M^{lle} Despointes... Va aux « Jeudis », régulièrement désormais, parce que, pour ton avancement, il est bon que tu fasses ta cour à ton Procureur Général... Sois aimable avec sa fille, ainsi que tu l'as toujours été... Prends bien garde de l'être davantage... Sois circonspect.

Quand Romuald rentra chez lui, M. et M^{lle} Sauvignac, eux, se mettaient à table.

Ils s'étaient assis l'un en face de l'autre, selon leur habitude. Et ce fut plus silencieusement encore que de coutume qu'ils soupèrent.

Hormis ces menues phrases banales : « Passe-moi le pain,... verse-moi un peu de vin, s'il te plaît », ils n'échangèrent pas d'autres propos. Tous deux s'abîmèrent également en des réflexions.

Pour Paulette, — cela va sans dire, — c'était le beau quarteron qu'elle avait en tête.

Mais le veuf avait l'esprit occupé à tout

autre chose qu'à l'ordinaire. Il ne ruminait pas des questions d'ordre judiciaire. Il n'évoquait pas des souvenirs de sa chère moitié disparue.

Il avait remarqué, fort bien, que sa fille, à la promenade, était devenue subitement joyeuse dès que Romuald Sainte-Croix s'était approché d'eux, et qu'elle l'avait deux fois invité à demeurer en leur compagnie... Il avait observé ensuite que, de retour, elle s'était aussitôt replongée dans son mutisme et sa rêverie des jours précédents... Il s'était rappelé qu'elle l'avait interrogé au sujet des absences du jeune homme aux deux derniers « Jeudis »... Et il avait compris qu'elle était amoureuse de son subordonné.

Ce secret deviné, il s'en étonna. Car ce n'était pas à Romuald qu'il destinait Paulette ; c'était à Kermadec. Conséquemment, il ne s'était jamais attendu à ce qu'elle s'éprit de Romuald.

Il se demanda pourquoi c'était ce dernier qu'elle avait préféré et non pas l'autre,... Kermadec... Il compara les deux jeunes gens... Leur intelligence et leurs mérites lui semblèrent se balancer. Leurs qualités physiques, non pas. Et il eut tôt conclu que, si l'aide-major n'avait pas réussi à plaire à sa fille.

c'était assurément parce qu'il était moins beau garçon que Sainte-Croix.

Celui-ci valant celui là moralement, M. Sauvignac ne voyait, — de prime abord du moins, — nulle objection à faire au choix de Paulette... Mais, entre elle et lui, devait-il laisser subsister le secret qu'il avait deviné?... Après avoir examiné le pour et le contre, — méthodiquement, en vieux magistrat qui ne saurait plus s'empêcher de controverser, — il jugea que non. Et il résolut de s'entretenir avec elle de ce nouveau parti, sans retard.

Il attendit pourtant que le repas fût terminé et que la servante se fût retirée.

Le couvert enlevé, comme Paulette restait le front incliné et roulait entre les doigts une boulette de mie de pain, il fixa les yeux sur elle, et, d'une voix douce, la questionna :

— A quoi penses-tu?

La jeune fille leva la tête et la secoua.

— A rien.

M. Sauvignac reprit :

— A qui, alors?

Paulette, plus surprise encore de cette seconde interrogation, baissa les paupières et, après une hésitation, répondit :

— A personne.

M. Sauvignac avança le buste et tendit la face vers elle.

— Regarde moi, Paulette...

Mais Paulette ne le regarda pas. Un instant auparavant elle n'était pas certaine que son père connût son secret. Maintenant elle n'en doutait plus. Un afflux de sang lui empourpra le visage. Et elle le pencha de nouveau.

M. Sauvignac poursuivit sur le même ton :

— Fi ! la cachottière... Eh bien ! je te donnerai l'exemple de la franchise... à laquelle je tiens entre nous deux... Je t'avouerai le premier que... ce que tu crois, toi, me cacher,... je crois, moi, le savoir... C'est à M. Sainte-Croix que tu pensais,... n'est-ce pas ?

La jeune fille ne dit rien. Ses mains tremblèrent, ses lèvres aussi. Sa respiration devint un peu précipitée, comme haletante. Enfin deux larmes brillèrent entre ses cils, puis ruisselèrent sur ses joues.

M. Sauvignac quitta son siège, alla auprès d'elle, lui entourra les épaules de ses bras et lui mit un baiser dans les cheveux.

— Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu?... As-tu honte que ton papa ait deviné que tu rêves à un jeune homme ?

Paulette eut un léger mouvement de tête négatif.

— Non?... reprit M. Sauvignac... Mais si... Je le comprends bien... Il ne faut pas... A ton âge c'est naturel... C'est moi qui pêcherais contre le bon sens si je te le reprochais... Je n'en ai pas le moins du monde l'intention, sois en assurée... Au contraire, je t'invite, à causer avec moi librement de M. Sainte-Croix... Ayant découvert tes sentiments pour lui, je n'ai pas voulu feindre de n'en rien soupçonner... Au lieu de songer à lui, tous deux désormais, et chacun de son côté, — toi sans oser peut-être former des vœux précis, — moi pour me préparer tant bien que mal à une demande éventuelle en mariage, — j'estime qu'il vaut mieux que nous en parlions ensemble.

Paulette, qui avait cherché sur elle un mouchoir, s'en essuya les yeux et haussa les épaules.

— Oh !... à quoi bon?

M. Sauvignac se redressa.

— Comment ! à quoi bon?... Je ne comprends plus... Dis-tu cela parce que j'ai l'arrière-pensée d'en venir lentement, gentiment, à te remontrer que tu ferais mieux de songer à... quelqu'un d'autre que M. Sainte-Croix?... Non... Je ne suis pas en train de te préparer à une discussion à son sujet... Je te

déclare tout de suite que je ne vois pas,... quant à présent,... de raisons de combattre ton penchant pour lui... C'est un garçon capable,... d'avenir,... que je considère fort... Toutefois je ne peux pas, ma chérie,... je ne dois pas approuver d'ores et déjà, nettement, fermement, un projet d'union entre vous... Le souci que j'ai de ton bonheur futur me l'interdit... Pour être tel envers toi que je désire que tu sois vis-à-vis de moi,... c'est-à-dire d'une sincérité parfaite,... je ne te tairai pas que je n'avais pas prévu que ce serait M. Sainte-Croix qui te plairait... Je supposais que c'eût été...

— M. Kermadec, acheva Paulette.

— Ah !... comment le sais-tu ?

— Il n'était pas difficile de deviner que, si tu l'as prié de venir à nos « Jeudis », ce n'est pas par pure reconnaissance pour les soins qu'il t'a donnés mais plutôt parce que tu as vu en lui un parti pour moi...

— C'est vrai.

— Quoi !... moi, avoir pour mari cet agité,... ce moulin à paroles?... Non, merci.

M. Sauvignac rit et reprit :

— Si j'avais le dessein de t'amener à un revirement en faveur de M. Kermadec, voilà une réplique à la Cyrano qui m'aurait averti

que je perdrais ma peine... Mais je te le répète, je n'ai pas l'intention de t'imposer un époux... Ne t'effarouche donc pas... J'ai simplement à te révéler qu'il y a longtemps que j'ai interrogé le Docteur sur ses parents, sur leur situation... Oh ! assez adroitement, je pense, pour que,... même s'il s'est douté pour quoi,... il n'ait pas pu croire que je m'engageais le moins du monde à user de mon influence sur toi pour qu'il devienne mon gendre. Au cas où c'eût été lui qui t'aurait plu... j'étais donc assez renseigné sur lui pour... vous fiancer... Sur M. Sainte-Croix je le suis de façon trop incomplète... Je ne le connais bien qu'en tant que fonctionnaire. Or il ne suffit pas qu'il soit un magistrat de mérite pour être un bon mari pour toi... J'ignore presque tout de sa famille... de sa vie privée... J'ai besoin d'être informé de... de bien des choses que, jusqu'à ce jour, il ne m'importait pas de savoir... Ainsi, il faut que je me livre à une enquête sur lui... discrètement... Combien de temps durera-t-elle?... Il m'est difficile de me fixer un délai... Je la mènerai aussi vite que possible... J'espère qu'elle sera favorable... Mais, jusqu'à ce qu'elle soit terminée,... je te recommande de te bien surveiller quand tu reverras M. Sainte-Croix.

— Oh ! dit Paulette, il est inutile de compléter tes renseignements sur lui.

— Ah !... Et pourquoi ?

— J'ai tort de penser à lui.

— Encore pourquoi ?

— Parce que...

— Parle donc.

— Parce qu'il ne songe pas à moi, lui.

M. Sauvignac considéra un instant Paulette en silence.

— Ah ! fit-il, c'est pour cela que tu pleurais tout à l'heure?...

Paulette eut un signe de tête affirmatif et murmura :

— Oui.

M. Sauvignac s'écria :

— Oh ! mais tu l'aimes déjà beaucoup !...

Il fit quelques pas, puis reprit :

— J'ai remarqué, en effet, que tout en étant aimable envers toi, M. Sainte-Croix est fort réservé... Pour moi, je préfère ces façons-là à d'autres... Mais, de ce qu'il veille à être très correct, il ne s'ensuit pas nécessairement que... tu lui sois indifférente... S'il a de quoi te plaire, -- et certes, il est beau garçon, -- ma fille, tu n'es pas mal non plus, morbleu !... Les jeunes gens s'aperçoivent bien quand ils plaisent,... et c'est souvent à la flamme d'un

œil féminin qui les regarde que leur cœur s'allume... Très vraisemblablement, tu dois plaire aussi à M. Sainte-Croix... Mais il ne le montre pas... Pourquoi?... Bah ! j'éclaircirai cela.

VIII

STRATAGÈMES

Quelques minutes plus tard, M. et M^{lle} Sauvignac échangeaient, avec des baisers, des souhaits de bonne nuit et entraient chacun dans sa chambre.

Les yeux du veuf se posèrent sur un portrait photographique de feu sa femme appendu à un mur. Cette triste pensée lui vint, qu'après son épouse, ce serait sa fille qu'il allait perdre. Pas de la même façon, oh ! non, plutôt à Dieu ! Mais, si elle ne lui était pas ravie à jamais par l'odieuse mort, elle lui serait néanmoins enlevée par un mari. Et alors..., il vivrait seul..., tout seul !...

Sa gorge se serra et des larmes lui brouillèrent la vue.

Il se raidit, dans un effort de volonté, pour résister au désespoir. Puis il pressa ses paupières, poussa un soupir, se renversa dans une berceuse et réfléchit.

Qu'avait-il à se désoler en prévoyant une existence solitaire? N'était-ce pas lui-même qui voulait bien se la préparer?... N'était-ce pas lui-même, qui, le premier, avait songé à marier Paulette?... Lorsqu'il avait convié Kermadec à ses « Jeudis », ne l'engageait-il pas tacitement à chercher à plaire à sa fille?... Eh ! oui... Seulement il espérait obscurément que le jeune médecin n'y réussirait pas... Et en effet il n'y avait pas réussi... et, peut-être, n'était-il pas sans s'en douter... En tout cas il n'avait pas l'air décidé à lui demander Paulette..... Sainte-Croix, qui avait plus d'attraits pour elle, ne semblait pas non plus avoir l'intention de la lui demander... Eh bien ! qu'avait-il à craindre la solitude? Les choses étant de la sorte, Paulette ne lui restait-elle pas?... Pourquoi s'informerait-il de la famille et de la vie privée de Sainte-Croix?... Pourquoi tenterait-il de savoir pour quelles raisons le jeune homme était si réservé envers sa fille?.... A supposer que, dans les renseignements qu'il recueillerait, il n'y eût rien qui l'empêchât d'accorder son enfant à son subordonné, et que ce fût par timidité que celui-ci ne sollicitât pas la main de celle-là..., irait-elle la lui offrir... ou même, simplement, l'enhardirait-il à la lui demander?.... Euh ! euh !... Ce

serait un joli rôle de père qu'il jouerait là !... Non, il ne se livrerait à aucune enquête au sujet de Sainte-Croix.... Non, il ne s'ingénierait point à éclaircir les causes de son attitude... Ne dit-on pas qu'il ne faut point forcer les événements?... Puisque les circonstances étaient contraires au mariage de Paulette?... il la garderait pour lui..., voilà tout.

Et M. Sauvignac se leva de sa berceuse avec l'idée de se coucher sur cette résolution.

Or, debout, il ne bougea plus et se reprit à méditer...

S'il ne tenait pas ses promesses envers Paulette, que lui dirait-il?... Que, renseignements pris, Sainte-Croix n'était pas un bon parti pour elle?... Non... Ce n'était pas alors qu'il venait d'exiger qu'elle continuât d'être d'une absolue franchise, qu'il allait commettre un mensonge..., surtout un mensonge aussi grave !... Et d'ailleurs pourquoi inventerait-il des motifs d'empêchement au mariage?... N'y en avait-il pas vraiment, et ne les découvrirait-il pas?.... Et même s'il n'en existait point, de quel droit garderait-il sa fille pour lui?... Etait-ce donc pour lui qu'elle était née?... N'avait-il pas vécu sa vie, lui?.... N'avait-il pas eu sa part de bonheur, lui?.... N'était-ce pas uniquement de celui de son enfant qu'il

devait se préoccuper désormais?... Et si, pour le bonheur de Paulette, il y avait lieu qu'il agît de façon à vaincre des hésitations chez Sainte-Croix, quel déshonneur y aurait-il à cela?... Des étrangers ne préparaiient-ils pas souvent des alliances entre un jeune homme et une jeune fille qui ne songeaient pas spontanément à s'unir?... N'était-il pas plus naturel que, lui, père, il rusât pour pousser un jeune homme aimé de sa fille, et qui l'aimait peut-être aussi..., à lui demander sa main?...

Le cours de ses pensées l'ayant ramené à ses premières intentions, M. Sauvignac se dévêtit et se mit au lit.

Mais comment s'y prendrait-il au juste pour avoir le complément de renseignements qu'il désirait sur Sainte-Croix, sans que celui-ci, ni personne d'autre, pût soupçonner quoi que ce fût des secrètes raisons de sa curiosité?

Sur cette question embarrassante, il s'endormit.

Cen'est pas seulement la fortune qui vient en dormant.... Le lendemain matin, M. Sauvignac avait trouvé la solution de son problème.

Il était futé, à l'occasion, plus qu'il ne le

paraissait. Il l'avait prouvé du reste plusieurs années auparavant, lorsqu'il avait été juge d'instruction. Et, dans l'exercice de ses difficiles fonctions, il était devenu expert en l'art de glisser à travers des questions, — auxquelles il affectait d'attacher beaucoup d'importance, — d'autres auxquelles il feignait de n'en attacher aucune, et qui étaient pourtant celles dont il notait avec le plus de soin les réponses.

Ce fut de cette manière-là qu'il procéda.

Sous divers prétextes d'affaires de service, il appela dans son cabinet le commissaire de police d'abord, puis des collègues, — en veillant à distancer leurs visites chez lui. Et, des uns, des autres, très adroitement, il apprit en moins de huit jours que Romuald n'était point joueur, point buveur, point libertin, qu'il n'avait pas de maîtresse attitrée, que son père Philidor était son seul parent vivant, que celui-ci était un mulâtre, un cultivateur, mais un cultivateur qui avait passablement de biens et jouissait de l'estime de beaucoup de ses concitoyens.

Et, à mesure qu'il recueillait ses informations, par lesquelles se confirmait peu à peu sa présomption que le jeune Sainte-Croix était tout à fait digne de sa fille et capable de la rendre très heureuse, il communiquait à Pau-

lette, aux heures des repas, tous ceux dont il pouvait lui faire part.

Cependant que cette enquête était menée à son insu, Romuald s'amusait.

Pour ne rêver ni à Roberte, ni à Paulette, il se gardait d'être seul.

Dès le soir où il avait rencontré M. et M^{lle} Sauvignac sur la place de la Savane, aussitôt après avoir soupé, il était ressorti pour chercher quelque jolie fille avec qui passer la nuit. Et il n'eut pas à tourner longtemps autour d'un établissement, où l'on donnait des bals publics, pour trouver qui ramener chez lui.

Le lendemain c'était une autre femme qui partageait sa couche ; le surlendemain une autre. Bref, après avoir été quelque temps assez sage, il libertinait à outrance.

Son père sut qu'il se consolait ainsi.

Philidor, inquiet de l'état d'esprit où il avait laissé son fils, était venu, une fois de plus, de « Bon air » à Fort-de-France pour déjeuner avec lui. Il attendait son retour du Palais de Justice, quand entra une jeune mulâtresse. Celle-ci, après un geste de surprise et quelques secondes d'embarras, lui dit qu'elle était sortie de la chambre de Romuald au petit jour, qu'elle y avait oublié sur une table

un collier d'or et des boucles d'oreilles et qu'elle était retournée pour les reprendre.

Le père la laissa faire ; et il se réjouit d'avoir appris que son gars ne se consumait pas de chagrin.

Lorsqu'il le revit, il ne lui cacha pas qu'il connaissait sa conduite ; il l'en félicita même.

Probablement, les voisins aussi furent au courant des débordements du jeune homme, et d'autres gens encore en furent avisés, les uns par ces voisins, les autres par les maîtresses d'une nuit elles-mêmes, qui étaient bien trop heureuses, bien trop fières d'avoir été quelques heures dans les bras du beau quarteron pour ne pas s'en vanter. Mais la personne dont M. Sauvignac tira ses renseignements sur la moralité de Romuald devait ignorer ses actes récents de libertinage quand elle fut adroitement interrogée. Et le Procureur de la République bénéficia donc auprès du Procureur Général de sa relative sagesse antérieure.

Lorsqu'arriva le « Jeudi » de son chef de service, Romuald ne manqua pas de s'y rendre.

Il s'efforça de se comporter envers Paulette comme il s'était promis d'être avec elle. Et il lui fit d'autant facile d'être, ainsi que de cou-

tume, galant et réservé à la fois, qu'il ne fut pas obligé de rester longtemps auprès d'elle ; Kermadec entra au salon un moment après lui.

M. Sauvignac, tout en s'entretenant avec les magistrats et les avocats, suivait, à la dérobée, les mouvements de sa fille, du jeune médecin et du Procureur de la République.

Quand il vit ce dernier laisser bientôt Paulette causer seule avec Kermadec, il se dit :

— Le nigaud !... il ne se rend pas compte qu'il est le préféré... Il croit que c'est l'autre.

Il ne se doutait pas, ce bon papa, qu'il était plus naïf que celui qu'il jugeait tel.

Ensuite, il observa que Kermadec bavardait et remuait moins que d'habitude ; qu'entre lui et sa fille il y avait de fréquents silences, durant lesquels celle-ci tournait les yeux vers Romuald, comme pour le prier de revenir à côté d'elle. Et M. Sauvignac pensa :

— Le breton semble avoir compris, lui, que c'est l'autre qui plaît.

Cette fois sa supposition n'était pas fausse.

Quelques minutes après que le Procureur Général l'eut conçue, Kermadec se levait, prenait congé de Paulette, — qui ne fit rien pour le retenir, — et il rompait le cercle des hommes de loi pour tendre la main à M. Sauvignac.

— Vous partez déjà !

A cette exclamation de politesse du maître de maison, Kermadec répondit qu'il fallait l'excuser de se retirer si tôt ; qu'il avait toujours eu, certes, beaucoup de plaisir aux réceptions auxquelles il avait été convié une fois pour toutes ; mais qu'il avait des malades à soigner, et à l'hôpital militaire, et aussi en ville, et que les occupations professionnelles passaient avant tout. Il ajouta que si, à l'avenir, il ne venait que de loin en loin, son hôte devrait être persuadé que ce serait parce qu'il manquerait de loisirs.

M. Sauvignac entendit fort bien que le jeune breton lui signifiait par là son renoncement à la main de Paulette. Cette résolution ne pouvait ni l'étonner, ni l'affliger. Au contraire elle le mettait à l'aise. Aussi, peu après la retraite du médecin il dit au Procureur de la République :

— M. Sainte-Croix, il y a quelque temps que nous n'avons entendu votre belle voix... Si vous faisiez un peu de musique avec ma fille.

Romuald, à qui les sous-entendus des paroles du Docteur n'avaient pas échappé, fut contrarié de cette invitation à chanter. N'était-ce pas aussi une exhortation à courtiser Paulette en remplacement du déserteur ? Il n'osa pas le

comprendre et, en même temps il craignait de paraître le comprendre par un refus ou une acceptation trop rapide. Il se fit donc quelque peu prier.

Peut-être les plus fins de ses collègues, — deux ou trois — avaient-ils saisi également le sens caché des propos du médecin et de la proposition du Procureur Général. Mais nul d'eux n'en laissa rien voir.

Le lendemain matin, vers neuf heures, M. Sauvignac demanda par téléphone à Sainte-Croix de vouloir bien venir causer avec lui dans son cabinet.

Un quart d'heure plus tard le jeune homme était assis devant lui ; et il lui dit :

— Ce n'est pas pour affaire de service que je vous ai appelé auprès de moi... Je dois donc commencer par vous prier de me pardonner de vous avoir dérangé... Voici de quoi il s'agit... Ma fille et moi faisons régulièrement tous les dimanches, dans l'après-midi, une promenade en voiture aux environs de Fort-de-France... Nous sommes las d'admirer toujours les mêmes sites..... Nous souhaiterions d'aller plus loin que nous n'avons été jusqu'à présent... Quelqu'un nous parlait dernièrement de la Trinité en des termes flatteurs et nous avons

envie de pousser jusque-là.... Je me suis rappelé avoir lu sur une des feuilles de votre dossier que vous êtes né dans cette commune... Et j'ai pensé que vous auriez l'obligeance de me donner quelques indications pour l'excursion que nous avons projeté de faire dimanche.

— Très volontiers, répondit Romuald, qui flaira aussitôt quelque intention chez le Procureur Général et tendit son esprit à deviner quelle elle était.

— La Trinité, reprit M. Sauvignac, est à une trentaine de kilomètres de Fort-de-France, n'est-ce pas?

— Environ, oui.

— Pour y aller et en revenir, cela fait quelque soixante kilomètres... Le chemin est-il plat?

— Non. C'est une suite de montées et de descentes.

— Donc il serait impossible aux meilleurs chevaux de l'île de nous véhiculer à la Trinité et de nous ramener au chef-lieu en une demi-journée.

— Ce serait trop fatigant pour eux.

— Il faut, ainsi, toute une journée pour l'excursion.

— Oui, une journée entière.

— Y a-t-il là-bas une auberge où déjeuner, avec une écurie pour mettre les bêtes?

— Non.

M. Sauvignac, la tête penchée à gauche, fit tourner son lorgnon au bout du cordon.

— Non?... répéta-t-il sur un ton interrogatif.... Puis, après une pause, où il fit semblant de réfléchir, il poursuivit :

— Alors.... nous devons renoncer à cette promenade trop longue.

Romuald perça à demi le dessein du Procureur Général .« Il sait probablement, se dit-il, que mon père a une propriété à la Trinité. Avant de m'interroger, sans doute il savait aussi qu'il n'y a pas d'auberge dans la commune.... Il n'ose pas exprimer franchement son désir de s'arrêter chez papa.... Il me le laisse entendre.... Voilà une excellente occasion pour moi d'être agréable à mon chef de service... Soyons-le donc. »

Ayant ainsi pensé durant quelques secondes, le jeune homme dit :

— Bien qu'il n'y ait pas d'auberge à la Trinité, vous pouvez fort bien y faire une promenade.

— Et où donc y trouverais-je un abri contre le soleil, pour ma fille, pour moi, pour des chevaux?

— Mon père y a une villa et des plantations.

— Ah !... fit M. Sauvignac, simulant la surprise.

— Si vous vouliez bien lui faire, pour citer à peu près La Fontaine, « tant d'honneur que d'accepter chez lui un champêtre repas », il serait très heureux de vous recevoir.

M. Sauvignac feignit encore de songer et répondit :

— Je serais heureux moi-même d'être reçu par Monsieur votre père.... Mais je ne le connais pas.... Et n'ayant pas cet avantage, je ne puis me permettre de tomber chez lui à l'improviste.

— Je lui ferais porter une lettre dès aujourd'hui, par laquelle je le préviendrais de votre visite dimanche.

— Vous êtes trop bon de m'offrir avec insistance l'hospitalité de Monsieur votre père... Excusez-moi d'hésiter à l'accepter... Je serais moins gêné, si... vous nous précédiez pour nous présenter, ma fille et moi.

— J'y consens avec joie.

— Alors... soit... J'aurais mauvaise grâce à refuser davantage une invitation si gentiment faite... Je vous en remercie et vous prie d'exprimer d'avance ma gratitude à Monsieur votre père.

IX

STRATAGÈMES

(Suite.)

M. Sauvignac avait dit que « sa fille et lui » avaient envie d'aller se promener à la Trinité... Mais il n'avait pas encore été question entre Paulette et lui de cette excursion.

Quand il annonça à la jeune fille, — au repas de midi, — la partie qu'il avait organisée avec Romuald, quelle joie il lui causa !... Elle battit des mains, puis, incontinent, se leva et courut embrasser son papa si bon pour elle.

Et jusqu'au dimanche matin, — pendant donc une quarantaine d'heures, — elle fut dans un état d'impatience comparable à celui des enfants à qui l'on a promis de les mener au cirque ou à quelque féerie.

Au vrai, ce n'était pas uniquement pour qu'elle eût le plaisir de déjeuner à la campagne avec le jeune homme aimé que M. Savignac

s'était fait inviter par Romuald chez son père. C'était principalement afin de savoir avec exactitude, lui, quel genre d'homme était Philidor. C'était aussi pour estimer approximativement la valeur de sa propriété rurale et tâcher d'apprendre quels étaient à peu près ses autres biens.

Aussi, lorsque Paulette et lui eurent roulé de morne en morne pendant plus de trois heures, — avec lenteur aux montées, à des allures effrayantes aux descentes, — et qu'enfin ils furent rendus à « Bon air », aussitôt les présentations terminées, il laissa sa fille et Romuald prendre quelque distance, et il se tint auprès du cultivateur, pour conduire à son aise sa conversation avec lui.

Et c'est ainsi qu'il agit presque tout le temps qu'il passa avec sa fille à la Trinité, — sauf, bien entendu, au moment du repas.

Alors, comme la table était rectangulaire, il exprima le désir que Paulette fût placée à côté de M. Sainte-Croix le père, et il s'assit lui-même auprès de Romuald.

Philidor offrit d'abord le punch colonial, — c'est-à-dire dans des petits verres, un doigt de sirop et deux de rhum, — forte boisson, dont on fait précéder les repas à la Martinique dans la plupart des maisons. Mais M. et M^{lle} Sauvi-

gnac, ainsi que Romuald, se sentaient assez mis en appétit par l'air frais des hauteurs, longuement respiré, et par la brise de mer, qui soufflait vive ce jour-là (comme pour justifier l'appellation de « Bon air » de la propriété.) Il ne leur était pas nécessaire d'exciter leur estomac par de l'alcool. Le tafia édulcoré du planteur n'eut donc point de succès. Et lui-même se priva de son habituel apéritif, n'osant pas boire seul.

Sur un conseil de son fils, il avait recommandé à sa cuisinière de ne pas trop épicer les mets pour des palais européens. Mais, si une mesure fut observée pour le poivre et le piment, il n'en fut pas de même pour le menu. Il fut servi un si grand nombre de plats et de si copieux, que c'était à croire que Philidor avait prémédité d'étouffer son monde d'indigestion. Des avocats, du melon, des huîtres, du beurre, des radis, une salade de concombres, deux homards, des pigeons aux petis pois, une jardinière, un canard aux olives, de la laitue mêlée de tranches d'œufs durs, du gruyère, une crème renversée, un ananas énorme, de la gelée de goyave, des pommes de cannelle, des figes-pommes (*alias* des bananes), voilà — avec les vins et le café —, de quoi se composa le festin, prétendu rustique.

Pour avoir seulement goûté un peu à tout

cela, chacun, sous peine de s'assoupir bientôt, éprouva et manifesta le besoin de marcher, malgré la chaleur accablante.

Les jeunes gens devant, les pères derrière, — et chaque couple protégé par un parasol, — on fit, en passant d'un potager à une basse-cour, puis d'un verger à des plantations de cacaoyers et de caféiers, puis encore d'une bananeraie à un champ de cannes à sucre, tout le tour de « Bon air ». Et l'on alla ensuite au bord de la mer, qui était, — au large, d'un bleu foncé, — et qui, — sur la côte, entre des rochers, — était d'une telle transparence, que l'on y voyait parfaitement des petits poissons par bandes, et, au fond, des galets sur du sable.

Quand le soleil, déclinant commença d'allonger les ombres, le Procureur Général avait si bien questionné le cultivateur sur ses diverses récoltes, sur ses frais, sur les placements les plus sûrs et les plus avantageux dans l'île, et il s'était à la fois livré à tant de calculs mentaux, qu'il savait presque aussi bien que lui, ce que, bon an mal an, lui rapportaient ses terres, quels étaient ses gains nets, de quelle façon et à quel taux il plaçait ses bénéfices, depuis combien de temps il travaillait pour son propre compte, bref, quelle pouvait être au bas mot sa fortune.

— Le bonhomme est plus riche que je ne le supposais.

Telles furent les premières paroles de M. Sauvignac à sa fille, lorsqu'il se retrouva seul avec elle dans la victoria de louage qui les ramenait à Fort-de-France. Et il eut, en proférant ces mots, un sourire de satisfaction.

Cependant il ne faisait pas cas de l'argent plus qu'il ne convient. Aussi, passant à d'autres idées, — sans toutefois cesser de penser à M. Sainte-Croix père, — il demanda à la jeune fille.

— Mais ne trouves-tu pas qu'il est bien brun?

Paulette, qui respirait le parfum d'une gerbe de roses que, peu avant son départ, lui avait cueillies et offertes le planteur, écarta les fleurs de ses narines et répondit :

— Qu'importe son teint?

M. Sauvignac reprit :

— Il a une prononciation fâcheuse.

Paulette répliqua :

— Qu'importe encore son articulation?

M. Sauvignac conclut en riant :

— Pour l'amour du fils, tu pardonnes aux défauts du père... C'est bon... Je n'insiste pas... D'ailleurs ce sont petits défauts... et ils ne me sont pas personnellement insupportables.

— L'impression, dit Paulette, que j'emporte de M. Sainte-Croix père, est qu'il est très aimable... et qu'il a l'air très bon.

— C'est juste... Oui, ce doit être un fort brave homme... et peut-être serait-il pour toi un excellent beau-père..., en ce sens qu'il te gâterait... Enfin, il te convient... c'est bien.

Après une pause, M. Sauvignac ajouta :

— Et le fils ? Ne t'a-t-il pas fait la moindre déclaration ?

— Non... mais...

— Mais... tu t'es aperçue enfin que tu ne lui es pas indifférente, n'est-ce pas ?... Ta physionomie le révèle...

— Aujourd'hui il n'a pas été tout à fait le même que précédemment.

— Non... Ainsi, il n'a jamais cherché à fuir le tête-à-tête avec toi... A distance je vous observais... Plusieurs fois je l'ai surpris en train de te regarder, d'une certaine manière, quand tu ne le regardais pas... Allons ! je le présumais bien : il n'ose pas avouer ses sentiments... Et je crois avoir découvert maintenant pourquoi il les cache.

— Pourquoi ?

— Vraisemblablement, il craint que je ne lui refuse ta main à cause de son père.

— Oh ! il n'en rougit pas, puisqu'il nous a invités chez lui...

— Il s' imagine sans doute que nous rougirions, nous, d'avoir un paysan dans notre famille... C'est qu'il ignore que... mon arrière-grand-père était fermier, et que j'ai donc, comme beaucoup d'autres, des raisons de ne pas me montrer très difficile sur les ascendances... Je ne renie pas les miennes... et je les lui apprendrai, s'il ne faut plus que cela pour le décider à te demander en mariage... En attendant nous lui avons déjà prouvé que nous ne sommes pas gênés de nous asseoir à la table d'un planteur... Et prochainement nous lui prouverons encore que nous n'aurons nulle honte à le faire asseoir à la nôtre.

Cependant que M. et M^{lle} Sauvignac parlaient ainsi en retournant au chef-lieu, Philidor et Romuald Sainte-Croix causaient aussi à « Bon air ». Plus précisément, c'était devant la porte-cochère de la propriété, sur un des bas-côtés de la route, où ils avaient salué une dernière fois leurs hôtes remontés en voiture.

Un moment ils avaient suivi des yeux, en silence, la victoria qui s'éloignait. Puis, quand elle eut disparu à un tournant, le fils dit qu'il ne devait pas trop tarder à partir à son tour ;

autrement il n'arriverait chez lui qu'à la nuit noire. Et, les mains disposées en porte-voix, il lança à un garçon l'ordre de lui seller Faraud.

C'était en effet sur Faraud qu'il était venu. Dans la lettre qu'il avait envoyée à son père pour le prévenir de la visite de son chef de service et de sa fille, il l'avait prié de lui faire conduire, la veille, son élégant cheval, — que, comme on sait, il n'avait plus voulu monter, après l'affront reçu des Despointes, et que, par suite, Philidor avait emmené à la campagne.

A peine avait-il commandé qu'on lui bridât sa bête, que son père lui frappa une épaule et le considéra en clignant de l'œil.

— Te *üappelles-tu* que je t'avais *püédís* qu'un *jouü* tu *seüais heüieux* de *üetouver* *Faüaud* pou te *üende aupuès* d'une autre belle que... celle que je *püéfèüe* ne pas nommer?... Ma *püédiction* s'est *üéalisée* plus tôt que je ne l'*auüais cüu*.

Romuald baissa la tête et sourit.

— Veux-tu dire que tu nous tiens, M^{lle} Sauvignac et moi, pour amoureux l'un de l'autre?... Il n'en est rien.

— *Taütata...* Je suis un vieux singe et je ne me *tüompe pas suü* le sens des *güimaces*... Que

tu ne sois pas follement *épüis* de la demoiselle, c'est possible... *Paübleu!* un *amou* ne succède pas immédiatement à un *amou*... Et *pouü-tant* tu ne me *soutiendüas* pas que la petite te déplaît... *Uegaüde*-moi donc.

— Non... elle ne me déplaît pas.

— Ah ! quant à elle, j'ai *paüfaitement* vu qu'elle est *amouüeuse* de toi... Ce n'est d'ailleurs pas difficile à *voi*... Et tu ne *m'affiüme-üas* pas non plus que tu ne sais pas qu'elle t'aime.

— Oui... je le sais... et ce n'est pas d'aujourd'hui.

— Ah ! ah !... Et depuis quand ?

— Oh ! avant même d'avoir adressé la parole une première fois à... l'autre belle, comme tu dis.

— Pourquoi donc as-tu songé à épouser plutôt... cette *aute*-là ?

— Parce que...

— *Paüce* que tu l'as *tiüuvée* plus à ton goût ?

— D'abord... Et surtout parce que je croyais être plus sûrement agréé d'une personne de couleur que d'une blanche.

— Oui?... Eh bien ! je te *paüie* que si tu demandes la blanche, elle ne te *seüa* pas *üejusée*

— Hum !... tu risques de perdre.

— *Chèü*, ton Chef de *Seüvice* n'*ignoüe* pas que

sa fille t'aime... Et il doit méditer un *maïiage* entre elle et toi.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer?

— *Vüaisemblablement* il n'est pas venu ici simplement *pou se püomener*... Peut-être bien avait-il envie de *connaîte* la *Tüinité*... *Assuément* il *disiüait* aussi me *connaîte* et se *üenseigner suü* ce que je possède... Pendant que sa demoiselle et toi vous causiez, — et *üemaüque* qu'il vous a laissés *paüler* seul à seule autant qu'il vous a plu, — il n'a cessé de me poser des questions... *suü* mes plantations..., *suü* tous mes placements de fonds... Oh ! il avait l'*aiü* d'*inteüoger*... comme ça... *pou bavaüder*... C'est un malin, cet homme... Mais, si je n'ai pas son *instiüction*, je ne suis pas bête... Tout d'*aboüid*, je le *tüouvais* bien *indisciüet*... et j'ai été tenté de changer la *conveüisation* pour qu'il *compüenne* que je ne voulais pas lui *üévêler* toutes mes *affaiües*... Puis, en le voyant couler de temps en temps des *üegards veüs* sa fille et toi, j'ai *compüis* pourquoi il me questionnait... Et *alös*, je lui *appüis füanchement* tout ce qu'il avait besoin d'*appüende*... Comme ça il ne *pouüüa* pas me *üepülocher* un *jou* de lui *avoi* menti... si *vüaïment* il est disposé à te donner sa fille... Hé ! hé !... elle est gentille, sa petite Paulette!... Hé !... hé !... je *seüais fièü*, moi, de l'*avoi*

pou belle-fille... Eh bien ! qu'est-ce que tu dis de tout cela toi ?

— Moi?... Je dis que tes observations et tes déductions me paraissent justes... mais... mais qu'il est possible que M. Sauvignac n'ait point les intentions que tu lui prêtes... Un affront m'a été fait... Je ne l'ai pas encore oublié... et probablement je ne l'oublierai jamais... Tant que je n'aurai pas la certitude absolue de ne pas risquer d'en essuyer un autre, je suis d'avis de nous conformer à ce précepte de la sagesse des nations qui recommande, en cas de doute, de s'abstenir.

Comme on amenait Faraud à Romuald, il embrassa Philidor. Puis il s'élança sur sa vive monture.

Et le planteur regagna, pensif, sa maison.

Une quinzaine plus tard, il déjeunait avec son fils chez le Procureur Général.

Bien que, dans la lettre d'invitation qu'il avait reçue, il y eût ces deux mots soulignés « sans façons », il avait tenu à revêtir sa redingote noire. Elle était démodée ; seulement elle lui seyait assez bien. Il était ainsi, non pas grotesque, plutôt endimanché, auprès de son fils, — qui était en veston de lainage, — de Paulette, — qui avait une robe très simple de voile

à manches courtes, — et du maître de maison, — qui, intentionnellement, afin de mettre ses hôtes bien à l'aise, était en blanc, tout comme les autres jours.

Et M. Sauvignac eut si peu les manières d'un chef de service judiciaire, il parla de son arrière-grand-père le fermier avec tant de bonhomie, il fit de tels éloges de Romuald, il laissa comprendre si clairement qu'il était tout prêt à accorder sa fille à qui elle aimerait... ou aimait déjà..., que le doute, qui ne subsistait plus que très légèrement dans l'esprit de Romuald et de Philidor, après la cordiale façon dont ils avaient été conviés fut bientôt complètement aboli.

Au dessert, ils échangèrent des regards d'intelligence. Et, après qu'on eût versé du Champagne, le planteur se leva. Tenant sa coupe d'une main tremblante, il entreprit un discours qui fut, — à son insu, — un développement de ces vers de Don Diègue à Don Gormas :

« Vous n'avez qu'une fille et moi je n'ai qu'un fils ;
« Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis ».

Outre qu'il était très ému, Philidor n'avait pas l'habitude de la parole. Il ne tarda pas à s'embrouiller et termina brusquement par ces

mots, — qu'en somme il eût mieux fait de se borner à dire bonnement :

— *Mussieu le Püocwüeu Généal...*, j'ai l'honneur de vous demander pou mon fils la main de vote fille.



LE TALION

C'était le soir du 14 juillet.

De tous les bâtiments importants de Fort-de-France, le mieux illuminé était l'hôtel du Gouvernement. Et il était comme cerne par une foule compacte, bigarrée et bruyante. C'est qu'il y avait là grand bal public.

Public?... En principe, oui. En fait, non.

La seule exigence de la tenue de soirée laissait suffisamment entendre au vulgaire que le Chef de la Colonie n'invitait à s'amuser et à souper dans ses salons que les gens qui avaient quelque titre à y figurer. Aussi bien ne s'y trouvait-il que des fonctionnaires, des hommes politiques et des notables.

Et ce monde trié était divisé, de manière assez manifeste, en deux groupes fort inégaux, celui des gens de couleur, — en majorité, — et celui des *békés*. Les rares blancs que l'on voyait causer ou danser avec des personnes de teint

plus ou moins brun étaient des métropolitains

Tous les yeux suivaient particulièrement les évolutions d'un couple formé d'un beau quarteron et d'une mince jeune fille blanche : Romuald et Paulette. Lui, se cambrait avec fierté dans son habit noir. Elle, avait les joues tout empourprées : c'était à la fois de bonheur d'être au bras de son bien-aimé et de confusion de sentir tous les regards constamment braqués sur eux deux.

On les considérait avec attention, parce qu'on savait que le Procureur Général les avait fiancés officiellement peu de jours auparavant, à son précédent « Jeudi ».

Et l'on commentait à mi-voix leur future union.

D'une façon générale on en témoignait de la surprise, mais c'était diversement.

Entre métropolitains voici ce que l'on disait :

— Pourquoi diable M. Sauvignac n'a-t-il pas attendu qu'il soit rentré en congé en France pour y marier sa fille ?

— Elle s'est toquée, paraît-il, de ce Sainte-Croix, et le père a craint qu'elle ne pérît de chagrin s'il ne lui donnait cet époux de son choix.

— Eh ! eh !... on conçoit aisément que le gaillard ait inspiré un fol amour... Vraiment il est très beau.

— Il est intelligent aussi.

Les *békés*, eux, s'indignaient qu'une blanche fût accordée à un descendant de nègre. Ils soupçonnaient le Procureur Général d'avoir quelque raison honteuse de consentir à un tel mariage.

— Il veut, supposait l'un d'eux, assurer de l'aisance à sa fille avec les écus de ce gérant enrichi de Philidor.

— Peut-être, imaginait méchamment un autre, peut-être sa fille a-t-elle commis une faute antérieurement, soit en France, soit en Indo-Chine, où il a servi et l'avait emmenée. Alors, sachant qu'elle est indigne d'un blanc il fait réparer leur honneur par un petit-fils d'affranchi.

Tous, avec des moues de dégoût et des haussements d'épaules, répétaient de temps en temps, ainsi qu'une antienne :

— Ces Sauvignac sont méprisables.

Les gens de couleur, au contraire, étaient heureux de cette alliance de l'un des leurs avec des métropolitains. Leur amour-propre était agréablement chatouillé de ce qu'un blanc de sang incontestablement pur montrait qu'il

n'attachait nulle importance à des différences d'épiderme.

Cependant quelques-uns parmi eux gardaient le silence. Non point, assurément, qu'ils réprouvassent une absence de préjugé (ils ne le pouvaient pas) ; mais parce que l'écart de teint entre une blanche et un quateron leur semblait un peu grand, et qu'ils étaient enclins à penser, — comme certains *békés*, — que c'était par intérêt que le Procureur Général donnait sa fille au jeune Sainte-Croix.

Ces muets étaient des octavons. De leur petit nombre étaient les Despointes.

Mais Léonel, Céleste et Roberte n'avaient pas une attitude pareille.

Léonel s'efforçait de ne pas faire plus attention à Paulette et à Romuald que s'il ne s'était pas aperçu de leur présence au salon et n'avait pas entendu parler de leurs fiançailles.

Sa femme se défendait bien aussi de dire le moindre mot sur la promesse de mariage entre le Procureur de la République et Mlle Sauvignac. Seulement son regard ne les fuyait pas constamment ; elle évitait simplement de le laisser s'attacher sur eux. On sait qu'elle ne raisonnait pas comme son mari. Elle était gênée de voir circuler le jeune homme qui lui

aurait convenu pour gendre, qui lui demeurerait sympathique, et avec qui elle avait dû rompre toutes relations.

Quant à Roberte, elle était très différente. Elle se montrait tout autre que ses parents n'auraient imaginé qu'elle pût être en la circonstance : elle bavardait avec des amies, à voix plus haute que de raison ; elle riait souvent, d'un rire exagérément sonore ; elle dansait le plus possible ; enfin elle n'était préoccupée que de bien s'amuser — apparemment.

Le premier de la famille qui avait été informé des fiançailles de Romuald et de Paulette était Léonel. C'était le D^r Lentin qui s'était amusé — malicieusement — à les lui annoncer, aussitôt après en avoir exprimé ses félicitations au Procureur de la République et l'avoir prié de les transmettre à Philidor.

Léonel refusa d'abord d'ajouter foi à cette nouvelle. Et quand il la porta à Céleste et à Roberte, elles s'écrièrent : « Ça, c'est une blague... Sûrement c'est une blague. » Tous trois voulaient qu'il y eût là une taquinerie de Lentin, et aucun d'eux ne la jugeait de bon goût.

Il paraissait invraisemblable à l'industriel qu'un quarteron, refusé par lui pour gendre,

fût agréé d'un métropolitain, — et quel métropolitain !... un Procureur Général !...

Pour Roberte et Céleste il était inadmissible que Romuald, en l'espace d'un mois environ, se fût consolé d'un amour et en eût conçu un nouveau... Ses premiers sentiments n'étaient donc pas bien vifs !...

Pourtant, le bruit se répandant de plus en plus, tous les trois durent se convaincre de sa véracité. Alors, Roberte souffrit de savoir qu'une autre serait donc la compagne de l'homme qu'elle aimait. Elle se reprocha de n'avoir pas osé lutter contre son père, de n'avoir pas tenté de le forcer à lui donner Romuald pour époux. Puis elle tâcha d'atténuer sa peine par cette pensée que le jeune homme se mariait à M^{lle} Sauvignac, — moins belle qu'elle, — uniquement par dépit. Et, par dépit aussi, elle se résigna à devenir, peut-être, M^{me} Kermadec.

De son côté, Céleste représenta à Léonel qu'il avait probablement eu tort de dédaigner Romuald Sainte-Croix, car Kermadec, bien qu'il continuât à passer quelquefois devant la villa, ne se pressait pas de demander la main de Roberte, et peut-être était-ce parce qu'il n'en avait pas sérieusement l'intention.

Léonel, ébranlé, se dit que les observations

de Céleste pouvaient être justes. Mais, après réflexion, il déclara que non, il ne regrettait rien de ses précédents agissements ; qu'il tenait toujours pour bonne sa résolution depuis si longtemps prise de ne jamais consentir à une alliance de Roberte avec quelqu'un de plus foncé qu'elle ; que c'était tant pis pour M. Sauvignac s'il s'abaissait en accordant sa fille à ce quarteron de Sainte-Croix, et tant mieux pour ce dernier si on l'honorait en l'unissant à une blanche ; qu'au demeurant il ne désespérait point, lui, Léonel, que Kermadec devînt son gendre, tant que celui-ci continuerait de se promener sur la route de Didier ; et Kermadec continuait à y passer.

Peu à peu Roberte et Céleste s'accoutumèrent à l'idée du mariage de Romuald et de Paulette, — la mère moins malaisément que la fille. Bon gré, mal gré, ne s'accomplirait-il pas ? Et tous trois décidèrent, — chacun à part soi, — qu'il était préférable d'affecter de l'indifférence à ce sujet, de ne plus s'en entretenir entre eux.

Mais ce soir-là, au bal, dès qu'ils avaient aperçu Romuald, ils avaient eu tous trois une émotion. Ils n'avaient pas pu se la cacher. Ils réussissaient mal à paraître tels qu'ils auraient voulu sembler être : bien tranquilles.

Et pourtant leurs efforts pour avoir l'air de ne se soucier nullement du couple formé par Paulette et Romuald furent facilités par Kermadec, qui les empêchait de s'en trop occuper.

En effet, le frétilant aide-major était fort empressé auprès de Roberte. Il la disputait à d'autres cavaliers, quoiqu'il fût un médiocre danseur. Et ainsi il donnait à penser aux trois Despointes qu'il ferait faire, — très prochainement sans doute, — la démarche tant attendue de Léonel uniquement.

Ni lui ni Céleste ne recommandaient à leur fille d'être réservée. Ils ne voulaient pas supposer que sa réputation courût le moindre risque. Et Roberte tournait, se balançait, se promenait avec le petit breton galonné.

Elle n'y prenait nul plaisir. Elle feignait seulement d'y trouver de l'agrément.

Elle cherchait à partager l'attention de tous entre le couple composé de Romuald et de Paulette et celui qu'elle formait avec Kermadec, pour qu'on se dît qu'eux aussi seraient peut-être fiancés bientôt. Et elle y parvenait.

C'était surtout l'attention du beau quarteron qu'elle désirait attirer sur elle et sur Kermadec.

Tout au^{re} début de la soirée, ses regards et ceux de Romuald s'étaient croisés une seconde. Cela avait suffi pour qu'elle fût persuadée qu'en lui il y avait toujours de l'amour pour elle. Et elle tenait à ce qu'il éprouvât, en la voyant fréquemment au bras de l'aide-major, ce qu'elle avait déjà ressenti quand elle avait appris ses fiançailles avec M^{lle} Sauvignac, — ce qu'elle ressentait encore, et plus vivement, à les considérer tous deux : de la jalousie.

A dessein elle passait et repassait près de lui. Chaque fois elle essayait de faire se rencontrer leurs yeux. Par ses jeux de physionomie elle tâchait de lui exprimer ceci : « Ah ! tu as voulu m'oublier, te consoler avec une autre... Moi aussi je veux me consoler avec un autre et t'oublier... Kermadec est moins beau que toi?... Mais M^{lle} Sauvignac est moins belle que moi... Regarde-moi donc... Et essaye un peu d'avoir l'air de ne pas me regretter. » Elle scrutait son visage, avec le souhait d'y surprendre des signes de mécontentement, de peine.

Elle ne s'était pas trompée ; en l'apercevant, jolie, bien prise, très séduisante enfin en une toilette qui lui seyait à ravir, Romuald avait subi une commotion. Il avait été troublé.

Mais il avait vite dominé cette impression.

Il évitait avec soin de regarder de nouveau Roberte. Il tendait sa volonté à être tout à sa fiancée, et si bien, que Paulette ne pouvait soupçonner ce qui restait en lui d'amour pour l'octavonne; et moins encore le Procureur Général, qui conversait, dans un angle, avec le gouverneur et d'autres chefs de services.

Après cinq ou six danses, les musiciens, — selon la coutume, — s'accordèrent un quart d'heure pour souffler, — ou plutôt pour laisser se reposer de souffler les principaux d'entre eux; car, dans leur orchestre, au contraire de ce qui a lieu d'ordinaire en Europe, c'étaient deux clarinettes et un trombone qui faisaient tour à tour le chant, et c'étaient deux violons et un violoncelle qui accompagnaient.

Dès qu'on remarqua qu'ils déposaient leurs instruments et s'éloignaient de leurs sièges, tout le monde songea comme eux à se désaltérer. On déserta les salons pour envahir le buffet.

Kermadec y conduisit Roberte; et lorsqu'elle eut bu une coupe de champagne, — qu'il avait prise non sans peine sur un plateau, — il la ramena auprès de M^{me} Despointes afin qu'elle pût se délasser. Et il retourna, seul, demander quelque chose de plus tonique : un petit verre de cognac.

Comme il s'était écarté des autres consommateurs pour absorber commodément le liquide brunâtre à gorgées espacées, il sentit une main robuste lui saisir un bras. Devant lui se dressa, — dans un uniforme de toile blanche, de même coupe que le sien, accusant la taille, — le pharmacien-militaire Larnat.

Lourdaud, timide, l'auvergnat ne se plaisait point à débiter longtemps les riens dont se composent la plupart des entretiens de salon. Après avoir échangé une poignée de mains et un bonsoir avec les autres fonctionnaires métropolitains, il avait passé son temps jusqu'alors dans des encadrements de portes, à regarder, — non pas tous les couples, indifféremment, à mesure qu'ils évoluaient devant lui, — mais uniquement celui composé de Roberte et de Kermadec.

Ayant vu l'aide-major reprendre seul la direction du buffet, il l'avait suivi et rejoint à pas lents.

Ce n'était pas par besoin d'avoir quelqu'un pour lui tenir compagnie, ni parce qu'il connaissait le breton mieux que quiconque dans l'assistance. Non. Il ne s'ennuyait pas. Il n'était nullement gêné d'être esseulé, même dans une foule. Et dès le jour où il s'était aperçu que le médecin allait souvent sur la

route de Didier, comme lui, et apparemment pour les mêmes raisons que lui, il avait éprouvé de l'antipathie à son égard. Mais, calme, réfléchi, ennemi des difficultés et des complications dans l'existence, il s'était gardé d'être agressif ; il n'avait rien témoigné de sa haine subite, née de leur rivalité. Il évitait de rencontrer l'aide-major, et, lorsque cela arrivait malgré lui, il bornait leurs conversations à quelques mots.

Ce qui l'avait poussé vers lui au buffet, c'était le désir de savoir exactement ses intentions au sujet de Roberte, afin de prendre le parti, lui, — soit d'oser enfin révéler à M. et à Mme Despointes ses sentiments pour leur demoiselle, — soit de renoncer à l'épouser.

Il lui semblait bien qu'il avait trop tardé à dévoiler son amour pour elle et qu'il devrait se résigner à la bannir de sa pensée. Mais il n'ignorait pas que Kermadec était quelque peu libertin, et avait, malgré l'exiguïté de sa taille, la prétention de plaire aux femmes. Il se demandait donc si c'était pour s'amuser ou non que le médecin courtisait Roberte.

Découvrir l'arrière-pensée de Kermadec n'était peut-être pas chose aisée. Mais, pour être un ours, Lagnat n'était point un sot.

— Vous réparez vos forces, dit-il à Kerma-

dec, en désignant d'un geste le petit verre de cognac que tenait celui-ci.

— Oui..., j'ai déjà pas mal dansé... et je compte bien danser encore jusqu'au matin, répondit l'aide-major d'un air satisfait de lui.

— Je vous ai vu vous ébattre... Je vous fais mes compliments.

— De quoi au juste, s'il vous plaît?... De mon ardeur à la danse ou de ma façon de danser?

— Des deux... et aussi du choix de vos danseuses... ou plutôt de votre danseuse.

Kermadec considéra le médecin du coin de l'œil et sourit.

— Mais, dit-il, vous la connaissez.

Largnat prit un ton détaché.

— Oui... Oh !... de vue... et de nom... simplement.

— Elle est jolie, n'est-ce pas?

— Très belle.

Après une pause, Largnat poursuivit :

— Mais... on m'avait dit que vous aviez le projet de demander la main de M^{lle} Sauvignac... Ce n'était donc pas vrai?...

— Pas vrai du tout... Je suis le médecin du père... et je vais quelquefois à ses « Jeu-dis »... Jamais il n'a été question de mariage

entre sa fille et moi... Vous m'étonnez en m'apprenant qu'on a parlé d'union entre nous.

— En vérité, vous ne vous doutiez pas que ce bruit avait couru?... Excusez-moi de vous l'avoir répété.

— Oh !... il n'est pas de nature à me fâcher... M^{lle} Sauvignac est très gentille...

— Certes... Mais... je me suis rendu compte que... vous préféreriez épouser une autre jeune fille.

— Quelle autre?...

— Allons,... ai-je besoin de la nommer?

— M^{lle} Despointes?...

Kermadec avait baissé la voix en prononçant ce nom ; très peu. Puis il eut un bref éclat de rire et reprit, le timbre toujours assourdi :

— L'épouser?... Moi?... Largnat, vous plaisantez... Jouer à l'amour avec elle... flirter... pousser le flirt aussi loin que possible... selon ce que permettront les circonstances... oui, cela, je le veux bien... Mais le mariage... non... Il y a trop de jolis minois bien roses en Bretagne, pour que j'épouse une fille de couleur... Que M. Sauvignac donne sa fille à un mulâtre, libre à lui... Moi je ne suis pas partisan du mélange des races.

Larnat sentit le sang lui monter au visage. Il souffrit d'entendre ainsi mépriser la jeune fille qui lui plaisait, dont il souhaitait de faire sa femme. Il eut envie de répliquer durement. Mais, ayant appris ce qu'il désirait apprendre, il ne voulait rien laisser deviner de ses sentiments, de son propre dessein. Il se contint, changea de conversation.

Il n'eut d'ailleurs pas à poursuivre l'entretien plus de cinq à six minutes. Des sons de clarinette annoncèrent qu'on allait recommencer à danser. Et Kermadec s'élança dans les salons.

Il eut beau y courir, à droite, à gauche, à la recherche de Roberte ; il ne la trouva pas plus que ses parents.

Durant qu'il fouillait du regard toute la société, les Despointes roulaient dans une voiture sur la route de Didier, vers leur villa. D'abord, ils n'avaient compté y retourner qu'au petit jour.

Léonel en avait tout à coup décidé autrement.

Sa femme et sa fille, en train de causer avec des amis, l'avaient vu revenir du buffet à pas rapides, les sourcils froncés, le visage blême. Il s'était brièvement excusé auprès des étran-

gers d'interrompre les propos, en disant qu'il avait quelque chose de particulier à communiquer à Céleste et à Roberte. Et quand il s'était un peu isolé avec elles, il leur avait déclaré que tous trois devaient partir incontinent.

Roberte et Céleste demandèrent pourquoi.

— Je vous l'apprendrai plus tard, répondit Léonel.

Céleste et sa fille essayèrent en vain de savoir tout de suite la raison de ce départ inopiné. Léonel les poussa du geste devant lui au vestiaire, — puis à travers les gens du peuple pressés dans la rue, — puis dans leur victoria, qui stationnait sur la place de la Savane et où le cocher dormait en les attendant.

En vain encore, tout le long de la route, se penchèrent-elles vers lui, fâchées au fond d'avoir quitté si tôt le bal, répétant avec impatience et inquiétude sans cesse les mêmes questions :

— Pourquoi nous as-tu forcées à sortir si précipitamment de l'hôtel du Gouvernement?... Mais dis-le donc... Tu es malade?... On t'a fait quelque chose?... Enfin qu'y a-t-il?...

Léonel, le visage encore décomposé, l'œil dur, ne répondait rien d'autres que ceci :

— Tout à l'heure... A la maison.

Et il levait un bras, montrait le dos du cocher, donnait à entendre qu'il ne voulait point parler à proximité des oreilles d'un domestique.

Enfin la voiture arriva à la « Villa fleurie ».

Léonel poussa encore sa femme et sa fille devant lui, les introduisit dans sa chambre, ferma avec soin la porte, alluma une lampe à pétrole et, alors, leur dit :

— Je vous ai fait quitter le bal parce que je ne pouvais plus accepter que Roberte dansât et causât avec ce garnement de Kermadec.

— Ce garnement?... s'écrièrent à la fois Céleste et Roberte, stupéfaites.

— Oui... c'est un vilain monsieur.

Léonel, suffoquant de colère, raconta qu'il était au buffet à boire du champagne, à trois pas de l'aide-major et de Largnat, sans que ceux-ci s'en doutassent, et, qu'ainsi placé, il avait surpris une partie de leur conversation. Il reproduisit presque mot pour mot les propos offensants de Kermadec. Ensuite il ajouta qu'il avait été sur le point de lancer sa coupe à la tête du jeune homme, mais qu'il s'était rappelé qu'il avait affaire à un officier ; qu'il avait réfléchi sur-le-champ que, de se livrer à des voies de fait envers un militaire, cela

pouvait avoir de fâcheuses conséquences ; qu'il avait jugé plus sage de feindre de n'avoir rien entendu et de rompre immédiatement toutes relations avec cet insolent, cet imbécile...

Il continua de qualifier Kermadec de la pire façon, cependant que Céleste et Roberte poussaient des cris d'indignation et manquaient d'étouffer de rage à leur tour.

Puis, successivement, tous trois se laissèrent choir sur des sièges, silencieux, accablés.

Soudain, Céleste se releva, d'un mouvement brusque et se tourna vers son mari.

— C'est toi,... toi qui es cause que ce Monsieur s'est permis de parler de Roberte comme il l'a fait.

Léonel s'étonna :

— Comment ! c'est moi?...

— Oui, toi, Léonel... Si tu ne nous avais pas obligées, Roberte et moi, à tourner le dos au Procureur Sainte-Croix, aujourd'hui, au lieu d'être fiancé à M^{lle} Sauvignac, c'est à notre fille qu'il le serait..., et M. Kermadec aurait reçu moins de saluts et de sourires de Roberte en passant devant chez nous..., il n'aurait pas dansé du tout avec elle ce soir.... il n'aurait pas conçu l'espoir de l'avoir pour maîtresse en cachette..., il n'aurait pas com-

muniqué cet espoir à un camarade... Mais tu n'as pas voulu examiner les avantages que présentait M. Sainte-Croix comme parti pour notre fille... Tu n'as considéré qu'une différence de peau entre le jeune homme et nous... Le Procureur Général s'est bien moqué de cela, lui... Mais, pour toi, c'est la peau qui fait l'homme... Tu as dédaigné quelqu'un de plus foncé que nous, eh bien ! un blanc nous dédaigne à présent... Après tout, c'est juste... et c'est bien fait..., pour toi d'abord..., pour moi et pour Roberte aussi, qui avons eu le tort de nous plier à ta volonté..., à ta vanité.

Roberte eut alors l'audace d'exprimer toute sa pensée.

— Oh ! oui, papa, j'ai eu tort de t'obéir... Oh ! oui... Et je te déclare aussi que je le regrette... Ah ! que je m'en repens !... Que je m'en repens !... De nous trois, c'est moi seule qui vais souffrir... et longtemps... peut-être toute ma vie... Toi et maman, vous oublierez les paroles dont vous êtes froissés en ce moment... Et en effet elles ne méritent pas qu'on y attache beaucoup d'importance... Je ne me tenais pas pour une blanche, je n'ai donc pas appris par ce Kermadec que je suis une fille de couleur... Quant à... ses espérances..., elles ne se seraient pas réalisées...

Je n'ai aucun sentiment pour lui... aucun... C'est par esprit de soumission que j'aurais consenti à devenir son épouse... Commettre une sottise irréparable avec lui..., moi?... Non.. jamais... Mais par ta faute, papa..., à cause de ton orgueil... l'homme que j'aime... et qui m'aurait bien aimée, j'en suis sûre... sera le mari d'une autre... Oh !... Oh !...

Roberte se blottit en sanglotant dans les bras de sa mère.

Et Léonel, ne sachant que dire, courba le front, — à son tour, — et demeura immobile.

XI

UN SAGE ET UNE FOLLE

Un matin, — le quatrième après le bal du 14 juillet, — Romuald se rendait à son cabinet au Palais de Justice.

Les rayons obliques du soleil étaient encore d'or pâle et pourtant déjà ardents et dangereux. Aussi le jeune homme, coiffé d'un panama, — qui était certes plus élégant qu'un casque, mais qui par contre lui protégeait moins bien la nuque, — avait-il ouvert par prudence, son parapluie, parasol à la fois. Et, pour ne pas trop transpirer, bien qu'il fût de blanc vêtu, voire chaussé, il marchait presque d'un pas de promenade.

Depuis le jour où il avait appris du Dr Lentin que le commerçant Auxence Lafleur, sa femme Hermance et leur fille Athénaïs s'imaginaient que ses politesses envers cette dernière étaient le prélude d'une demande en mariage, il avait changé, — comme il avait dit

qu'il le ferait, — son itinéraire de chez lui au Palais.

Mais, ce matin-là, il prit la rue où les Lafleur avaient leur demeure et leur petit magasin de nouveautés.

C'était par mégarde. Il allait l'esprit bizarrement préoccupé tour à tour d'affaires de Justice et des préparatifs de la célébration de ses noces avec Paulette. Par une ancienne habitude, il avait suivi sa précédente route ; probablement était-ce aussi parce qu'elle était la plus directe.

Il ne s'aperçut de son fourvoiement qu'en voyant, — à quelque cinquante mètres devant lui, — la toute jeune et très brune Athénaïs.

Dans ses cheveux crêpés, la verroterie d'un peigne scintillait. Sa gorge opulente saillait sous un corsage rouge, agrémenté de fleurettes blanches. Accotée au chambranle d'une porte, — à son ordinaire, — elle causait et riait avec un homme d'un noir rougeâtre, qui ne portait ni veste, ni col, et avait les manches de sa chemise retroussée à mi-hauteur des avant-bras.

Romuald eut bientôt deviné que c'était le patron du magasin, plus important, situé presque en face : Aurèle Dumazet.

Il eut l'idée de rebrousser chemin. Mais il avait remarqué que la jeune fille le regardait venir quand ses yeux s'étaient posés sur elle. Il ne voulut pas avoir le ridicule de sembler craindre de passer devant elle.

Il continua donc d'avancer et, aussitôt, s'interrogea : la saluerait-il ou non ?

— Pourquoi pas ? pensa-t-il... Puisque son amoureux jaloux est retourné auprès d'elle et qu'apparemment c'est volontiers qu'elle bavarde avec lui, il est assez évident que tous les deux ont compris qu'ils supposaient à tort que j'avais l'intention de la demander en mariage... Et probablement ils ont appris que je suis fiancé à Paulette... Peut-être même est-ce à cette nouvelle qu'ils se sont décidés à se rapprocher... Mais il y a cent contre un à parier que le Dr Lentin n'a pas été leur raconter l'entretien qu'il a eu avec moi à leur sujet... Par conséquent je suis censé ne pas me douter que l'on n'ait jamais prêté, dans ces parages, aucun dessein, ni qu'on ait pu se livrer à des conjectures sur mon changement de route... Puisque nulle explication n'a eu lieu entre M^{lle} Lafleur et moi, en vérité, non, je n'ai nulle raison de ne pas être poli, comme devant, envers elle.

Ayant ainsi raisonné, lorsqu'il ne fut plus

qu'à trois ou quatre pas de la jeune fille, Romuald ôta son chapeau et esquissa un sourire.

Mais Athénaïs pivota sur les talons et lui présenta le dos. Et, presque en même temps, le considérant de travers par-dessus une épaule, elle prit un air contempteur et impertinent à la fois, fit un bruit de ses lèvres subitement allongées, et dit, assez haut pour qu'il entendît :

— *Gade ça, non !... Ça ka püend-ï?... Cè békè-ou pou saluer !... Cè baille li pou ou üi !...* (Voyez donc ça !... qu'est-ce qui lui prend?... C'est votre blanche qu'il faut saluer... C'est à elle qu'il faut sourire !...)

Ces gestes et ces paroles de dépit furent mal interprétés par Aurèle Dumazet. Il crut que c'étaient là des mouvements et des propos d'indignation. Il jugea bon de renchérir. Les sourcils froncés, d'un ton fâché, il se tourna vers Romuald, — qui s'éloignait, — et s'écria :

— *Ça ça yé ça?... Mussié-là busoin moin goumin épi-ï.* (Qu'est-ce que c'est que ça?... Ce Monsieur-là désire que nous nous bat-tions?...)

Athénaïs lui donna, tout ensemble, une tape et cet ordre :

— *Pé la.* (Taisez-vous.)

Etonné, il répliqua :

— *Pouqui pé là?* (Pourquoi me taire?)

La jeune fille reprit sèchement :

— *Eh ! oui, pé... Cé pas zaffai ou.* (Oui, taisez-vous... Ce n'est pas votre affaire.)

— *Comment ! cé pas zaffai moin ?* (Comment ! ce n'est pas mon affaire?)

Aurèle regarda bien Athénaïs et comprit alors ce qu'elle avait éprouvé au juste quand le quarteron l'avait saluée. Il lui dit en clignant des yeux, avec une rage contenue :

— *Con ou yé a... ou aimé-ï toujou-hon?* (Vous l'aimez donc toujours?)

Ce dialogue entre Aurèle et Athénaïs ne parvint pas aux oreilles de Romuald.

Mais point n'était besoin qu'il en eût rien perçu pour avoir saisi, lui, parfaitement, et sur le moment même, le sens véritable de la grossière réponse de la jeune fille à sa politesse. Aussi poursuivait-il son chemin, non pas penaud, sa vanité au contraire chatouillée agréablement par cette réflexion :

— Elle en tenait vraiment... et elle en tient encore, la petite.

Bientôt il n'y songeait plus.

La journée s'écoula ; puis entre cinq et

sept heures, il fit sa cour quotidienne à sa fiancée.

Mais son souper pris, quand il se fut mis à l'aise en un pyjama et qu'il se fut renversé dans un rocking-chair, — sur une galerie qui donnait sur sa cour, — tandis qu'il fumait un cigare, il se rappela la scène du matin.

Il lui trouvait du piquant. Il en sourit et se répéta, intérieurement :

— Oui, la petite Athénaïs en tenait...

Un instant après, il se dit :

— Mais elle est sage... Elle se console avec Aurèle... Elle ne l'aimera peut-être jamais... Elle s'est résolue à se laisser aimer... Au fond, ne vaut-il pas mieux être aimé qu'aimer?

Il tira quelques bouffées de son cigare.

Ensuite il évoqua l'image de Roberte Despointes.

— Elle aussi, pensa-t-il, en tenait... et en tient encore... Elle est bien belle, elle !...

Après avoir contemplé la vision produite par sa mémoire, il se dit, comme à propos d'Athénaïs :

— Elle est également sage... Elle se console avec Kermadec... Ils se marieront.

Mais cette idée lui déplut. Il éprouva de la jalousie.

— Eh ! eh !... constata-t-il... Tu l'aimes toujours...

Vite il s'admonesta :

— Allons ! allons !... Il ne faut plus... Sois sage à ton tour... Console-toi avec Paulette... Elle ne te déplaît pas... Laisse-toi aimer d'elle, va... Et tout sera bien qui finira bien.

Il acheva son cigare en se berçant, les yeux clos.

Une brise légère soufflait. Au loin bruissait la mer. Il s'assoupit.

Du temps passa..., plus d'une heure...

Il perçut vaguement des coups frappés à la porte d'entrée de la cour.

Il se réveilla en sursaut, prêta l'oreille, regarda autour de lui.

Il n'entendit rien d'autre que des coassements espacés de grenouilles et de faibles bouillonnements de flots qui déferlaient sur la côte.

Il ne distinguait presque rien dans la cour. La nuit était noire. Pas de lune. La lumière de la cuisine était éteinte : la cuisinière était évidemment partie... Dans une pièce voisine logeait Ti-Guême. Là non plus, pas de clarté de bougie. Le gamin avait dû se coucher, s'endormir... Seule la lampe à pétrole de la

salle à manger était allumée ; mais le demi-globe de la suspension arrêtait son rayonnement sur la galerie.

Romuald se demanda s'il n'avait pas rêvé..., si ce n'était pas son cheval qui avait tapé du pied dans l'écurie.

Mais non... On heurtait de nouveau ; et c'était bien à la porte de la cour.

Le jeune homme se leva, inquiet... Qui frappait chez lui à pareille heure !... Était-ce un agent de police qui venait de la part du commissaire pour quelque crime?... Était-il arrivé un accident à son père et celui-ci envoyait-il un de ses gens l'avertir?...

Il appela Ti-Guême..., deux fois... Pas de réponse.

Alors il prit le parti d'aller ouvrir lui-même. Il descendit deux degrés de pierre, qui reliaient la galerie à la cour, et traversa cette dernière. Il trouva la clef sur la porte. Il la tourna et la serrure grinça.

Il vit dehors une forme féminine, les épaules et la tête enveloppées d'une écharpe. Il ne pouvait que la deviner jeune.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il. Que me voulez-vous ?

La personne le poussa doucement pour s'introduire. Il sentit sur elle un parfum dis-

cret, en même temps qu'il l'entendait dire rapidement :

— Ne me laissez pas plus longtemps dans la rue... et ne m'obligez pas à prononcer mon nom... Quand je serai chez vous... vous verrez bien qui je suis... et nous causerons.

Romuald s'effaça tout à coup, tremblant d'émotion.

Cette voix !... Il la reconnaissait... Mais il n'en croyait pas ses oreilles... Non, il devait se tromper... Il balbutia :

— Mademoiselle Desp?...

La personne lui porta la main vers la bouche.

— Chut !...

Puis, comme il restait immobile, troublé, elle décida.

— J'entre.

Elle se dirigea vers la seule pièce éclairée. Et il regarda se préciser sa silhouette à mesure qu'elle approchait du cadre lumineux de la porte.

Oui, c'était bien Roberte Despointes... Chez lui !... La nuit !... Il n'en revenait pas... Comment cela se faisait-il?... Pourquoi?... Mais il allait bien le savoir.

Il la rejoignit... Après elle, il pénétra dans la salle à manger.

Alors elle entr'ouvrit son écharpe et décou-

vrit son visage... Elle ne leva pas les yeux vers lui. Au contraire elle baissa la tête.

Il remarqua qu'elle tremblait, comme lui..., que sa respiration était courte, saccadée.

En réponse à son geste de se dévoiler la figure, il dit :

— Je vous avais déjà reconnue, Mademoiselle.

Il la considéra un instant... Qu'elle était belle !... Son parfum lui montait de nouveau aux narines... Il se troublait davantage.

Il s'efforça de se ressaisir.

— Asseyez-vous, dit-il... Ou plutôt... non... passons au salon.

— Inutile, fit-elle... Nous sommes bien ici... Seulement, fermez, je vous en prie, la porte de la galerie,... à cause des voisins qui pourraient me voir.

— Oh ! ils sont apparemment tous couchés... Il n'y a pas un filet de lumière à leurs jalousies... Enfin, comme vous voudrez.

Il lui obéit et, plus maître de lui, revint auprès d'elle.

— Maintenant, asseyez-vous... Vous êtes émue, je m'en aperçois... Je le suis aussi... Il y a de quoi... Remettez-vous... et apprenez-moi le motif de votre visite... à pareille heure.

Il s'était placé non loin d'elle. Elle garda le

silence un moment. Ensuite ses lèvres s'agitèrent, elle leva la tête. Sur le point de parler, elle la baissa encore, la détourna.

— Vous n'osez pas me dire, interrogea Romuald, ce que vous avez à me dire?

Elle fit signe que non et murmura :

— Je croyais que c'était moins difficile.

— Il vous a pourtant fallu du courage pour vous rendre seule ici, la nuit... Ne pouvez-vous pas en avoir un peu plus?... Voyons, je vais tâcher de vous aider à parler,... voulez-vous?

Elle eut un mouvement vers lui.

— Oui, aidez-moi.

— D'abord... d'où venez-vous au juste?... Vos souliers sont tout couverts de poussière... C'est de votre villa?

— Oui.

Romuald se recula légèrement, de surprise, et ses sourcils se contractèrent.

— Ah !... de si loin !... Ce ne sont pas vos parents qui vous envoient vers moi, j'imagine?

— Oh ! non... Ils ne savent pas que je suis partie de la maison... Du moins, je le crois... En tout cas, ils ne savent pas où je suis... On se couche tôt là-haut..., à cause de papa qui doit se lever de bonne heure... Depuis hier je préméditais de venir chez vous ce soir... J'avais donc tout combiné... Je suis montée la

première dans ma chambre... Dès que j'ai entendu mes parents fermer la leur, je me suis enveloppée de cette écharpe..., comme vous m'avez vue tout à l'heure..., pour être sûre de n'être pas reconnue en route... Je suis sortie, j'ai descendu l'escalier, j'ai traversé le jardin..., tout cela sur la pointe des pieds... J'ai bien veillé à ne pas faire le moindre bruit en ouvrant et en refermant les portes... Et j'ai marché vite... vite... vers vous.

Roberte allongea un bras et prit nerveusement une main de Romuald.

Il lui demanda :

— Vous n'avez rencontré personne... sur le chemin... et en ville?

— Si. Deux ou trois hommes... et deux ou trois femmes... qui se sont retournés à mon passage... Mais je pressais le pas encore plus.

— Vous n'avez pas eu peur?

— Non... Je pensais à vous tout le temps... Je n'avais que des inquiétudes : celles de ne pas vous trouver chez vous..., de ne pas être autorisée par vos domestiques à pénétrer dans votre demeure en votre absence... ou bien d'être forcée de me laisser dévisager par eux en vous attendant... J'avais cette autre inquiétude : de n'arriver que lorsque vous seriez déjà trop profondément endormi pour m'en-

tendre frapper... Heureusement il n'y a pas eu d'anicroches...

— Et..., à présent..., pourquoi vous êtes-vous rendue ici en cachette de vos parents?

Roberte inclina encore une fois la tête, — sans lâcher la main de Romuald.

— Vous... ne le devinez donc pas?

— Je crois le comprendre..., mais, à mon tour, je n'ose pas.

Roberte, soudain, le regarda en face, résolument.

— Ne m'avez-vous pas montré que vous m'aimez?... Ne vous ai-je pas montré que je vous aime?... Mon père, après une conversation avec le Dr Lentin, a supposé que vous aviez l'intention de me demander à lui... J'attendais cette démarche... Ma mère aussi... Nous n'étions pas dans l'erreur, n'est-ce pas?

Romuald eut une hésitation, puis répondit :

— Si la question m'était posée par votre père... ou de sa part,... j'aurais mes raisons de dire : vous vous trompiez... Avec vous..., surtout dans les circonstances actuelles..., je veux être franc : non, vous n'étiez pas dans l'erreur... Mais j'ai dû changer d'idée... C'est parce que Madame votre mère et vous avez changé tout à coup vos façons d'être envers moi... Il ne me semble pas nécessaire de préciser en quoi ont

consisté ces changements..., vous les connaissez comme moi... J'avais lieu de présumer qu'une démarche, faite de ma part, serait mal accueillie chez vous... Et d'ailleurs mon hypothèse a été confirmée par un billet du Dr Lentin... C'est moi qui l'ai délégué auprès de M. Despointes pour sonder ses dispositions à mon égard.

— En agissant comme nous l'avons fait, ma mère et moi, nous avons obéi à des ordres.

— De M. Despointes..., n'est-il pas vrai?

— Oui.

— Je m'en suis bien douté... Aussi ne vous en ai-je pas gardé rancune une minute..., ni à vous, ni à votre mère..., quoique j'aie souffert.

Romuald ferma les paupières.

— Pardonnez-moi, dit Roberte, d'une voix douce.

— Je me suis douté aussi, reprit Romuald, des raisons de votre père de ne pas vouloir de moi pour gendre... Mais... mieux vaut ne pas insister là-dessus.

— Oui... il suffit que vous sachiez que c'est lui qui m'a obligée à vous causer de la peine... et à lutter contre mes sentiments pour vous... J'ai bien essayé de lui résister... Pas longtemps...

J'ai craint sa colère... Il est parfois brutal... Seulement, quand je me suis bien rendu compte qu'il allait faire mon malheur à jamais..., en prétendant m'imposer un mari de son choix et non de mon goût..., je n'ai plus voulu me courber devant sa volonté... J'ai préféré quitter son toit... venir vers l'homme que j'aime..., vers vous... Et me voici.

Elle changea de chaise, passa sur une voisine, pour se rapprocher de Romuald. Elle lui pressa plus fort la main et fixa ses yeux sur les siens, cherchant à lire sa pensée.

Il dit :

— Oui... c'est bien ce que... je n'osais pas comprendre.

Elle reprit :

— Mon père peut refuser son consentement... Je serai néanmoins à vous.

Romuald la regardait pendant qu'elle prononçait ces paroles... Il l'admirait plutôt... Il aspirait son odeur... Avec un transport de désir il lui saisit un bras... Doucement il l'attira vers lui.

— Roberte !... dit-il, la voix chaude de passion.

Elle répondit, faiblement, — en écho, — en baissant les yeux :

— Romuald !...

— Vous êtes, poursuivit-il, partie de chez vos parents... la nuit... pour être à moi ! Ah ! oui... vous m'aimez.

— Je sentais trop que j'aurais été malheureuse toute ma vie sans vous.

Elle était maintenant tout contre lui. Leurs haleines se mêlaient. Leurs lèvres s'entr'ouvraient pour un baiser.

Subitement, il s'écarta d'elle et dit :

— Mais... Kermadec?...

— Oh ! fit-elle,... pourquoi penser à lui?

— Eh !... parce que je sais qu'il rivalisait avec moi..., parce que je vous ai vue, au bal du 14 juillet, danser souvent avec lui.

— Je ne l'aurais jamais aimé... C'est mon père qui voulait de lui pour gendre.

— Qui voulait, dites-vous?... Il n'en veut donc plus?

— Oh ! non... Il est très fâché contre lui.

— Ah ! bah !... Et à quel propos?

— Précisément pour un propos... qu'il a entendu M. Kermadec tenir au buffet du Gouvernement... Le lendemain, il le rencontrait dans la rue... Au lieu de répondre à son salut, il a détourné la tête... Maman lui a fait le même affront sur la route de Didier... le surlendemain.

Romuald changea de mine, lâcha le bras de

Roberte et essaya de dégager la main qu'elle lui tenait.

— Alors, dit-il avec un petit sourire malin, c'est parce que tout est rompu entre vous et Kermadec..., que vous êtes venue à moi.

Elle répliqua doucement :

— Oh ! ne vous alarmez pas pour votre dignité... Réfléchissez... Il n'y a pas eu rupture entre ce Monsieur et moi.. Il était simplement question de mariage entre lui et moi..., et ce n'était que chez nous... La demande, que seul mon père souhaitait, n'a pas été faite... Je n'ai donc pas eu même l'occasion d'y consentir ou non.

— N'empêche qu'au bal vous avez été fréquemment en compagnie de... ce Monsieur... et que vous n'aviez pas du tout l'air d'être au supplice.

— Je voulais vous rendre jaloux... Et j'y ai réussi... Vous l'êtes, jaloux... Oui, je l'ai observé au bal... Je le constate encore à présent... Mais pourquoi n'êtes-vous pas jaloux de M. Larnat plutôt que de M. Kermadec?...

— J'ai rencontré en effet plusieurs fois M. Larnat sur la route de Didier... Je l'ai aperçu au Gouvernement... Il ne s'est seulement pas approché de vous.

— Ah ! comme vous me surveilliez sans le

paraître, hein !... Eh bien ! apprenez que M. Lagnat..., à ma grande stupéfaction d'ailleurs..., a fait savoir à mon père le surlendemain du bal..., par un pharmacien qu'ils connaissent bien tous deux..., qu'il serait heureux d'être reçu chez nous..., car il a la ferme intention, lui, de demander ma main...

— Lagnat s'est si brusquement avancé à ce point?

— Mon père attend ma réponse à son sujet pour rendre la sienne... Ce n'est donc pas parce que je n'ai pas de mari en perspective que... je suis venue à vous... C'est parce que vous êtes l'époux que je préférerais à tous..., parce qu'avec n'importe quel autre je ne serais pas absolument heureuse; enfin parce je vous aime... et que cela me ferait trop de mal de vous laisser à une autre.

Elle était de nouveau tout contre lui. Elle posa tendrement la tête sur son épaule. Il lui enlaça la taille d'un bras et la pressa contre lui.

Mais il ne bougea plus. Il songea. Puis son étreinte se desserra.

Alors elle releva la tête et l'interrogea du regard en même temps que de la voix.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a, fit-il..., il y a que vous vous êtes décidée trop tard à passer outre la volonté de

votre père... et que... vous le savez bien..., je suis déjà fiancé à... cette autre à qui vous ne voudriez plus me laisser..., à M^{lle} Sauvignac.

— Fiancé, oui..., mais pas encore marié... Il est temps de vous raviser.

Il se dégagea avec douceur et fit un pas en arrière.

— C'est sur quoi vous comptiez?... Hélas ! c'est impossible.

— Oh ! il est pourtant fréquent qu'on revienne sur de simples promesses d'alliance.

— Pensez aux conséquences : le scandale, d'abord..., et puis des difficultés dans ma carrière..., car on ne mortifie pas impunément son Chef de service.

— Un scandale s'étouffe vite, quand on le veut... Ni les Sauvignac, ni mes parents n'auraient intérêt à le faire durer... Quant à parer les effets de la rancune de votre Chef, ce ne serait pas très difficile... Vous solliciteriez votre déplacement.

— Mais mon père en serait navré.

— Il nous suivrait... ou nous reviendrions plus tard auprès de lui.

— Vous avez donc tout prévu... puisque vous avez réponse à tout ?

— Ne vous-ai-je pas déjà dit que j'ai tout combiné ?

— Et M^{lle} Sauvignac, avez-vous pensé à elle..., j'entends, à ce qu'elle souffrirait de la reprise de ma parole?

— Ecoutez... On est toujours égoïste quand il s'agit d'assurer son bonheur... Il est naturel que je ne me soucie pas de ce qu'il peut en coûter à M^{lle} Sauvignac... Elle ne se sacrifierait pas pour moi... Et puis, que ce soit demain ou plus tard, elle souffrirait inévitablement... Elle s'apercevrait bien que vous ne l'aimez pas...

Roberte se rapprocha de Romuald et poursuivit :

— Osez me dire que vous l'aimez?... Mais si vous l'aimiez, vous n'auriez pas été jaloux de me voir, au bal, danser avec M. Kermadec.

Il y eut un silence.

Romuald était ébranlé, indécis. Puis il tendit une fois de plus sa volonté et déclara nettement :

— Non... Je ne romprai pas mes fiançailles avec M^{lle} Sauvignac... Ce qui est fait est fait... Nous discuterions inutilement... Vous ne m'amènerez pas à changer d'avis...

Roberte sentit comme un abîme s'ouvrir sous elle. Elle s'écria, suppliante :

— Alors, qu'est-ce que je vais devenir...,

moi qui ai quitté la maison de mes parents pour venir chez vous?

Le ton de Romuald, tout en restant ferme, se radoucit.

— C'est de quoi nous devons nous occuper uniquement... Vous avez commis une grave imprudence... une folie... Il faut essayer d'éviter qu'elle n'ait des suites fâcheuses... Heureusement la nuit est noire... et, quand vous êtes arrivée, ma cuisinière était partie, mon boy endormi, le voisinage couché... Vous n'avez pas été vue... Repartez vite... Probablement vous ne le serez encore pas.

— Mais si mes parents se sont aperçus de mon départ?

— Aïe !... Que d'ennuis en ce cas !... Espérons que non... Vous rentrerez avec les mêmes précautions que vous avez prises pour sortir... Si vos parents ont constaté votre absence et s'ils épient votre retour..., eh bien !... ah ! que vous conseillerai-je donc?... Eh bien ! racontez ce qu'il vous plaira... Surtout n'avouez pas que vous êtes venue ici... Comptez sur une absolue discrétion de ma part.

Il y eut de nouveau un silence. Roberte était méditative.

— Evidemment, fit-elle, c'est moi seule qui me suis mise dans l'embarras, c'est à moi seule

de m'en tirer... Advienne que pourra, tant pis !... J'aurai au moins tenté ma chance de bonheur.

Après une pause, elle leva les yeux vers Romuald et reprit :

— Ainsi..., vous me laisserez repartir... désespérée?... Alors qu'il ne dépend plus que de vous d'assurer notre bonheur... vous préférez épouser M^{lle} Sauvignac, ... que vous n'aimez pas, je le répète..., et m'abandonner à M. Larnat..., que je n'aimerai pas?...

Romuald ne répondit pas. Il se mordit les lèvres et déroba ses regards à ceux de la jeune fille.

Elle s'effondra sur une chaise et éclata en sanglots.

Il la considéra un moment, très ému. Puis il s'avança, lui pressa un bras et lui parla tendrement.

— Ne pleurez pas... Vous me faites mal... Oui, je vous aime... Je conserverai toujours au fond du cœur, un sentiment pour vous... et le regret que ce ne soit pas vous ma compagne... Mais convenez que vous avez trop tardé à vous révolter contre les préjugés de votre père.

Farouche tout à coup, Roberte secoua son bras pour ne plus sentir dessus la main de Romuald.

— Ah ! ne me touchez plus... Epargnez-vous la peine de me débiter des phrases de consolation.

Elle s'essuya les yeux et, se dressant, ajouta :

— Et ne reprochez plus à mon père ses préjugés..., car vous les partagez... Oui, au fond, — tenez, ce sera cela ma consolation, de l'avoir compris et de vous l'avoir dit, — au fond, c'est par vanité que vous épouserez Mlle Sauvignac..., par pure vanité... Vous ne l'aimez pas, mais cela vous flatte de l'épouser, parce qu'elle est blanche... Et qui sait si ce n'est pas surtout parce que je suis une octavonne que vous avez d'abord songé à moi?... On vous accorde maintenant une blanche... L'octavonne, qui vous était refusée par son père, peut s'offrir d'elle-même à vous... Vous n'en voulez plus... Cela se conçoit... Une blanche c'est mieux qu'une octavonne..., pour vous... Et pourquoi? Puisque ce n'est pas parce que vous aimez la blanche, c'est donc bien parce que vous avez des préjugés... Vous parlez de votre cœur?... En avez-vous un?... J'en doute, à présent... Si vous en avez un, vous étouffez sa voix pour n'écouter que votre orgueil... Que vous importe que mon cœur, à moi, soit meurtri..., que je sois malheureuse !...

Vous sacrifiez votre propre bonheur à l'honneur d'une alliance avec une blanche... ou du moins à ce que vous considérez comme un honneur... Non, je ne me trompe pas... De même que mon père, vous êtes avant tout un vaniteux..., un vaniteux...

Elle ramena avec nervosité son écharpe sur sa tête.

Romuald, cinglé de ces vérités, s'était raidi pour les supporter. Il voulut feindre de n'en être pas blessé et donner le change :

— Si, dit-il, vous vous trompez sur mon compte... Je refuse de rompre mes fiançailles... par loyauté... par respect de l'engagement pris.

Roberte haussa une épaule et passa sur la galerie.

Il s'imposa d'être courtois, — sans être imprudent à son tour. Il la suivit et dit :

— Je vous offrirais bien de vous accompagner... Mais, outre que je ne suis pas dans une tenue convenable, je crains, si quelqu'un nous reconnaissait tous deux, de vous compromettre.

— Et surtout de vous compromettre, vous, répliqua-t-elle... Oh ! je vous en prie... ne manquez pas d'épouser votre blanche.

Elle acheva de se voiler le visage et s'élança dans la cour.

XII

LA RANÇON

Romuald demeura trop bouleversé par cette visite nocturne et inopinée pour qu'il lui fût possible de se rendormir bientôt.

Par la pensée il revécut la scène entre Roberte et lui. Il rumina les paroles, d'abord tendres, puis dures, qu'elle avait prononcées. Il lui sembla respirer encore son parfum et la presser contre lui. Et il regretta de ne l'avoir pas gardée auprès de lui, de ne s'être pas laissé aller à posséder cette belle vierge.

Ah ! ces souvenirs !... ce regret !... il pressentait qu'il les conserverait toujours.

Ensuite il s'approuva de n'avoir pas commis avec Roberte un acte irréparable, d'avoir évité l'esclandre, d'avoir été, — lui, raisonnable, « sage », — au contraire d'elle, qu'il traita de nouveau de folle... Il songea à Despointes. Entre l'usurier et lui, s'interrogea-t-il, y aurait-il jamais eu une bonne entente après une

alliance forcée? Il en douta. Et il se félicita davantage d'avoir résisté à son désir de la jeune fille... Il voulut se persuader que c'était plutôt par loyauté que par vanité qu'il avait préféré ne pas rompre ses fiançailles avec Paulette. Il se dit qu'il ne devait pas attacher d'importance aux derniers propos de Roberte. N'étaient-ils pas dictés par le dépit? Néanmoins il conçut de la rancune contre elle de les lui avoir tenus. Et c'était parce que, malgré lui, il reconnaissait qu'elle avait assez bien lu en lui, — qu'elle lui avait révélé ce qu'il ne distinguait pas nettement en lui-même.

Puis il devint inquiet... C'est que, pensa-t-il, n'avoir pas gardé la jeune fille chez lui, cela ne suffisait pas pour qu'il n'y eût pas scandale. Sans doute il y avait de grandes chances pour que, voilée comme elle l'était, elle n'eût été reconnue de personne en route, à des heures avancées d'une nuit noire. Mais sa fugue resterait-elle ignorée de ses parents !... Si Despointes s'en était aperçu, puisqu'il était parfois violent, n'essayerait-il pas de lui arracher la vérité par la brutalité!... Admettrait-il qu'entre sa fille et lui, Romuald, il n'y avait eu rien de plus qu'un entretien?... Ne viendrait-il pas aux explications?... Un écho n'alarmerait-il pas M. et M^{lle} Sauvignac?... Avec ceux-ci, d'autres

explications ne seraient-elles pas nécessaires?... Que de complications possibles!... Et le dénouement ne serait-il pas celui auquel il n'avait pas voulu se résoudre : la rupture des fiançailles?...

Il se demanda si, pour prévenir toute difficulté et ne pas en arriver à pareille fin, il ne ferait pas mieux de manquer à sa promesse envers Roberte de taire son équipée et d'en informer, sinon Paulette, du moins son futur beau-père?... Mais il s'objecta qu'il y allait de l'honneur et, par suite, de l'avenir d'une jeune fille, — d'une jeune fille qu'il aimait au fond, qui lui avait donné une preuve d'amour inoubliable, et au sort de qui il ne saurait jamais être indifférent. Il se dit qu'il agirait comme le plus méprisable des hommes si, après elle, il n'encourait pas tous les risques plutôt que de dévoiler le secret qu'il y avait entre elle et lui... Et puis il réfléchit qu'une telle lâcheté ne servirait qu'à lui faire retirer plus sûrement la main de Paulette. Ne serait-ce pas lui-même qui provoquerait les explications qu'il désirait ne pas avoir avec M. Sauvignac et qu'il pouvait avoir la chance d'esquiver? Ne lui faudrait-il pas lui avouer qu'il avait d'abord songé à épouser Roberte? Et quand le Procureur Général aurait deviné ses sentiments cachés

pour l'octavonne, ne conseillerait-il pas à sa fille de renoncer à lui, Romuald, qui ne l'aimait pas?

Il estima préférable d'attendre les événements et de se tenir prêt à une défense, qui serait alors légitime. Cinq ou six jours il vécut donc dans l'appréhension de ce qui adviendrait peut-être d'un instant à l'autre. Et pour mieux disposer M. Sauvignac et Paulette à l'indulgence, — en cas de besoin, — il redoubla d'attentions auprès de celui-là, de tendresse auprès de celle-ci.

Mais il en fut quitte pour la peur — et pour ses excès de démonstrations.

Il n'advint rien de fâcheux. Il faillit seulement y avoir du désagrément.

En effet, Mme Despointes entendit rentrer Roberte. La jeune fille était déjà dans l'escalier qui menait du rez-de-chaussée au premier étage. Heureusement elle avait eu la précaution d'enlever la poussière de ses chaussures en les frottant aux herbes qui bordaient la route. Elle put ainsi conter qu'elle avait de l'insomnie et que, pour calmer son énervement, elle était descendue se promener au jardin. Sa mère la crut.

Céleste trouva même une explication à

cette prétendue insomnie. La cause en était, dit-elle, le chagrin que sa fille avait de savoir que, par la faute de son père, le jeune homme qu'elle aimait serait l'époux de M^{lle} Sauvignac.

Elle remontra à Roberte qu'elle avait tort de tant s'affliger. Est-ce que M. Romuald Sainte-Croix se montrait désespéré?... Pourquoi le regrettait-elle plus qu'il ne la regrettait?... Puisqu'il se mariait avec une autre demoiselle, que n'imitait-elle son exemple et ne se mariait-elle également avec un autre jeune homme..., avec M. Lagnat?... Il était moins beau, bien sûr. Mais il était peut-être très bon. Peut-être ne serait-elle pas malheureuse du tout avec lui.

Sur le cœur endolori de Roberte ces paroles opéraient comme baume. Il lui était devenu nécessaire d'être consolée. Sans céder tout de suite aux exhortations de sa mère, elle se laissa choyer par elle. Et peu à peu elle finit par consentir à ce que M. Lagnat fût reçu par ses parents, à ce qu'il fût autorisé à entreprendre de lui plaire — ou plutôt de lui inspirer de la sympathie et, s'il y réussissait, d'aider, à son insu, le temps à atténuer en elle une sorte de haine qu'elle avait maintenant contre Romuald : la haine amoureuse qu'a toute femme

envers l'homme qui n'a pas voulu la prendre quand elle s'offrait.

Et tout s'arrangeait donc.

Cependant Romuald eut une alerte. Ce fut huit jours environ après la visite nocturne de Roberte.

Un matin, qu'il avait été prié à déjeuner avec sa fiancée par M. Sauvignac, comme Paulette s'était absentée pour surveiller à la cuisine la préparation d'un entremets, le Procureur Général lui dit, à brûle-pourpoint et les sourcils contractés :

— Je vais profiter de ce que nous sommes seuls pour vous poser une question délicate.

Romuald ressentit comme une secousse.

— Ça y est ! pensa-t-il... Il aura appris la chose.

Et son cœur se mit à battre fort.

M. Sauvignac, la tête inclinée à gauche, fit tourner son lorgnon au bout d'un index et poursuivit :

— Vous avez longtemps hésité à demander la main de Paulette... Il m'a fallu presque vous inviter à vous y décider.

Ce début parut bizarre à Romuald.

— Il remonte bien loin, se dit-il.

— J'ai supposé, continua M. Sauvignac, que

vous craigniez qu'il ne déplût à un haut fonctionnaire, comme moi, d'avoir parmi ses alliés un cultivateur..., comme votre père... Je vous parle sans détours... car je crois pouvoir déjà le faire nettement... Toutefois, pour être sûr que vous ne vous offensiez pas, je vous rappelle que mon arrière-grand-père était fermier.. Voilà donc l'idée qui m'était venue... Et je l'ai même communiquée à Paulette... Mais elle m'a représenté que vous aviez le bon sens de ne pas plus rougir de la condition de votre père que moi de celle de mon arrière-grand-père... puisque c'est vous qui nous avez invités chez votre père... lors de notre première excursion à la Trinité... J'ai dû convenir de la justesse de la réfutation de ma fille... Et, depuis, j'ai cherché une autre raison à vos hésitations à l'égard de Paulette... J'en ai trouvé une qui me semble bien être la vraie... Même si je me trompe, il est bon que je vous la dévoile... Entre le gendre et le beau-père que nous serons, il ne doit pas y avoir d'arrière-pensées... J'aime la franchise, moi... Eh bien ! si vous n'osiez pas me demander la main de Paulette, c'est parce que... vous croyiez que je ne voudrais pas d'un homme de couleur pour ma fille... n'est-ce pas ?

Romuald commença de respirer mieux.

— Oui, dit-il, c'est la vraie raison.

Il s'empessa d'ajouter :

— C'est l'unique.

M. Sauvignac sourit.

— Je m'en doutais.

Après une courte pause il reprit :

— Puisque vous m'avez prêté des préjugés de race... il faut que vous sachiez mon opinion sur la question de couleur... De même que la question de classe, elle est, selon moi, une sotte question... Il ne m'arrive guère de généraliser, ni de me porter garant d'autrui... Je gagerais pourtant que pour beaucoup de métropolitains comme pour moi, les différences d'épiderme sont sans importance... Des noirs et des gens de couleur ont prouvé et prouvent constamment qu'il n'est pas départi à la seule race blanche d'avoir des qualités d'esprit... Pour la beauté aussi les personnes de couleur rivalisent avec des personnes blanches... Si des hommes blancs ne s'éprennent, semble-t-il, que rarement de femmes de couleur, par contre celles-ci s'éprennent fréquemment de ceux-là... A témoin, ma fille... Ainsi, moralement, physiquement, gens de couleur et blancs se valent... Et ils conçoivent des sentiments réciproques... Pour les unions entre blancs et gens de couleur, c'est affaires de convenances, simplement... Je veux dire : on se plaît ou non... Au

surplus, en France, il n'y a point de malveillance, point de contemption envers les gens de couleur... Il y a de la curiosité, sans plus..., et de moins en moins à mesure qu'augmente le nombre des métropolitains allant aux colonies et celui des coloniaux venant en France... Conséquemment, en France, la question de couleur n'est pas agitée... ou ne l'est guère... C'est au contraire aux colonies qu'elle l'est, même à l'excès... Là, on voit le noir repousser la négresse pour s'allier à plus claire que lui..., et le mulâtre faire de même... En sorte que les noirs et les gens de couleur, tout en prétendant, avec raison, valoir les blancs, paraissent déclarer tacitement que l'être à peau blanche est quand même supérieur à l'être à peau colorée... Et l'on s'étonne que les blancs nés aux colonies forment des classes à part, soient fiers de leur épiderme !.. Ce sont les gens de couleur..., oui, ce sont eux-mêmes qui, aux colonies surtout, donnent de l'importance à la question de couleur... Elle n'en a pas... On naît blanc et noir, de même qu'on naît blond ou brun, beau ou laid... Puisque l'on n'y peut rien, il n'est que d'en prendre son parti... Les discussions là-dessus sont inutiles et le seront toujours...

Paulette reparut.

— J'interromps une discussion? fit-elle.

— Je la terminais, répondit son père.

— Alors si vous voulez bien vous mettre à table... je vous annonce moi-même que nous sommes servis... S'il s'agit de quelque chose qui soit de nature à m'intéresser... et si vous le jugez bon... vous m'en ferez part en mangeant.

Et les préparatifs du mariage se poursuivirent.

Puis il fut célébré, — deux mois plus tard.

Ce fut aux frais de Philidor. Le bonhomme y tint.

Depuis que les fiançailles avaient eu lieu il n'avait cessé d'offrir des cadeaux à sa future bru et à M. Sauvignac. Il se montrait préoccupé de leur plaisir.

Plus fréquemment que jamais il s'en venait, de grand matin, de « Bon air » à Fort-de-France. Il arrivait chez son fils avec des approvisionnements de légumes, de fruits, d'œufs et de poissons. Il disait à Ti-Guême de porter cela chez le Procureur Général. Quand il ne pouvait pas désertier ses plantations, il envoyait un de ses travailleurs avec ses offrandes directement chez les destinataires. Chaque fois qu'il descendait lui-même en ville, il ne manquait pas de courir les magasins, pour ajouter aux produits de sa propriété un bijou, un éventail, bref quel-

qu'un des objets que toute femme ou jeune fille aime toujours à recevoir.

Il voulait se faire pardonner d'être un paysan, d'avoir le teint trop brun. Il souhaitait, à force de prévenances, de gâteries, inspirer à Paulette et à M. Sauvignac un sentiment. Oh ! pas un sentiment comparable à celui qu'il avait très vite conçu pour eux. En lui il y avait, pour sa future belle-fille et pour le Procureur Général, de l'admiration mêlée à de l'affection. Et il n'espérait pas, certes, être admiré ni grandement chéri. Tout ce qu'il osait se permettre de désirer, c'était qu'on le tînt pour « bien bon », que l'on consentît à le recevoir et à l'aller voir de loin en loin.

Oui, de loin en loin, il n'en demandait pas davantage.

Il redoutait d'être importun. A tel point que, depuis la réception qui précéda les fiançailles jusqu'au mariage, il ne fit qu'une dizaine de visites aux Sauvignac. Ses cadeaux portés ou envoyés, il se contentait de déjeuner avec son fils et de s'entretenir avec lui de Paulette et de son chef et futur beau-père.

C'est lui, donc, qui insista pour que tous les frais de la noce lui fussent laissés.

Mais elle n'eut pas lieu comme il l'eût voulu. Ce fut sans grande pompe.

Assez nombreux furent les billets de faire part, car Romuald et surtout Philidor connaissaient beaucoup de gens, et au chef-lieu, et dans la plupart des communes. Seulement les invitations à sabler le champagne chez le Procureur Général après la messe nuptiale furent restreintes. Et ne furent conviés au festin de midi, en outre des habitués des « Jeudis », que le Gouverneur et des chefs de services. Au reste, les magistrats et les avocats étant obligatoirement accompagnés de leurs dames, la table était déjà assez longue.

C'était M. Sauvignac qui en avait décidé ainsi. Non par crainte d'abuser de la générosité de Philidor. Plutôt par goût de la simplicité. Et aussi en signe d'un reste de deuil pour sa regrettée compagne, à laquelle il avait recommencé de songer de temps à autre. A voir et à entendre sa fille et son futur gendre babiller amoureuxment, ses souvenirs se réveillaient.

Philidor, lui, avait rêvé que ce serait d'une façon toute différente que serait fêtée l'union, — dont il était si fier, — de son fils avec Mlle Sauvignac. Il eût préféré plus de monde, plus d'éclat, — quoiqu'il demeurât résolu à s'effacer. Mais précisément parce qu'il était résolu à ne gêner aucunement, il n'osa rien dire, même à Romuald. Il opina du bonnet à tout

ce qui fut proposé. D'ailleurs, pendant que les choses s'accomplissaient, en faisant la meilleure figure qu'il pouvait dans la société choisie, il se sentait plus que jamais relevé à ses propres yeux ; et il convenait à part soi que ce que la célébration perdait en assistance, elle le gagnait en qualité.

Il ne se permit qu'une remarque : ce fut au sujet du Dr Lentin. Romuald entendait se borner à envoyer un faire part à ce dernier, — par appréhension qu'il ne lâchât quelque chose sur la démarche qu'il avait été prié de faire auprès de Despointes. Philidor argua que ce serait payer d'ingratitude cet ami ; que ce n'était pas un sot ; qu'au surplus il n'y avait qu'à le prévenir, — gentiment — que l'on comptait sur sa discrétion. Et il obtint pour lui une invitation, — sinon à participer au festin, puisqu'il n'était pas des habitués des « Jendis », — du moins à prendre une coupe de champagne à l'issue de l'église.

Un moment après la fin du repas allongé de toasts, — vers la vingtième heure, — les nouveaux mariés disparurent.

Ils changèrent, l'un son habit noir, l'autre sa toilette de satin blanc, contre des vêtements ordinaires... Oh ! pas encore dans la même

chambre, — Paulette en la sienne, — Romuald en celle de son beau-père... Puis tous deux sortirent clandestinement et montèrent dans une victoria, qui les attendait.

Elle était toute neuve, luisante de vernis, attelée d'une paire de beaux petits chevaux qui piaffaient.

Ce coquet équipage était un des cadeaux de Philidor à sa belle-fille. Il l'avait offert à « sa *üeine* » (sa reine), à « son idole », comme il l'appelait, — sans doute pour qu'elle se promenât avec son bel époux aux environs de Fort-de-France, — mais aussi pour qu'elle eût toute facilité d'aller quelquefois visiter son « planteur de bon-papa » sur sa lointaine propriété, à la Trinité.

Romuald et Paulette une fois assis, le cocher, — qui était Ti-Guême, un Ti-Guême méconnaissable, tout en blanc, chaussé, coiffé d'un canotin, — Ti-Guême donc fit claquer, au lieu de son fouet (ce qui eût été bien inutile), sa langue simplement, et les petites bêtes vives partirent pour « Bon air ».

Philidor avait fait repeindre pour eux l'intérieur de sa maison et leur en laissait momentanément la pleine jouissance. Tandis qu'ils y abriteraient leurs amours, lui, il occuperait le logement de son fils, dont il s'était chargé de

rendre les clefs. Car, au retour de leur villégiature à la Trinité, c'était à l'hôtel du Procureur Général que Romuald et Paulette devaient habiter. M. Sauvignac leur avait demandé de partager sa demeure, qui eût été trop vaste pour lui seul et où il se fût consumé de tristesse.

La voiture fut bientôt sur la route de Didier.

Or, au sortir de Fort-de-France, la route monte fort, en serpentant.

Les chevaux, quelque courageux qu'ils fussent, durent se mettre au pas pour longtemps.

Ce ralentissement d'allure contraria d'abord Romuald et Paulette. Ce n'était pas seulement pour des raisons, qu'on entend de reste, qu'ils étaient impatients d'être... enfin seuls... à « Bon air ». C'était aussi parce qu'ils étaient un peu gênés d'être dévisagés par toutes les personnes qu'ils croisaient sur la route. Il faisait encore jour.

Mais, contraints de se déplacer avec lenteur, ils prirent bientôt plaisir à être véhiculés, doucement cahotés, épaule contre épaule, une main de la jeune fille dans celle du jeune homme.

La température baissait à mesure que le soleil déclinait et que la voiture s'élevait au-dessus du niveau de la mer. Les derniers rayons

empourpraient tout : champs de cannes, villas, bouquets d'arbustes. Une faible brise emportait des jardins, en les mélangeant, des parfums d'œillets, de jasmins, d'orchidées.

Il y avait mieux que de l'agrément, — du charme —, à être bercé dans une victoria à cette heure. Paulette et Romuald le goûtaient, muets.

Soudain le jeune homme tressaillit et ôta presque sa main de celle de la jeune fille.

La voiture était près de la « Villa fleurie ».

Romuald venait de voir, dans le jardin, — assis en compagnie de M^{me} Despointes, — Roberte et Largnat. Et il avait eu une émotion, que la surprise l'avait empêché de dissimuler.

Malgré sa rancune contre l'octavonne, à cause des vérités dont elle l'avait cinglé, il continuait à avoir de l'inclination pour elle.

Paulette ne fut pas sans remarquer son mouvement brusque.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle.

— Rien, fit-il... Un frisson simplement... Oh! cela s'explique très bien... Nous sommes au crépuscule..., sur des hauteurs..., immobiles... Et j'ai eu des fièvres, rappelez-vous... Je reste

évidemment sensible au changement de température.

Et la voiture dépassa la « Villa fleurie ».

Le bruit des roues de la victoria avait attiré l'attention de Roberte. Elle avait également vu Romuald, à côté de Paulette Sauvignac.

Elle n'ignorait pas que c'était le jour de leurs noces : le bruit s'en était assez répandu. Mais elle ne savait pas qu'ils se dirigeraient, à la fin de l'après-midi, vers « Bon air ».

Elle fut étonnée, comme Romuald. Comme lui, elle tressaillit, — car, elle aussi, au fond de sa haine, conservait de l'amour pour lui. Et de même que Paulette, en ce qui concernait son nouvel époux, Céleste Despointes et Lagnat s'aperçurent de son geste.

La mère, qui avait reconnu M. Sainte-Croix, comprit ce qu'avait éprouvé sa fille. Mais le pharmacien militaire, qui ne soupçonnait point les sentiments de celle qu'il aimait pour le beau quarteron, l'interrogea :

— Que vous arrive-t-il ?

Roberte lui répondit, à peu près comme Romuald :

— Rien... J'ai été fatiguée dernièrement... J'ai quelquefois de ces petits mouvements nerveux... Ne vous en occupez pas.

Ainsi, elle et Romuald, — qui ne s'appartiendraient pas, quoiqu'ils s'aimassent, — devraient désormais mentir, cacher soigneusement le fond de leurs cœurs, aux êtres à qui ils seraient unis, sans les aimer.

Et c'était, en somme, Despointes qui les avait condamnés à payer cette rançon de sa vanité, — l'égoïste Despointes, qui n'en pâtirait pas et ne s'en souciait guère.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Sollicitude paternelle	9
II. — Paulette, Athénaïs et Roberte . .	26
III. — La mission	50
IV. — Le joug.	65
V. — Un cœur d'homme de couleur . .	77
VI. — Une rencontre imprévue	100
VII. — Le secret dévoilé.	114
VIII. — Stratagèmes	125
IX. — Stratagèmes (<i>suite</i>).	138
X. — Le talion	151
XI. — Un sage et une folle.	171
XII. — La rançon.	195

ACHEVÉ
D'IMPRIMER A
L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE, LE DIX
JUN 1924 POUR
LA REVUE MONDIALE
45, RUE JACOB
PARIS

AUX ÉDITIONS DE LA REVUE MONDIALE

JEAN FINOT

L'ATELIER DES GENS HEUREUX

« *Le catéchisme du bonheur* ».

Un volume, avec vignettes. 5 fr. »

DOCTEUR JEAN FRUMUSAN

LA CURE DE RAJEUNISSEMENT

Préface de JEAN FINOT

9^e Édition

« *Pour rester jeune, beau, fort et en bonne santé* ».

Un volume. 8 fr. »

MARIA STAR

L'ÉPERVIER D'OR

ROMAN

« *Le roman de l'Égypte mystique, troublante et voluptueuse* ».

Un volume. 7 fr. »

ANTONIO DE HOYOS Y VINENT

L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE

ROMAN

« *Le roman le plus audacieux de l'Espagne moderne* ».

Un volume. 6 fr. 75

ANTONIO DE HOYOS Y VINENT

LA VIEILLESSE D'HÉLIOGABALE

ROMAN

« *Le roman de la décadence et de la débauche d'une race* ».

Un volume. 5 fr. 75

WILLIAM-ALBERT NOYES

POUR LA PAIX

LETTRES INTERNATIONALES

Un volume. 6 fr. 75

ENIT-NOEL

POÈMES POUR TOUS LES AGES

Un volume. 5 fr. »

VICTOR GAUTREZ

L'OCTAVONNE

ROMAN COLONIAL

Un volume. 7 fr. »

ÉDITIONS DE LA REVUE MONDIALE, 45, rue Jacob, PARIS (VI^e)

